LA
BELGIQUE
MILITAIRE.

Imprimerie de Lacrosse.





[illegible]

LA

BELGIQUE

MILITAIRE,

PAR

QUELQUES OFFICIERS DE L'ARMÉE.

Dédié au Ministre.

TOME SECOND.

Historia, quoquo modo scripta, delectat.
L'histoire peut toujours plaire, de quelque manière qu'elle soit écrite.
PLINE.



Bruxelles.

AU BUREAU DE LA REVUE MILITAIRE ET DE LA MARINE,

RUE DE LA VIOLETTE, N° 33.

1835.

LA
BELGIQUE
MILITAIRE.

LES ROIS CHEVELUS.

PHARAMOND.

L'EMPIRE d'Occident, ébranlé de toutes parts, succombait sous le poids de sa propre grandeur ; et Rome, bien loin de pouvoir secourir les provinces, n'était plus en état de se défendre elle-même. La tyrannie des princes, les concussions des ministres, les dilapidations des gouverneurs, l'indiscipline des armées et la dissolution des mœurs, l'entraînaient depuis long-tems à sa ruine, et devaient le précipiter du faîte de la grandeur dans le plus abject avilissement.

Les diverses nations belges et germaines liguées contre les Romains, ne sont plus connues que sous le nom de Francs ; elles occupaient la Hollande, tout le territoire de la Belgique moderne, et s'étendaient jusque dans la première Germanique, c'est-à-dire vers Cologne, Mayence

et Strasbourg. Dans le principe, chaque nation était gouvernée par un roi *chevelu*, que l'on choisissait dans les familles les plus distinguées, et que l'on appelait ainsi, parce que des cheveux longs, bouclés et tombant sur les épaules étaient les insignes de la puissance souveraine. Les peuples se réunissaient sous ces différens princes quand il s'agissait d'expéditions militaires; mais cette multitude de chefs ne pouvant que nuire à l'intérêt général et faire naître des divisions éternelles, ils résolurent de se rassembler sous un seul, et c'est à l'unité du commandement qu'ils durent d'abord leurs succès, et, plus tard, la conquête de toute la Gaule.

Après avoir reconnu la nécessité de n'obéir qu'à un seul chef, les Belges et les Francs se réunirent dans les plaines de la Taxandrie (la Campine), et élurent Pharamond, fils de Marcomir, qui, selon la coutume des Germains, fut élevé sur le pavois, c'est-à-dire sur un bouclier, et porté en triomphe dans les rangs de l'armée, cérémonie militaire pratiquée dès long-tems parmi les Germains. Ce prince que l'on a désigné comme le premier roi de France, était un chef ou duc des Francs, et son élévation fut autant l'œuvre des Belges que celle des Francs, car ces derniers formaient la partie la moins nombreuse de la fameuse confédération à qui nos pères durent de recouvrer leur antique liberté [1]. On connaît fort peu de chose du règne de Pharamond; on ne sait pas bien même où était située sa résidence ordinaire et combien de tems il a régné.

On croit qu'il fit fortifier la ligne du Rhin pour s'opposer aux invasions des Germains; mais ce fait n'est

[1] Il est probable que ce chef fut d'origine belge, car son nom est entièrement flamand; il signifie *bouche de vérité* (*ware mond*).

appuyé que sur des conjectures. Sous le règne de ce prince, les Attuaires, les Bructères, les Chamaves et les Cattes, aidés par lui, firent une excursion jusqu'au Mein où ils occupèrent les terres que les Bourguignons avaient abandonnées, et y fondèrent une nouvelle puissance qu'ils nommèrent *Franconie*.

Ce fut également dans la Taxandrie que la loi salique fut rédigée et promulguée. Elle ne fut d'abord qu'un recueil des statuts des Francs-Saliens, mais elle devint dans la suite la loi fondamentale de la monarchie française. Elle contenait quatre-vingts articles dont le soixante-deuxième était conçu en ces termes : « Pour ce qui est « de la terre salique, que la femme n'aie nulle part; « mais que tout aille aux mâles. » Par terres saliques, on entendait celles que possédaient les nobles de la nation, appelés Saliens [1].

Quelques écrivains, et notamment Grégoire de Tours, révoquent en doute le règne de Pharamond. Mais Prosper, et après lui Yves de Chartres, Sigebert de Gembloux, Aimoin et plusieurs autres auteurs célèbres, assurent positivement que Pharamond fut roi des Francs, *Pharamundus regnat in Galliâ*. La chronique de Saint-Denis place la mort de Pharamond à l'année 420, et l'on croit qu'il fut enterré dans un lieu appelé aujourd'hui Frankenberg, situé entre la Lorraine et l'Alsace.

[1] Cet article ne s'appliquait qu'aux particuliers, et nullement aux droits à la couronne; car, en ce tems-là, tous les peuples ne déféraient le commandement qu'aux mâles.

CLODION-LE-CHEVELU.

—

Après la mort de Pharamond, Clodion, surnommé le chevelu, prince qui joignait au feu et à l'ardeur de la jeunesse toute l'expérience d'un vieux capitaine, fut élevé sur le pavois et établit à *Castrum Dispargum* le siége de son empire. Quelques historiens prétendent qu'il faut lire *Castrum Hesbargum;* et que la capitale de Clodion était Heinsberg, ville du duché de Juilliers. Les Allemands, au contraire, soutiennent que *Dispargum* était dans la Thuringe; mais Wendelin, dans une dissertation profonde, a fourni des preuves irrécusables en faveur de la petite ville de Diest sur le Demer, laquelle, selon lui, est le berceau de la monarchie française. Son opinion, à cet égard, n'est maintenant plus contestée, et elle a fixé celle de la plupart des savans.

En l'an 428, Clodion rassembla une armée nombreuse, pénétra dans la forêt charbonnière, qui couvrait une partie du Hainaut, s'empara de cette riche province, envahit l'Artois et se préparait à étendre ses conquêtes, lorsque Majorien, général romain, vint arrêter sa marche victorieuse. Les armées se joignirent dans les plaines de l'Artois. Clodion fut vaincu en 430 et forcé d'abandonner ses conquêtes.

Les peuples de la Grande-Bretagne, abandonnés à l'indépendance après avoir été flétris par l'esclavage des Romains, ne purent ni maintenir leur liberté, ni

repousser les irruptions des Écossais et des Pictes. Ils eurent l'imprudente lâcheté d'appeler à leur secours les Saxons et les Frisons qui depuis plus d'un siècle avaient infesté les côtes de la Grande-Bretagne et celles de la Belgique. Les ennemis des Bretons ne purent tenir contre le courage et l'expérience militaire des Saxons; mais les Bretons, au lieu d'être délivrés, s'aperçurent bientôt qu'ils avaient attiré chez eux des auxiliaires qui n'avaient d'autres lois que l'intérêt et la cupidité, et qu'il ne leur serait pas facile de se débarrasser de leurs hôtes importuns.

Vers l'an 444, pendant que le vaillant Aëtius, qui gouvernait les Gaules pour Valentinien III, empereur d'Occident, était occupé à faire la guerre aux Visigoths et aux Bourguignons, Clodion entra en campagne, força les Nerviens à faire partie de la ligue franque, enleva Tournay aux Romains, détruisit Bavai et Famars, et alla investir Cambrai qui ne tarda guère à tomber en son pouvoir.

Après avoir reculé les bornes de sa puissance jusqu'aux rives de la Somme, un revers inattendu vint tout à coup arrêter le cours de ses victoires. Pendant qu'il assiégeait Arras, et au moment où son armée, dans la débauche, célébrait les noces d'un haut personnage dans les environs du vieux Hesdin, Aëtius, en qui reposait toute la force du colosse romain, vint attaquer Clodion à l'improviste, et mêler son cri de guerre aux chants bachiques de ses belliqueux ennemis. Surpris par des forces qu'ils croyaient loin d'eux, les Francs se distinguèrent encore par une défense opiniâtre; ils combattirent longtems, rendirent pendant plusieurs heures la victoire incertaine, mais ils durent enfin succomber (445).

Voici comme Sidonius parle de cette défaite : « On

« voyait les restes de la fête dispersés à travers les champs, « des chariots chargés d'ustensiles de cuisine et couron- « nés de chapelets de fleurs, les pots renversés, les « sauces répandues, les viandes foulées aux pieds, le « vainqueur entraînant le char nuptial et l'épousée, « Mars chassant l'Amour, et Bellone échauffée arrachant « les flambeaux à l'hymen. »

Les chefs des Francs se sauvèrent avec leurs débris, Clodion à Cambrai, et Mérovée, grand-maître de sa milice, à Tournay, afin d'avoir l'Escaut devant eux, et par ce moyen, se mettre à couvert contre les poursuites du vainqueur.

Mais Aëtius ne jugea pas convenable de profiter davantage de sa victoire, car Grégoire de Tours nous rapporte que Clodion ne fut chassé ni de Tournay ni de Cambrai, mais qu'au contraire il s'empara de Térouanne, de Boulogne, d'Arras et d'Amiens.

Depuis, d'après les annales de Flandre et Jacques de Guise, Clodion emporté par l'heureux de ses succès, détacha son fils aîné pour attaquer Soissons. Son bonheur et celui de sa maison se brisèrent contre les murs de cette ville, car le fils périt de maladie pendant le siége, et le père, frappé au cœur d'une perte si sensible, tomba dans une fièvre chaude, qui, lui ôtant toute espérance de vie, le fit songer à disposer de ses conquêtes. Il les partagea entre trois fils qui lui restaient, recommandant l'observation de ses dernières volontés à la fidélité de Mérovée [1], son parent, et chef de sa milice. Le règne de Clodion fut environ de vingt ans, et il mourut vers 448.

[1] Quelques auteurs disent que Mérovée était fils de Clodion.

LES MÉROVINGIENS.

MÉROVÉE.

A cette époque les Saxons occupaient les côtes de la seconde Belgique, depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle de la Seine, et dans le même territoire, les Suèves possédaient les parties dont Anvers et Courtrai étaient les principales villes. Les Francs avaient toute la première Belgique.

Mérovée suivit pendant quelque tems les derniers conseils de Clodion, qui lui avait fortement recommandé de vivre en paix avec les Romains; mais quand l'ambition et la soif de régner s'emparèrent de lui, il n'aspira plus qu'au trône et chercha les moyens de le ravir à ses pupilles. Sous le prétexte que le trésor ne pouvait suffire à l'entretien des troupes, il les licencia, et exposa ainsi le royaume aux incursions des nations ennemies qui ravagèrent impunément les frontières du territoire franc. C'est ce qu'il désirait, et ce qu'il avait prévu. Le peuple alarmé pour ses propres foyers, n'espérant, d'ailleurs, aucuns secours de ses jeunes souverains, s'assembla tumultueusement, déclara la déchéance des fils de Clodion, et remit le suprême pouvoir à leur tuteur infidèle. Mérovée ravi de voir sa ruse couronnée

d'un heureux succès, agit alors en maître, rappela sous les armes les troupes congédiées, se mit à leur tête, marcha contre ses ennemis, les battit en plusieurs rencontres, et les contraignit à lui demander la paix.

La veuve de Clodion, indignée d'une semblable perfidie, et craignant pour la vie de ses enfans, s'enfuit en Austrasie. Quelques historiens prétendent que l'aîné de ces princes se retira près d'Attila, roi des Huns. Priscus affirme que Réginald se réfugia à la cour de Valentinien, empereur d'Occident; et, si l'on en croit nos annales, Ranchaire posséda dans l'Austrasie le duché de Mosellane et le comté d'Ardennes.

A peine Mérovée fut-il maître du royaume, qu'il l'agrandit par ses conquêtes. Il enleva Metz et Trèves aux Romains, s'empara de plusieurs autres places, et transféra le siége de sa domination à Tournay. Mérovée était brave, sage, modéré, et propre à exécuter de grandes choses; mais ces belles qualités sont ternies par un manque de fidélité, et par l'usurpation du trône qu'il enleva à ses légitimes héritiers. Il fut le chef des premiers rois de France à qui l'histoire a donné le nom de Mérovingiens.

Pendant que le domaine des Francs s'agrandissait, l'empire d'Occident s'affaiblissait insensiblement, et Rome, dépouillée de son autorité, du prestige de sa grandeur, ne ressemblait plus qu'à un de ces météores qui laissent, après leur extinction, quelques traces d'étonnement chez les peuples superstitieux. L'irruption d'Attila, roi des Huns, vint encore hâter sa décadence; car les ravages des barbares qui avaient naguère épouvanté l'Europe, n'étaient que des préludes légers de ceux qui devaient marquer la trace de ce guerrier féroce, qui aimait à se faire appeler *le fléau de Dieu*.

Le prétexte de rétablir sur le trône le fils de Clodion attira le roi des Huns dans nos provinces, mais il est plus vraisemblable qu'il ne fut guidé que par une insatiable cupidité. Quoiqu'il en soit, il sortit de la Pannonie avec une armée de sept cents mille hommes, traversa la Germanie, arriva sur le bord du Rhin, fit construire une immense quantité de bateaux [1] pour traverser ce fleuve et se précipita sur la Belgique (450) comme un torrent dévastateur qui renverse tout ce qu'il trouve sur son passage.

Strasbourg, Worms et Mayence furent les premières villes qui tombèrent au pouvoir d'Attila, et qui ressentirent le poids de sa férocité. Metz qui avait échappé aux ravages des Goths et des Vandales, fut enlevée la veille de Pâques par le roi des Huns. Non content de la livrer au pillage, Attila fit massacrer les prêtres aux pieds des autels, égorger une partie de la population, et livra cette malheureuse cité à toutes les horreurs du carnage et de l'incendie.

Cependant les Romains, les Francs, les Visigoths et les Bourguignons, effrayés de la rapidité des conquêtes d'Attila, suspendirent un instant leurs guerres et se réunirent contre un ennemi qui ne leur devint commun que parce qu'il était trop puissant. Aëtius, chef de cette ligue, concentra les troupes des peuples confédérés, et marcha contre Attila qui, après avoir levé le siége de Paris défendu par sainte Geneviève, était allé investir Orléans. Saint Aignan renfermé dans cette dernière ville, soutenait le courage et l'espoir des habitans, et opposait une valeur ferme et tranquille aux efforts inconsidérés des barbares. L'armée alliée surprit le fa-

[1] Ce n'étaient que des troncs d'arbres creusés en forme de nacelle.

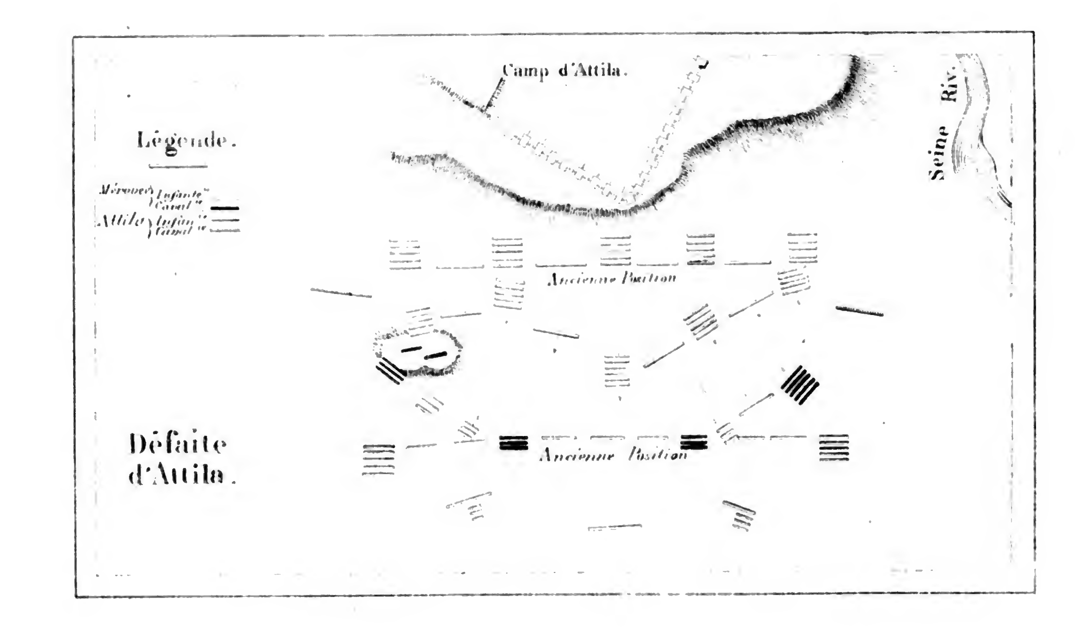
rouche conquérant pendant qu'il était occupé aux travaux du siége. Elle l'attaqua et le repoussa jusque dans les environs de Méri-sur-Seine, à six lieues au-dessous de Troyes.

DÉFAITE DES HUNS.

—

Le 20 septembre 451, les armées furent en présence dans les plaines de la Champagne. Soit qu'Attila ne comptât point assez sur la valeur de ses troupes, soit qu'un sinistre pressentiment lui révélât son infortune, il se disposait à éviter un engagement général, et ne se décida à combattre que quand ses devins lui eurent assuré que le sang du chef de l'armée ennemie coulerait sur le champ de bataille. Cet oracle fit cesser l'indécision du roi des Huns; il se détermina à livrer bataille, mais la prudence lui fit retarder l'attaque jusqu'à trois heures de relevée, dans l'espoir que la nuit mettrait fin à l'action si ses troupes étaient défaites.

L'armée des confédérés, moins nombreuse que celle des Huns, était rangée sur une seule ligne, et la cavalerie des Visigoths, des Romains et des Gaulois était placée à ses extrémités. Les Visigoths, commandés par Théodoric, leur roi, occupaient la droite. On distinguait au centre les Francs et les Belges de Mérovée; et l'aile gauche, composée de Romains, de Gaulois et de Bourguignons, obéissait aux ordres d'Aëtius. Deux corps de cavalerie franque flanquaient la droite et la


Camp d'Attila.
Légende.
Mérovée Infante.ie Caval.ie
Attila Infan.ie Caval.ie
Ancienne Position
Ancienne Position
Seine Riv.
Défaite d'Attila.

gauche du centre. Aëtius, Mérovée et Théodoric, persuadés par l'expérience qu'en ôtant aux lâches les moyens de fuir, on les mettait dans la nécessité de combattre, placèrent quelques corps d'élite en réserve et ils leur donnèrent l'ordre de considérer comme ennemi tout guerrier qui fuirait le combat. Il paraîtrait, d'après ces dispositions, que le commandement en chef avait été remis à Mérovée.

L'armée des Huns était rangée en bataille sur une seule ligne, par corps ployés en colonne, ayant des bataillons déployés dans les intervalles. Les Gépides, les Ostrogoths et plusieurs autres nations occupaient les ailes, et les Huns le centre. Attila s'était placé au centre, d'où il pouvait diriger ses opérations, et il avait fait déployer sa cavalerie sur ses ailes. Son camp, retranché et barricadé avec des voitures, était situé à quelques centaines de pas en arrière de sa ligne de bataille.

Aussitôt que les dispositions d'Attila furent prises, il chargea un corps de Gépides d'aller enlever aux Romains un petit monticule, situé entre les deux armées, dont Aëtius s'était emparé. Les Gépides attaquèrent cette position avec fureur ; mais les Romains soutinrent audacieusement le choc, et repoussèrent même leurs ennemis qui couvrirent le penchant du coteau de leurs morts et de leurs blessés. Ce revers ébranla les Huns, et mit le désordre dans leurs rangs. Attila qui s'en aperçoit, vole au milieu des siens. La honte de les avoir vu tourner le dos à l'ennemi le rend furieux ; il se jette au-devant des fuyards, et leur crie d'une voix terrible : « Eh quoi, lâches, vous fuyez !..... Est-il donc néces- « saire de vous rappeler le souvenir de votre ancienne « gloire pour retremper votre courage ? Jetez les yeux « sur vos ennemis, ils cherchent déjà les hauteurs pour

« y creuser leurs tombeaux. Les Romains d'aujourd'hui « ne sont plus les Romains d'autrefois; méprisez-les; « rompez les Alains, terrassez les Visigoths, abattez les « Francs, et cette multitude d'alliés disparaîtra devant « vous. Que le nombre des ennemis ne vous décou- « rage point. Le champ de la gloire et des richesses « vous est ouvert : suivez mes pas; le premier, je saurai « braver le péril, mais malheur à ceux qui resteraient « en arrière. » À peine le roi des Huns a-t-il achevé ces mots, que le centre de son armée s'ébranle et se précipite sur les Francs et les Belges qui ne peuvent soutenir cette charge impétueuse. Mais Mérovée est là ; il rétablit l'ordre un instant troublé, et se raidit contre le danger qui le menace.

Pendant qu'Attila cherchait à enfoncer le centre de l'armée des confédérés, Théodoric et Aëtius qui en commandaient les ailes, firent un mouvement en avant, et tâchèrent d'isoler de leur centre la droite et la gauche de celle des Huns. Alors, l'action devient terrible. Elle est engagée sur toute la ligne. Tout se mêle, tout combat; on s'attache homme à homme, on se prend corps à corps. Le courage du désespoir anime les uns, tandis que l'aspect d'une mort inévitable en fait perdre la crainte aux autres. On combat sur les corps des morts et des mourans ; le sang ruissèle de toutes parts, et cet affreux spectacle, bien loin d'inspirer de l'horreur aux combattans, ne fait qu'augmenter leur ardeur. Aëtius, mêlé parmi les siens, remplit tout à la fois les devoirs de général et de soldat. Théodoric et Mérovée encouragent leurs troupes par leur valeur et se font un rempart des guerriers qu'ils immolent. Mais le terrible Attila, bouillant de rage et de fureur, abat, renverse, détruit tout ce qui s'oppose à lui. La mort est attachée

à son glaive étincelant ; il marque la trace de ses pas par une traînée de cadavres, et, sur son coursier fougueux, *le fléau de Dieu* apparaît à ses ennemis étonnés comme l'ange exterminateur qui préside à la destruction du genre humain. Si l'on en croit l'historien Jornandès, cette horrible bataille fut la plus opiniâtre et la plus sanglante de toutes celles de l'antiquité. Un ruisseau gonflé par le sang de tant de victimes, sortit de son lit et abreuva les campagnes voisines de ses eaux corrompues.

Pendant cette affreuse boucherie, Théodoric, qui commandait l'aile droite des confédérés, fut renversé et mourut foulé aux pieds des chevaux. La perte de ce prince augmenta le courage des Visigoths. L'honneur, l'affection qu'ils avaient pour Théodoric leur prescrivent de venger sa mort. Ne consultant que leur désespoir, ils se forment en une colonne large et profonde, chargent les Ostrogoths, les culbutent, tombent sur les Huns, se font jour à travers leurs masses, et prennent en flanc le corps de troupes à la tête duquel Attila se trouvait lui-même. Ce mouvement heureux et peut-être inespéré n'échappe point à Mérovée. Il sait qu'une charge faite à propos décide souvent la victoire ; ses regards planent sur la vaste étendue : à sa gauche, il aperçoit les Romains, les Gaulois et les Bourguignons soutenir les efforts réitérés des Gépides ; à sa droite, il voit le désordre qui règne dans les rangs des Ostrogoths ; il commande à des Belges et à des Francs ; et il sait qu'il peut compter sur l'audace des uns et sur la valeur des autres. « En avant ! leur crie-t-il, redoublons « d'efforts et de courage, et la victoire est à nous. » Il dit, serre les flancs de son coursier, se précipite au milieu d'une colonne ennemie, et, suivi de ses belliqueux

soldats, il se fraie un passage à travers des masses qui semblaient invulnérables. Attila ne voyant plus aucune chance de succès, prêt à être enveloppé par les Visigoths, les Francs et les Belges, Attila se retire en combattant. Il se réfugie en toute hâte dans son camp, y fait rentrer une partie de ses troupes, s'y renferme, et se trouve heureux d'échapper à la fureur de ceux qui s'acharnaient à sa perte, et qui avaient juré de l'immoler aux mânes de Théodoric.

La nuit mit fin au carnage. Thorismond, fils de Théodoric, qui avait défendu avec Aëtius le monticule dont nous avons parlé plus haut, s'égara pendant les ténèbres et tomba dans un gros d'ennemis en regagnant le camp des alliés; il se défendit vaillamment et ne fut tiré de ce péril imminent, que par l'arrivée des siens qui vinrent le dégager au moment où une blessure qu'il avait reçue diminuait ses forces sans affaiblir son courage. Les confédérés passèrent le reste de la nuit sous la garde des boucliers. Au point du jour ils furent assurés de la victoire, quand ils virent le champ de bataille jonché de cadavres, et Attila renfermé dans son camp.

Quoique battu et forcé de rester derrière ses retranchemens, la contenance d'Attila était pourtant encore altière. Les échos d'alentour retentissaient des hurlemens de ses troupes et du son de ses trompettes. Semblable à un lion qui se voit pris dans un piége et qui remplit les montagnes voisines de ses affreux rugissemens, le terrible Attila, honteux de sa défaite, désespéré de sa position, cherchait encore à intimider les vainqueurs.

Les chefs des confédérés se concertèrent sur la question de savoir si l'on assiégerait le roi des Huns dans

son camp, ou si on lui livrerait une seconde bataille. Mérovée et Thorismond étaient de ce dernier avis ; mais Aëtius les en dissuada, et leur fit comprendre ce qu'il y aurait de dangereux à réduire les Huns au désespoir. On suivit l'opinion du général romain, et on laissa le champ libre à Attila, bien persuadé qu'il reprendrait le chemin de son pays.

Le roi des Huns, déterminé à ne point se rendre, avait fait réunir en pile toutes les selles de sa cavalerie, décidé à y mettre le feu, et à s'y brûler pour ne point tomber vivant dans les mains de ses ennemis. Mais quand il vit que l'on ne se préparait pas à l'attaquer, il sortit de son camp avec plus de chagrin que de gloire, et reconduisit les débris de son armée en Pannonie, suivi, dans sa marche, par Mérovée qui surveilla ses mouvemens jusqu'au Rhin. Jornandès rapporte qu'il y eut cent soixante mille hommes tués dans cette sanglante journée, et Idace en porte le nombre à trois cent mille.

Attila revint dans les Gaules deux ans après, dans l'espoir de laver la honte de sa défaite dans le sang des Francs ; mais Thorismond le vainquit de nouveau en 454. Le roi des Huns mourut dans la même année d'un vomissement de sang, suite d'un excès de débauche fait en célébrant son mariage.

Les services d'Aëtius furent mal récompensés. Valentinien III, séduit par les intrigues de Maxime, sénateur Romain, fit assassiner le vainqueur d'Attila, le soutien de l'empire et la gloire de Rome. Ses amis vengèrent sa mort ; mais ils ne lui rendirent pas la vie, et, dès cet instant, les Gaules échappèrent entièrement à l'empire d'Occident.

A la faveur des troubles qui désolaient l'empire, Mé-

rovée étendit les bornes de ses états depuis le Rhin jusqu'à la somme. La réconnaissance des Francs pour ce prince se signala par des fables ridicules. Ils attribuèrent sa naissance à un Dieu qui avait pris la forme d'un taureau marin ; mais ce conte est fondé sur l'analogie de son nom, Mérovec, Merveg, Mérovée, qui, en langue Germanique signifie veau marin. Il mourut en 458.

CHILDERIC.

—

Après la mort de Mérovée, Childeric, son fils, lui succéda (458). A peine ce prince fut-il assis sur le trône, que les Germains envahirent la première Germanique, et vinrent ravager nos contrées. Civitus, qui gouvernait la Gaule pour Maxime, l'assassin de Valentinien III, marcha contre eux et les refoula au-delà du Rhin.

Dès l'instant que Childeric fut élevé au suprême pouvoir, il préféra les délices d'une vie de repos aux mœurs farouches des Sicambres, s'abandonna à d'infâmes déréglemens, et devint odieux aux grands et au peuple. La dissolution de ses mœurs ayant provoqué un mécontentement général, il fut contraint de quitter ses états et de chercher un asile à la cour de Basin, roi de Thuringe, dont il séduisit la femme. La royauté fut déférée au patrice Égidius, qui commandait la partie des Gaules encore soumise aux Romains. Viomade, serviteur fidèle de Childeric, au moment du départ de son maître,



Bague trouvée dans le tombeau de Childéric.

avait rompu en deux un anneau et lui en avait remis la moitié. « Je garde l'autre, avait-il dit; lorsqu'un « messager vous la représentera, revenez sans crainte. »

Viomade s'abaissa jusqu'à la perfidie pour servir Childeric. Il s'insinua dans l'esprit d'Égidius, devint son unique confident, lui conseilla d'établir de nouveaux impôts, et de régner par la terreur. Égidius écouta ces perfides conseils; sa rigueur et sa cruauté excitèrent partout des soulèvemens dangereux et firent regretter Childeric. — Viomade profitant de cette disposition des esprits, se rendit aux assemblées secrètes que tenaient les chefs de la nation; il leur représenta qu'ils avaient eu tort de chasser Childeric; que ce prince avait pour les Francs toute l'affection d'un bon père; que ses mœurs étaient maintenant aussi réglées qu'elles avaient été dissolues, et que la gloire de la nation exigeait qu'on le rappelât.

Assuré de la disposition des esprits, Viomade renvoya à Childeric la moitié de l'anneau qu'il avait conservé, et lui fit dire : « Revenez en maître désiré, et soyez « heureux. » Le monarque exilé ne perdit pas de tems; il se mit en route de suite, arriva bientôt à *Barrense-Castrum*, que la plupart des historiens prennent pour Bar-le-Duc, en Lorraine; mais qui, selon l'opinion de Chifflet, n'est autre que le bourg de Peer, situé dans la Campine. Il y était attendu par une foule de Francs qui le reçurent avec acclamation, et qui le conduisirent à Tournay, sa capitale, où il recouvra ses droits après six années d'exil, et reçut, de nouveau, le serment des chefs de la nation. (464.)

Aussitôt qu'il eut récupéré le trône qu'il avait perdu, il fit oublier sa conduite passée par une conduite plus régulière, et regagna l'affection des peuples. Égidius

lui disputait encore la suprême puissance, mais Childeric assembla des troupes, l'attaqua, le battit en plusieurs rencontres, et le força de se retirer à Soissons où il garda un vain titre de roi.

Les Saxons, battus par les Frisons, remontèrent le Rhin (465), et s'emparèrent de la première Germanique. Childeric marcha contre eux, leur enleva Cologne, et les força de repasser le Rhin. Poursuivant ensuite le cours de ses conquêtes, il s'empara de Trèves et de Metz qui étaient retombées au pouvoir des Romains, et agrandit considérablement ses états. On ne peut déterminer au juste l'étendue de son royaume; mais, s'il est permis de donner quelque chose à la conjecture, on peut supposer qu'il régnait sur la Gueldre, le Brabant septentrional, les deux Flandres, la Taxandrie, le Hainaut, une partie de la province de Liége et du Limbourg, le Luxembourg, l'Artois, la Picardie, le Vermandois, la Lorraine, et qu'il occupait peut-être même Juliers, Cologne et Trèves. C'est ainsi que s'élevait une monarchie nouvelle, sur les débris du plus formidable empire du monde; mais l'humiliation des uns faisait la gloire et le bonheur des autres.

Le chagrin ou le poison conduisirent Égidius au tombeau. Syagrius, son fils et son héritier, préférant les délices de la paix aux horreurs de la guerre, fit alliance avec Childeric qui ne lui laissa pour domaine que les villes de Soissons, de Rheims et de Châlons.

Basine, l'épouse du roi de Thuringe, que Childeric avait séduite pendant son exil, abandonna son mari pour rejoindre son séducteur, qui la prit pour femme. Clovis naquit de cette union, et si l'on en croit un de nos historiens, le père Boucher, ce monarque vit le jour à Tournay en 567.

Quelques années après, au retour d'une expédition qu'il fit contre les Allemands, Childeric mourut dans cette dernière ville (482), et y fut enterré selon la coutume des Francs, c'est-à-dire qu'on le descendit dans un caveau, creusé près d'une voie publique, revêtu de ses insignes, armé de sa francisque, et que l'on plaça à ses côtés son écuyer et son cheval de bataille [1].

[1] Le 27 mai 1653, en creusant les fondemens d'une maison près l'église de S[t]-Brice, à Tournay, on trouva le tombeau de Childeric, dont le squelette, au rapport de Chifflet, était long de six pieds et demi. Voici ce que dit de cette découverte, le savant chanoine de Bast dans son *Recueil d'antiquités romaines et gauloises :* « On déterra d'abord une boucle d'or et une espèce « de nid pourri, où il y avait plus de cent monnaies ou médailles d'or; on y « rencontra aussi deux cents monnaies ou médailles d'argent très-frustes; des « pièces de fer rouillées; deux crânes, un squelette étendu; auprès de là une « épée si gâtée par la rouille, qu'elle s'en allait en pièces dès qu'on la touchait. « Mais ce qui est plus considérable, le pommeau de cette épée, la poignée, le « fourreau, des parties d'un baudrier, un instrument qu'on a pris pour un « style à écrire, une petite tête de bœuf, plus de trois cents petites figures, « une aiguille, des boucles, un croc, de petits crochets, des clous, des fila- « mens, des bulles, étaient d'or, et toutes ces pièces ornées d'un très-grand « nombre de pierres précieuses. Il aurait été impossible de dire en quel tems « tout cela avait été mis dans cet endroit et à qui ce trésor avait appartenu, « si l'on n'y avait trouvé deux bagues en or, dont l'une portait une tête en « creux avec l'inscription : CHILDERICI REGIS. On y déterra aussi une hache « qui était sous la tête de Childeric, les os, un des fers de son cheval et une « quantité d'abeilles en or. »

L'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, fit présent à Louis XIV d'une partie de ces précieuses antiquités.

CLOVIS.

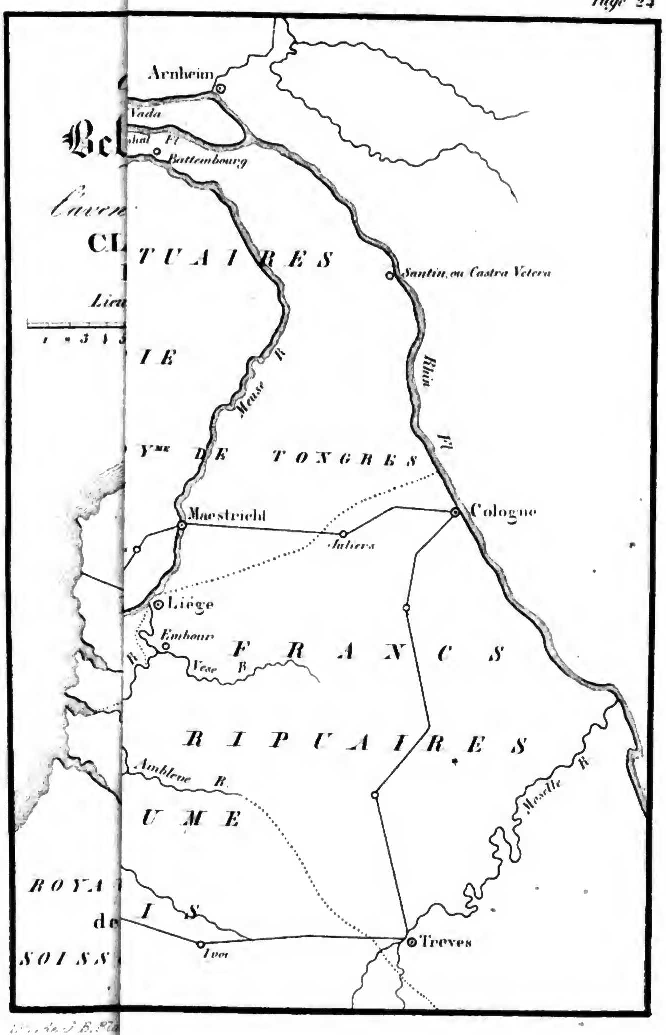
—

Tandis que les empereurs d'Orient s'occupaient de théologie et de querelles de religion, et que ceux d'Occident faisaient de vains efforts pour se maintenir sur leur trône ébranlé, les Francs, toujours belliqueux, toujours avides de gloire et de butin, étendaient leurs conquêtes dans la Gaule, et l'arrachaient, province par province, à la domination de Rome.

Clovis, fils de Childeric et de Basine, était âgé de quinze ans lorsqu'il succéda à son père, et qu'il fut élevé sur le pavois dans la cité de Tournay (481). « Sa « mère, dit Anquétil, étant passionnée pour la gloire, « lui en inspira l'amour, heureuse si elle avait aussi pu « réussir à lui transmettre l'humanité et l'indulgence « pour les coupables. »

A l'avènement de ce prince, il était maître de la milice Romaine, dignité qui lui avait été conférée par l'empereur Zénon. Il régnait sur la plus grande partie de la Belgique, sur l'Artois, le Vermandois et la Picardie. Cararic, roi des Morins; Ranacaire, roi de Cambrai; Sigébert, roi des Francs Ripuaires; Bissinus, roi de Tongres, et Syagrius, roi de Soissons, étaient ses alliés ou ses tributaires.

Il vécut en paix les quatre premières années de son règne, et sut mettre à profit les leçons de sa mère. Il assembla des troupes, les exerça au maniement des armes, les endurcit aux fatigues, leur inspira l'ardeur guerrière qui l'animait lui-même, et lorsqu'il se crut


Arnheim
Vada
Battembourg
T U A I R E S
Santin, ou Castra Vetera
Rhin
Fl.
Meuse
R
I E
Y.me D E T O N G R E S
Maestricht
Cologne
Juliers
Liège
Embour
F R A N C S
Vese R
R I P U A I R E S
Amblève R.
Moselle R
U M E
R O Y A
de
S O I S S
I S
Ivoi
Treves

assez fort pour tenter de conquérir de nouvelles provinces, il s'empara du royaume de Bissinus qui venait de mourir en laissant trois enfans incapables de défendre l'héritage de leur père (485). L'année suivante, il se mit en mesure de déposséder Syagrius, roi de Soissons. Sachant que ses propres forces étaient insuffisantes pour tenter une semblable expédition, il s'allia avec les rois Ranacaire, Sigebert et Cararic, et marcha au-devant de son ennemi qui comptait un grand nombre de Romains dans ses rangs (486). Arrivé sur le territoire des Rhémois, il rencontra Syagrius dans les environs de Nogent. Les deux armées s'attaquèrent avec fureur et combattirent avec une vaillance extraordinaire; mais celle du roi de Soissons ne put résister à l'impétuosité des Francs. Elle fut vaincue, presque entièrement anéantie, et Clovis, par cette victoire, renversa pour toujours l'autorité Romaine qui pesait depuis cinq cents ans sur les Gaules. Syagrius, obligé d'abandonner ses états, se réfugia à la cour d'Alaric, roi des Visigoths, qui régnait à Toulouse. Clovis, enorgueilli de ce premier succès, réclama fièrement la personne de Syagrius, menaçant de porter la guerre jusque dans l'Aquitaine si le monarque fugitif n'était immédiatement remis entre ses mains. Soit crainte de se brouiller avec le roi des Francs, soit pusillanimité, Alaric eut la lâcheté d'obéir à cet ordre impérieux, et d'envoyer enchaîné l'infortuné Syagrius à Clovis qui le fit plonger dans un cachot et assassiner quelque tems après [1].

[1] Clovis usait du droit du plus fort. L'odieuse origine de ce droit remonte aux tems les plus reculés. Égorger les vaincus était alors le droit de la guerre. « Persuader aux hommes, dit M. Pastoret, qu'ils ne devaient pas immoler « ceux qu'ils avaient eu le bonheur de vaincre, est peut-être le plus grand « service que la philosophie ait rendu à l'ambition, et l'ambition à l'hu- « manité. »

L'histoire rapporte un fait qui mérite d'être cité, parce qu'il donne une juste idée du caractère de Clovis. Après la bataille de Nogent, pendant qu'on faisait le partage du butin, un soldat franc avait en sa possession un vase sacré qu'il avait enlevé dans une église. Clovis qui voulait ménager les catholiques qui le favorisaient en haine des Visigoths-Ariens, réclama ce vase pour le rendre à qui il avait appartenu ; mais le soldat qui connaissait les bornes de l'autorité de son roi, brisa le vase d'un coup de hache, en s'écriant qu'il en exigeait la part qui lui revenait. Clovis dévora cet affront; mais l'année suivante il reconnut ce soldat en passant une revue de ses troupes. Le souvenir de l'injure qu'il a reçue lui revient à la mémoire; il lui arrache sa francisque, la jette à terre sous le prétexte qu'elle était mal entretenue, et, au moment où le Franc se baisse pour la ramasser, Clovis lui fend la tête d'un coup de hache en disant avec le sang-froid d'un homme habitué au meurtre : « Ainsi tu frappas le vase de Soissons. » Et Clovis, alors, n'avait que vingt ans!....

Après avoir conquis le petit royaume de Syagrius et transféré le siége de son empire à Soissons, Clovis, dévoré d'ambition, résolut d'entreprendre de nouvelles conquêtes, et d'agrandir ses états au détriment de ses alliés et de ses voisins. Il épousa Clotilde, fille de Chilperic et nièce de Gondebaud, roi d'une partie de la Bourgogne, qui avait fait assassiner le père de Clotilde, et s'était saisi de son domaine. Cette princesse, qui était chrétienne, inspira une si forte passion au roi des Francs, qu'elle parvint à s'emparer de son esprit et qu'elle eut toujours le plus grand empire sur son mari. Par ce mariage, Clovis devint en apparence le protecteur des nombreux chrétiens de la Gaule dont il se ménagea l'appui.

BATAILLE DE TOLBIAC.

—

Les succès de ce conquérant féroce alarmèrent les peuples de la Germanie. De leur côté, les Frisons et les Saxons ne voyant qu'avec crainte et jalousie l'accroissement formidable de la puissance des Francs, se liguèrent avec les Allemands, passèrent le Rhin, envahirent l'Alsace, et ravagèrent toute la première Germanie. Instruit par le roi des Francs-Ripuaires de l'invasion des Germains, Clovis se hâte de rassembler des forces considérables, et vole au secours de Cologne menacée par une armée nombreuse. A l'approche des Francs, les Germains levèrent le siége de cette ville, concentrèrent leurs forces, et, par un changement de direction à gauche, ils vinrent prendre position près de Tolbiac (Zulpich), lieu situé entre Bonn et Juliers (496). Clovis les suivit sans perdre de tems, et, le soir, il les trouva campés derrière le Nassel, ruisseau qui coule dans un lit encaissé et qui va se perdre dans l'Ersft.

Les deux armées, qui n'étaient séparées que par le Nassel, restèrent déployées et sous les armes toute la nuit. Au point du jour, le son des clairons et des trompettes leur annonça l'instant de l'action. Les Germains retranchés derrière des abatis, se bornèrent à défendre le ruisseau qui couvrait leur ligne de bataille, et les Francs firent des efforts surnaturels pour le franchir afin de serrer leurs ennemis de plus près. Une grêle

de traits et de pierres, lancés des deux côtés, fut le prélude de cette sanglante journée. Clovis espérait, par ce moyen, forcer les Germains à s'éloigner; mais quand il les vit s'obstiner à conserver leur position, il ordonna un mouvement en avant, et, à sa voix, ses nombreuses phalanges se précipitèrent dans le Nassel et cherchèrent à gravir la rive opposée. Les Germains soutinrent le choc avec beaucoup d'intrépidité, repoussèrent les Francs qui revinrent à la charge avec une nouvelle ardeur, et en firent un tel massacre que le lit du ruisseau fut, en quelques endroits, comblé par des piles de cadavres. Sigebert, roi de Cologne, fut alors grièvement blessé au genou. Ses soldats, effrayés de cet accident, l'enlèvent, le transportent hors de la mêlée, et se retirent eux-mêmes. Animés par ce mouvement rétrograde, les Allemands poussent des cris de victoire : un de leurs corps quitte sa position, franchit le Nassel, renverse tout ce qu'il rencontre, et fait perdre du terrain aux Francs. Clovis s'en aperçoit, il court sur le point menacé, et cherche à ranimer le courage de ses braves; mais il fait d'inutiles efforts, sa voix est méconnue; son armée, troublée par ce revers inattendu, est prête à lâcher le pied, et la victoire qui lui fut si long-temps fidèle, semble vouloir se fixer dans les rangs des Germains.

Dans cette fâcheuse extrémité, Clovis brandit avec fureur son glaive ensanglanté, il l'élève vers le ciel, et s'écrie d'une voix terrible : « Dieu de Clotilde! toi qui « viens au secours de ceux qui te réclament et qui « donne la victoire à ceux qui espèrent en toi, tourne « tes regards vers moi; les dieux de mes pères me tra- « hissent, m'abandonnent; protèges mes armes, fais- « moi triompher de mes ennemis, je croirai à ta divi-

« nité, et je me ferai régénérer par les eaux du bap-
« tême. »

Cette prière, qui fut entendue des Francs, les rendit à l'espérance, et ranima particulièrement le courage et l'ardeur des Belges qui étaient chrétiens. Se croyant favorisés du ciel, ils retournèrent à la charge, se précipitèrent sur le corps allemand qui avait quitté sa position, et le rejetèrent dans le ruisseau qu'ils comblèrent de cadavres. Clovis, profitant de cet avantage, ordonne une attaque générale, franchit le Nassel, attaque la ligne ennemie, saute au-dessus des abatis suivi par une foule de braves, enfonce les Germains, culbute leur première ligne sur la seconde, porte dans leurs rangs la terreur et le trépas, les met dans une déroute complète et en fait un carnage effroyable. Le roi des Allemands ne survécut pas à sa défaite. Atteint dans sa fuite, il fut renversé de cheval et percé de coups. Les Francs, lassés de tuer, épargnèrent enfin la majeure partie de l'armée germaine qui fut renvoyée au-delà du Rhin, et soumise à un tribut annuel.

Cette victoire éclatante, que Clovis attribua au Dieu de Clotilde, le rendit maître de la Souabe, de l'Alsace, de la Franconie, de l'Helvétie, de la Rhétie et de la Bavière.

CONVERSION DE CLOVIS.

—

Après cette brillante campagne, Clovis, fidèle à sa parole, abandonna les dieux de ses ancêtres; et, selon les désirs de Clotilde, son épouse, il embrassa le christianisme et se fit baptiser à Rheims, par saint Remi, avec trois mille de ses soldats. C'était le jour du Noël (25 décembre 496). Le roi étant entré dans les fonds baptismaux, saint Remi lui dit à haute voix : « Fier « Sicambre, baisse la tête et humilie-toi. Brûle ce que « tu adorais, et adore ce que tu brûlais. » L'histoire rapporte que saint Remi lui dit encore pendant la cérémonie du baptême : « Qu'il ne devait pas négliger « d'honorer les prêtres, de les consulter dans toutes les « occasions, et que, de là, dépendait les bonheur de « son règne. »

La conversion de Clovis lui servit encore à étendre et à affermir sa domination dans les Gaules. Tous les autres rois de l'Europe professant l'arianisme, et Clovis, seul, étant catholique, il attacha les peuples à sa cause, et reçut même une lettre de félicitation du pape Anastase II, à l'occasion de son baptême. Excité par Clotilde à faire la guerre à Gondebaud, roi de Bourgogne, meurtrier du père de cette princesse, le monarque Franc ne tarda guère à rendre la Bourgogne et l'Armorique (la Bretagne) ses tributaires. Profitant ensuite de la terreur que ses armes avaient inspiré à ses ennemis, il envahit les deux royaumes fondés par les Visigoths,



CLOVIS IER

tua Alaric, leur roi, à la bataille de Vouillé près de Poitiers, et poussa ses conquêtes jusqu'à la Méditerrané (507).

En l'an 508, il reçut à Tours, par un diplôme d'Anastase, empereur de Constantinople, les titres de patrice, de consul romain, et d'Auguste; et établit le siége de sa puissance à Paris, qui s'appelait encore Lutèce.

L'eau régénératrice du baptême n'amollit pas le cœur féroce de Clovis. Saint Wast et saint Remi lui prêchèrent en vain la divine morale du Christ; il n'en conçut jamais la sublimité. Quoique chrétien, il subordonna toujours la religion à sa politique et à son ambition. Après s'être illustré par des exploits militaires, et enlevé la Gaule aux Romains et aux Visigoths, il souilla sa gloire par une foule de meurtres, fit massacrer plusieurs princes ses voisins ou de sa famille, réunit leurs états aux siens, et prit à tâche de prouver à la postérité que la morale et la justice n'ont malheureusement rien de commun avec la politique [1].

Sigebert, roi de Cologne et parent de Clovis, fut la première victime de l'ambition du monarque Franc. Cet assassin couronné séduisit Clodoric, fils de Sigebert, et engagea ce jeune prince à se rendre coupable d'un parricide. Il ne fut que trop ponctuellement écouté. Clodoric, que la soif de régner dévorait, fit assassiner son père pendant qu'il chassait dans la forêt de Buchwad, et prévint immédiatement son complice que le crime

[1] Nous ne pouvons nous empêcher de livrer à l'indignation publique, les coupables maximes d'un publiciste anglais, M. Gould Francis Leckie. Cet homme impudent révèle ainsi le mystère d'iniquité qu'il nous expose sous le nom de *Système politique :* « Morale et justice, dit-il, n'ont rien à faire avec « la politique; jamais on ne les vit siéger à un congrès; ces vertus ne sont « pas plus de mise dans les intérêts des peuples et des rois, que dans les questions de chimie, de physique et d'architecture. »

était consommé. La mort du fils suivit de près celle du père. Sous le prétexte de le féliciter sur son avènement au pouvoir, Clovis envoya des députés à Clodoric qui le massacrèrent au moment où il étalait à leurs yeux les trésors de Sigebert.

Après cet attentat, il fit convoquer une assemblée générale des peuples du royaume de Cologne, leur persuada qu'il était étranger à ce double crime, et les engagea à se mettre sous sa protection. De bon gré, ou de force, il fallait se soumettre à l'invitation de Clovis. Prévoyant bien qu'il leur serait impossible de lui résister, les Ripuaires se soumirent de bonne grâce, et l'élevèrent sur le Pavois (510).

Un forfait de plus ou de moins ne coûtait rien à Clovis quand il s'agissait d'agrandir ses états. Perfide comme le sont tous les meurtriers, il combla de présens et de caresses Cararic, roi des Morins, l'attira avec son fils dans une conférence, et lorsqu'il les eut en son pouvoir, il leur fit couper les cheveux et les contraignit à se faire prêtres. Sur le rapport qu'on lui fit que ces princes nourrissaient l'espoir de recouvrer leurs états, l'infâme Clovis les fit massacrer tous deux, et réunit à son royaume le petit royaume des Morins.

Ranacaire, qui régnait à Cambray, au lieu d'imiter l'exemple de Clovis, était resté fidèle à la religion de ses pères, et suivait encore les erreurs du paganisme. Clovis, dévoré d'ambition, brûlait de le déposséder et de s'emparer de son royaume; mais ce prince était brave, et le meurtre récent de ses proches l'ayant rendu défiant, il avait levé des troupes et pris la résolution de se défendre si le roi des Francs venait l'attaquer. Clovis voulait une victoire facile. Habitué au crime, il ne reculait jamais lorsqu'il s'agissait d'assouvir sa passion dominante. Il

envoya des émissaires à Cambray, et trouva facilement, parmi les sujets de Ranacaire, des traîtres qui s'engagèrent à lui livrer la personne de ce prince. Apprenant que Clovis était entré en campagne, et qu'il dirigeait sa marche vers Cambray, Ranacaire en sortit, bien décidé à lui disputer la victoire; mais trahi par ses principaux officiers, abandonné par la plus grande partie de ses soldats, il ne tarda guère à être investi dans son camp et livré à Clovis, avec son frère Rachiaire, qui les tua tous deux de sa propre main, après leur avoir dit que leur inconduite déshonorait la famille royale. Clovis ayant promis aux traîtres qui lui avaient livré ces princes des bracelets et des baudriers d'or, ne leur en donna que des dorés qu'ils reçurent d'abord comme des objets précieux, marques éclatantes de la faveur d'un roi qu'ils avaient utilement servi; mais quand ils s'aperçurent de cette tromperie, ils s'en plaignirent à Clovis qui les renvoya en leur disant : « Allez, retirez-vous : vous êtes « des infâmes qui mériteriez d'expirer au milieu des plus « horribles tourmens pour avoir trahi votre maître. » Cette réponse aurait fait honneur à Clovis s'il n'avait point été leur complice, et s'il n'avait profité de ce crime pour usurper les états de Ranacaire [1].

Grégoire de Tours dit que « Clovis immola à son « ambition plus de neuf princes de ses parens et bien « d'autres qui étaient ses voisins. » Il ajoute ensuite : « que Dieu assujettissait tous les jours ses ennemis sous « sa main, parce qu'il marchait devant lui en sincérité « de cœur, et qu'il faisait les choses qui lui étaient « agréables. » Après une contradiction aussi révoltante,

[1] . . . . *Facinus quos inquinat æquat.*
Le crime rend égaux tous ceux qu'il associe.
(*Lucain*, *Pharsale*, chant V.)

ou plutôt après une semblable impiété, il ne manquait plus qu'un homme pour faire l'apologie de ce royal assassin. On l'a trouvé, car on lit dans un autre historien que Clovis « ardent au pillage, avide de conquêtes, « féroce dans les combats, avait cependant un fond « particulier d'humanité. » Il avait l'humanité des tigres et des lions qui ne dévorent plus lorsqu'ils sont rassasiés de sang.

Clovis mourut à Paris, en 511, après un règne de trente ans, âgé seulement de quarante-cinq, et fut inhumé dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul qu'il avait fait bâtir. On célébrait encore dans cette église au commencement de la révolution de 1789, une messe pour le repos de l'âme du Sicambre.

LES FILS DE CLOVIS.

IRRUPTION DES DANOIS.

Clovis avait laissé quatre fils. Quelle que fût la mère, il suffisait alors d'être fils de roi pour monter sur le trône. Ils partagèrent le royaume entre eux, selon la loi salique, comme un bien de famille. Ils firent quatre lots des vastes états de leur père, et ils les tirèrent au sort. Dans ce tems, on ne connaissait point encore le droit d'aînesse, et les lois des barbares favorisaient le cadet. Thierri ou Théodoric, fils d'une concubine, régna sur l'Austrasie, ou France Orientale, dont Metz était la capitale. La partie de la Belgique située entre le Rhin et l'Escaut lui était soumise. Clotaire, le plus jeune des fils de Clovis, eut en partage le royaume de Soissons qui s'étendait jusque dans les Flandres, et dans lequel étaient englobées les terres qui se trouvent entre l'Escaut et l'Océan. Les royaumes de Paris et d'Orléans, qui sont étrangers à notre histoire, échurent à Childebert et à Clodomir (511).

Le roi d'Austrasie régnait en paix depuis quatre années, lorsqu'en 515 Cochiliac, chef des guerriers de Loclin (Danemarck), pénétra dans les états de Thierri. Ces barbares, connus sous le nom de Danois, entrè-

rent dans la Belgique par l'embouchure de la Meuse, ravagèrent une partie de la Gueldre, le Brabant Septentrional, la Campine, et livrèrent ces contrées à la plus horrible dévastation. Ils retournaient vers leur flotte chargés de butin et traînant une partie de la population à leur suite, lorsqu'ils furent atteints par le jeune Théodebert, fils de Thierri, qui leur livra une bataille sanglante, et les défit complétement. Les débris de leur armée se sauvèrent sur les petits bâtimens qu'ils montaient, et qui couvraient une partie de la Meuse. Théodebert ne leur donne pas le tems de fuir; il attaque leur flotte, la détruit, tue Cochiliac, amène au rivage le butin conquis, nettoie les côtes infestées, rend les prisonniers Belges à la liberté, et remet aux habitans ce que les Danois leur avaient enlevé. Telle fut la première irruption des hommes du nord.

HERMENFROY, ROI DE THURINGE.

—

Quand Clovis s'empara du royaume de Thuringe, ou de Tongres [1], à la mort de Bissinus, les fils de ce dernier, Hermenfroy, Balderic et Bertaire, trop jeunes pour défendre l'héritage de leur père, s'étaient réfugiés dans la partie de la Thuringe située dans la Germanie, afin de se soustraire à la haine de l'usurpateur. Ces

[1] Thuringe, *Toringia*, province de la Germanie, dont les Tongres ou Tongriens sont originaires. Plusieurs historiens affirment que ce royaume s'étendait jusque dans la province de Liége et que Tongres en était la capitale.

princes se partagèrent plus tard les terres que leur père leur avait laissées et qui n'étaient point occupées par les Francs. Après la mort de Clovis, lors de l'irruption des Danois, ils passèrent le Rhin, et parvinrent à reconquérir toute la Tongrie, et à rétablir leur domination sur la rive gauche du Rhin.

Hermenfroy, l'aîné des fils de Bissinus, jaloux d'un plus grand pouvoir, et poussé par les conseils d'Amalbergue, sa femme, tua Bertaire et partagea ses dépouilles avec Balderic son second frère. Amalbergue, ne voyant pas encore son ambition satisfaite, engagea Hermenfroy à se défaire de Balderic, et usa d'un stratagème pour l'amener à commettre un fratricide : chaque jour, elle ne lui faisait servir sur sa table que la moitié d'un repas. Hermenfroy se plaignit du régime auquel on le condamnait, et Amalbergue lui répondit : « que « n'ayant que la moitié d'une couronne, il ne pouvait « être servi qu'à demi. »

Hermenfroy cédant enfin aux instances réitérées d'Amalbergue, se disposa à déclarer la guerre à Balderic, lequel, se défiant des projets ambitieux de son frère, tenait une armée considérable sur pied. N'espérant pas de vaincre avec ses propres forces, Hermenfroy conclut un traité avec Thierri, roi de Metz, par lequel il lui promettait la cession des terres situées sur la rive gauche du Rhin, sous la condition qu'il unirait ses troupes aux siennes pour détrôner Balderic. En vertu de ce traité, ces deux princes entrèrent en campagne. L'armée ennemie fut taillée en pièces et Balderic lui-même périt dans l'action. Après cette victoire, le roi de Metz somma Hermenfroy de lui remettre la moitié du royaume conquis, conformément à la convention faite entre eux; mais celui-ci refusa de le partager avec son auxiliaire,

leva des troupes et se tint en mesure de bien recevoir les Francs s'ils venaient l'attaquer (528).

Outré de ce manque de foi, Thierri s'unit avec son frère Clotaire, roi de Soissons, et ils entrèrent dans la Tongrie à la tête d'une armée nombreuse. Hermenfroy, averti de leur approche, abandonna la Belgique, repassa le Rhin, attendit fièrement ses ennemis dans une plaine peu distante de Weissenfels, et fit creuser en avant de son camp des fossés larges et profonds qu'il recouvrit de perches, de broussailles et de gazon. L'armée des princes alliés ne tarda guère à se montrer. Elle campa dans la plaine en face de celle d'Hermenfroy, et le lendemain, au lever de l'aurore, elle fut rangée en bataille. Les troupes Thuringiennes attendaient, entre leur camp et les pièges tendus, que les Francs vinssent les attaquer, et paraissaient décidées à ne point commencer l'action. Thierri les voyant rester en place, donna l'ordre à un corps de cavalerie de s'ébranler et d'engager le combat. Fier de cette honorable mission, ce corps caracola quelques instans dans la plaine, et, sans compter le nombre d'ennemis qu'il allait assaillir, se dirigea au galop vers la première ligne qu'il se promettait de charger vigoureusement. Les soldats d'Hermenfroy laissèrent approcher les cavaliers Francs, sûrs qu'ils étaient de les voir bientôt arrêtés dans leur course rapide. En effet, ils ne tardèrent pas à voir ce corps nombreux s'engloutir dans les fossés recouverts, et recevoir la mort sans pouvoir se défendre. Clotaire et Thierri ne se découragèrent ni de ce malheureux incident, ni des cris de victoire vociférés par l'armée ennemie. Ils divisèrent à l'instant leurs forces en trois corps, dont deux tournèrent la position d'Hermenfroy par la droite et par la gauche, tandis que le troisième simu-

lait une attaque de front. Les Francs, qui avaient la perte de leur cavalerie à venger, assaillirent les Tongres avec tant de fureur que ceux-ci, ne pouvant résister à ce choc impétueux, abandonnèrent le champ de bataille en toute hâte, laissèrent leur camp à la merci du vainqueur, et s'enfuirent épouvantés dans le plus grand désordre. Thierri les poursuivit vivement, leur tua beaucoup de monde, fit un grand nombre de prisonniers, et rejeta le reste au-delà de la rivière d'Instrut. Cette déroute mit fin à la guerre; le roi d'Austrasie s'empara de la Thuringe qu'il réunit à sa couronne, et Clotaire des trésors d'Hermenfroy.

Le roi de Thuringe, errant et fugitif, mettait cependant tout en œuvre pour rassembler les débris de son armée. Il parcourait le pays suivi par quelques sujets fidèles, et n'épargnait ni peines ni promesses pour rehausser le courage du peuple et pour entretenir celui d'une poignée de braves dévoués à sa personne. Instruit de ce qui se passait, et craignant qu'Hermenfroy ne parvînt à réunir assez de troupes pour reconquérir son pays ou pour éterniser la guerre, Thierri lui envoya des députés qui furent chargés de lui offrir des présens de sa part, et de lui dire que s'il voulait renoncer à ses projets ambitieux, vivre tranquille et laisser ses voisins en repos, il pouvait encore espérer de remonter sur le trône; qu'au surplus, il l'engageait à venir le voir, lui jurant qu'il ne serait point attenté à sa personne. Hermenfroy, trompé par ces fausses assurances, vint trouver Thierri; mais ce dernier, héritier de la perfidie et de la férocité de Clovis, le fit précipiter du haut des murs de Tolbiac, contre la foi des sermens.

CRIMES DES ENFANS DE CLOVIS.

La série de crimes dont se sont rendus coupables les successeurs de Clovis, nous est étrangère, et leurs guerres nous le sont également. Nous ne détaillerons ni leurs expéditions ni leurs forfaits, et si nous consacrons quelques pages à des faits qui n'intéressent pas la Belgique, c'est uniquement pour suivre le cours des événemens et amener graduellement le lecteur à des événemens subséquens.

Clodomir, Childebert et Clotaire, dévorés d'ambition, déclarèrent la guerre à Sigismond, roi de Bourgogne, sous le prétexte faux qu'il était l'injuste détenteur des biens de Clotilde, leur mère. Sigismond, vaincu, tomba avec sa femme et ses enfans au pouvoir de Clodomir qui les fit impitoyablement massacrer. Malgré cet échec, les Bourguignons ne se courbaient pas encore sous le joug des vainqueurs. Ils reprirent les armes, tentèrent de nouveau le sort des batailles, et furent anéantis à celle de Voiron ou de Verzonce, près de Vienne. Cette journée sanglante, dans laquelle Clodomir périt, mit fin au royaume des Bourguignons, qui durait depuis plus de cent vingt ans. Il devint la proie de Clotaire et de Childebert (524).

Les Francs chassèrent ensuite les Goths des provinces alpines, et Justinien, empereur de Constantinople, céda à leurs rois les droits de l'empire sur les Gaules.

Clotaire et Childebert, résolus d'enlever le royaume



CLOTAIRE IER

d'Orléans aux quatre fils de Clodomir, confiés aux soins de la vertueuse Clotilde, l'épouse de Clovis, envoyèrent à leur mère un poignard et des ciseaux, ce qui signifiait qu'elle devait choisir le cloître ou la mort pour ces jeunes princes. Clotilde leur ayant fait répondre qu'elle aimait mieux les voir morts que dégradés, les deux rois coururent au palais des Thermes, où demeurait la veuve de Clovis, et égorgèrent trois de leurs neveux. Clodoald, le quatrième, que l'on avait soustrait à la rage de ces monstres, se coupa plus tard les cheveux aux pieds des autels, et fut connu dans la légende sous le nom de Saint-Cloud.

Thierri, roi d'Austrasie, mourut en 534, âgé de 51 ans, après en avoir régné 23. Son fils Théodebert, qui s'était fait un nom en combattant les Danois, lui succéda.

Ce fut sous le règne de Thierry, vers l'an 526, que Denys-le-Petit introduisit l'usage de calculer le tems à partir de la naissance du Christ ; il l'appela *l'ère chrétienne*. Cette *ère* ne fut en usage en Occident que vers l'an 800.

La haute réputation de courage et d'habileté que Théodebert s'était acquise lui fut utile contre ses oncles qui cherchèrent à lui ravir la couronne d'Austrasie. Il les intimida d'abord par sa fermeté, et, ensuite, il les força de renoncer à leurs projets d'usurpation. Aussi politique que brave, il écouta les propositions des ostrogoths et de l'empereur Justinien, qui étaient en guerre, et les attaqua ensuite avantageusement l'un après l'autre. Il se disposait à marcher sur Constantinople, et déjà il avait intéressé les Gépides et les Lombards à sa cause, lorsqu'en 548 il mourut d'une chute de cheval, dans une partie de chasse, au milieu de ses

projets ambitieux, qui s'étendaient jusqu'à l'espoir de réunir sous sa puissance tous les lambeaux de la domination romaine. Il n'est aucun prince, dans ces siècles barbares, qui fut plus digne que lui de concevoir un semblable dessein, et d'en tenter l'exécution.

L'histoire donne à Théodebert une sœur nommée Théodechilde qui épousa Hermégiskel, roi des Warnes, petit peuple qui des bords du Waar était venu s'établir dans le Rhinland. Après la mort de son mari, les Warnes la forcèrent à s'unir avec le prince Radigis, son beau-fils. Cette alliance irrita une rivale audacieuse et puissante. C'était la fille du roi des Angles ou des Anglais, à laquelle le prince avait été promis dès l'enfance. Elle équipa quatre cents navires et embarqua cent mille hommes pour venir en conquérir un sur le continent. Elle traversa les mers, débarqua dans la Hollande, envahit le royaume des Warnes, et après avoir contraint Radigis à répudier Théodechilde, elle l'épousa elle-même. On s'aperçoit que nous touchons à des tems où il faut toute la sévérité de la critique pour discerner le vrai du merveilleux; mais ce merveilleux, donné pour tel, sert à nous faire connaître l'esprit du siècle.

Théodebald, qui ne régna que cinq ans, succéda à son père Théodebert, et mourut en 555. La branche aînée de Clovis s'éteignit en lui. Childebert et Clotaire se partagèrent l'Austrasie.

Childebert, roi de Paris, mourut également en 558, en ne laissant que des filles. C'est en cette circonstance que se fit la première application de la loi salique qui excluait les femmes du trône. Le royaume de Paris devint la conquête facile de Clotaire, qui, au reste, étant le plus fort, fut le maître de toute la monarchie française.

INVASIONS DES SAXONS.

—

Le royaume d'Austrasie, qui s'étendait jusque dans la Germanie, avait les Saxons pour voisins. On conçoit facilement qu'un semblable voisinage ne pouvait guère être paisible, et que des hommes avides de pillage et de conquêtes devaient se faire entre eux une guerre continuelle. Les Saxons, profitant de l'embarras où Clotaire se trouvait à la mort de Childebert, entrèrent dans le royaume d'Austrasie et pénétrèrent même jusqu'au sein de la Belgique qu'ils pillèrent d'abord impunément.— Clotaire accourut au secours de nos provinces, en chassa les hordes qui les dévastaient, les poursuivit dans leur retraite précipitée et leur livra bataille sur les bords du Weser. L'action fut terrible et les Francs remportèrent une victoire complète à la suite de laquelle les Saxons furent soumis à un tribut annuel de cinq cents bœufs. Les Romains avaient jadis été beaucoup moins exigeans : ils n'avaient forcé les Frisons qu'à leur fournir les peaux (557).

Les Saxons étaient pauvres, et toute leur richesse consistait dans le bétail qu'on leur enlevait. Cet impôt leur parut un fardeau aussi flétrissant qu'insupportable. Ils se souvinrent d'avoir fait payer bien cher aux Francs leur précédente défaite, et ils se décidèrent à recommencer la guerre. Aussitôt cette détermination prise, ils entrèrent en campagne et portèrent le ravage et la désolation jusque dans nos fertiles contrées (558). Clo-

taire instruit de la violation du traité et de cette invasion inattendue, réunit promptement une armée de Francs et de Belges, et vient opposer ses bandes aux succès effrayans des barbares. Les Saxons, gorgés d'or, et traînant après eux un butin immense, s'en retournaient dans leurs forêts lorsqu'ils rencontrèrent l'armée franque sur leur route. A l'aspect de ce nombre épouvantable d'ennemis, l'effroi s'empare du cœur de ces guerriers féroces; ils demandent la paix, offrent de continuer à payer le tribut auquel ils étaient soumis, et promettent même de l'augmenter si les Francs consentent à les laisser retourner chez eux sans les molester. Clotaire était disposé à les satisfaire; mais ses soldats, qui espéraient faire un butin considérable, insistèrent pour qu'il livrât bataille. Ne pouvant vaincre son obstination, ils le traînèrent hors de sa tente qu'ils mirent en pièces, et, la hache levée sur sa tête, ils le contraignirent à les conduire à l'ennemi. La rébellion et l'impatience de ces furieux ne permit pas au roi des Francs de prendre aucune disposition. Il donna le signal du combat, et, ses troupes guidées par leur fureur et par une aveugle intrépidité, se ruèrent sur les Saxons comme des bêtes féroces. Ceux-ci, plus prudens, n'avaient rien négligé pour leur défense, et ils s'étaient emparés d'une position qu'il n'était pas facile d'enlever. Ils reçurent bravement la charge impétueuse de l'armée de Clotaire et la forcèrent à se retirer en désordre. Elle revint au combat de nouveau avec plus de fureur encore; mais les Saxons, animés par le courage qui naît du désespoir, tinrent si ferme et combattirent avec tant d'audace et de bonheur, que les Francs ne purent les entamer. La nuit mit fin à cette horrible boucherie, et l'aurore du lendemain vit les deux armées prêtes encore à en

venir aux mains. Mais la nuit porte conseil, et les Francs qui virent le ravage que les Saxons avaient fait dans leurs rangs, et à quelle espèce d'hommes ils avaient à faire, se crurent encore trop heureux d'en finir avec eux en leur accordant des conditions moins sévères que celles proposées d'abord.

« Si les premiers rois de France, remarque le judi- « cieux Robertson, possédaient une autorité si bornée, « même à la tête de leur armée, on conçoit que leurs « prérogatives pendant la paix étaient encore plus limi- « tées. Ils montaient sur le trône, non par droit de suc- « cession, mais en conséquence d'une élection libre et « volontaire, faite par leurs sujets. » Cette observation développe, sans avoir besoin d'un plus ample commentaire, le gouvernement politique de ce tems. Des conquérans aussi fiers, aussi libres, n'avaient pas de souverains proprement dit; ils n'avaient que des chefs qu'ils suivaient non par contrainte, mais par choix, non comme des soldats à qui ils pouvaient ordonner de marcher, mais comme des volontaires qui s'étaient offerts librement pour l'accompagner. L'idée de se choisir un chef, ou un roi, dont le commandement donnât plus d'uniformité et de vigueur aux expéditions militaires, est de la politique la plus simple et la plus naturelle. Mais celle de conférer à un seul homme un pouvoir arbitraire et absolu n'entra jamais dans la tête d'un peuple à demi sauvage. Il a encore, malgré son ignorance, le bonheur de connaître sa force, et d'avoir une idée instinctive des droits de l'homme.

Quoiqu'il en soit, Clotaire fit la paix avec les Saxons; mais le reste de son règne fut agité par des troubles intestins qui ne lui donnèrent plus un instant de repos. Chramme, l'un de ses fils, avec qui il s'était déjà brouillé

et réconcilié, se révolta de nouveau et se retira chez un prince souverain de la petite Bretagne. Clotaire, furieux, le poursuit, le cerne dans une cabane où il s'était réfugié avec sa femme et ses enfans, et les y fait brûler tous.

Clotaire mourut à Compiègne en l'an 561, et fut inhumé dans l'église Saint-Médard à Soissons. On a dit que le regret d'avoir commis un parricide l'avait conduit au tombeau.

Il fut le premier roi qui ait demandé des subsides au clergé. Il força toutes les églises du royaume à porter le tiers de leur revenu dans ses coffres.

Après la mort de Clotaire, la monarchie française fut morcellée de nouveau entre ses quatre fils, et la Belgique, comme après la mort de Clovis, soumise à deux rois différens. Caribert eut en partage le royaume de Paris (Neustrie); Gontran celui d'Orléans et Bourgogne; celui de Soissons (Neustrie) échut à Chilperic, et l'Austrasie fut dévolue à Sigébert.

SIGÉBERT ET CHILPERIC.

—

Le partage des états de Clotaire entre ses quatre fils devint une source de guerres civiles qui déchirèrent l'empire des Francs, et dans lesquelles nos provinces furent enveloppées. — L'infâme Chilperic, roi de Soissons, débuta par surcharger son peuple d'impôts; et le nombre d'exactions et de massacres dont il se rendit

coupable, le firent appeler, à juste titre, le Néron et l'Hérode de la France. Sigébert, son frère, qui régnait sur l'Austrasie, montra, au contraire, des qualités que l'on n'avait pas encore rencontrées dans les successeurs de Clovis. Sa générosité, son courage et surtout sa bienfaisance le rendirent cher à ses peuples, et la partie de la Belgique qui lui était soumise eut été heureuse sous son règne, si les guerres qu'il eut à soutenir ne l'eussent épuisée, et si son épouse Brunehaut, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, n'eut pris sur lui un ascendant funeste.

Chilperic qui avait répudié sa première femme, Audovère, pour l'amour de Frédegonde, s'étant un instant dégoûté de cette furie digne de lui, obtint la main de Galsuinde, sœur aînée de Brunehaut; mais il sacrifia bientôt cette malheureuse princesse pour revenir à sa concubine, et la fit étrangler dans son lit. Il épousa ensuite cette même Frédegonde qui fut un prodige d'audace, de scélératesse et de génie (567).

Cependant des peuples de la Sarmatie européenne, appelés aujourd'hui Hongrois, vinrent porter la terreur dans l'Austrasie. Ces hordes à demi sauvages ravageaient la Belgique, quand Sigébert accourut à son secours. A la tête de ses braves, et la hache à la main, il se précipita sur ces barbares, les refoula jusqu'au-delà du Rhin, et les contraignit à se soumettre et à regagner leurs terres éloignées (567).

A son retour de cette expédition, il eut à combattre son frère Chilperic qui, profitant de son absence, s'était emparé de Rheims et de quelques autres places de l'Austrasie. Il fut encore vainqueur, et dicta la paix à celui-ci.

Caribert, roi de Paris, étant mort en 567, ses trois

frères partagèrent sa succession, et convinrent entre eux de garder cette ville en commun.

Une armée de Sarmates, ou de Huns, plus nombreuse que la première, passa le Rhin de nouveau, se répandit dans l'Austrasie comme un torrent dévastateur, et obligea Sigébert à se remettre en campagne. Il marcha au-devant d'elle à la tête de ses bandes victorieuses, vainquit les Sarmates à plusieurs reprises, les poursuivit jusque dans la Germanie, et allait sans doute les anéantir dans une grande bataille qu'il se préparait à leur livrer, quand l'ignorance et la superstition des siens vinrent détruire ses espérances, et le faire tomber lui-même au pouvoir de l'ennemi. La haute stature des Huns, leurs mœurs farouches, leur barbarie, leur accoutrement bizarre et l'éloignement des contrées qu'ils habitaient les avaient rendus redoutables; on croyait, dans ce siècle grossier, qu'ils étaient le fruit hideux de l'accouplement des démons avec les sorcières, et qu'ils pouvaient, à volonté, évoquer les esprits infernaux. Il n'en fallait pas davantage pour épouvanter des hommes crédules, et pour leur faire tomber les armes des mains. Un détachement de ces barbares ayant attaqué le camp de Sigébert pendant la nuit, les soldats austrasiens, l'esprit frappé de ces contes ridicules et saisis d'une terreur soudaine, s'imaginèrent qu'ils étaient assaillis par des légions de diables. La peur, qui grossit et augmente les objets, leur fit entrevoir une multitude de spectres, plus effrayans les uns que les autres, qui vomissaient des torrens de flammes et qui paraissaient vouloir les dévorer. L'épouvante les saisit, ils jettent des cris affreux, et malgré l'assurance que Sigébert conserve au milieu de ce danger imaginaire, malgré ses instances, ses prières et ses menaces, ils abandonnent leurs armes,

s'enfuient dans toutes les directions et laissent ce malheureux prince entouré d'ennemis. Seul, il se défendit quelques instans; mais, accablé par le nombre, il déposa les armes et resta prisonnier des Sarmates.

Les Huns émerveillés de la bravoure et du courage de Sigébert, l'épargnèrent et le traitèrent en roi. Ils firent une paix honorable avec lui, et le rendirent à la liberté.

A peine fut-il rentré dans ses états qu'il lui fallut de nouveau courir aux armes. Chilperic, malgré la foi du traité, venait de s'emparer de Paris qui devait rester en commun entre les trois fils de Clotaire. Peu de jours lui suffirent pour dévaster le royaume de Soissons, enlever Paris et vaincre son déloyal frère. Malgré les griefs, ou plutôt les crimes qu'il avait à lui reprocher, il lui rendit ses états et vécut quelque tems en paix avec lui.

La reine d'Austrasie, Brunehaut, qui avait juré de venger la mort de Galsuinde, engagea Sigébert et Gontran à faire la guerre au meurtrier de sa sœur. Les deux frères, séduits par les caresses et les artifices de cette femme, entrent dans le royaume de Soissons qu'ils mettent à feu et à sang. Chilperic, n'osant se mesurer contre leurs forces réunies, est contraint de prendre la fuite. Sigébert ne perd pas de tems, il le poursuit la lance dans les reins, l'atteint, et ne lui donne d'autre alternative que de combattre ou de lui demander la paix. Le roi de Soissons, aussi lâche que cruel, n'ose hasarder les chances d'une bataille, et consent à s'humilier devant le vainqueur. Les deux frères se voient, se rapprochent, et grâce à M. Saint-Martin, dit Grégoire de Tours, cette paix, après laquelle Sigébert aspirait peut-être, se conclut sans combattre.

FRÉDEGONDE ET BRUNEHAUT.

—

La rivalité de Brunehaut et de Frédegonde fut funeste à l'empire des Francs. Le récit des guerres et des crimes qu'elle produisit est d'autant moins étranger à l'histoire de notre pays, que la Belgique eut long-tems à gémir des scènes sanglantes dont elle fut souvent le théâtre. Brunehaut, dont les écrivains du règne de Clotaire II noircissent la mémoire sur des preuves équivoques, fut une princesse pleine de grâces, de courage et d'esprit. Elle eut des torts nombreux que ses malheurs eussent dû faire excuser. L'histoire a confondu ces deux reines dans la même réprobation, malgré que la vengeance de Brunehaut eût des motifs bien légitimes.

Frédegonde, femme débauchée et cruelle, née à Montdidier de parens obscurs, et élevée au trône par le fol amour qu'elle sut inspirer à l'infâme Chilperic, Frédegonde, outrée des revers que son mari ne cessait d'essuyer dans ses guerres contre Sigébert, ne consultant que la haine qu'elle ressentait pour Brunehaut, conseilla à Chilperic et à Gontran de réunir leurs forces et d'en accabler le roi d'Austrasie. Ils acceptent tous deux cette proposition sans en calculer les suites, entrent en campagne, marchent sur Rheims, livrent aux flammes toutes les habitations qu'ils trouvent sur leur passage, et égorgent tous les Austrasiens qui n'ont pas

le bonheur de se soustraire à leur rage par une fuite précipitée. Sigébert, qui ne s'attendait pas à cette perfidie, avait licencié la majeure partie de ses troupes. Soudain, il les rappelle sous les armes, part avec celles qu'il trouve sous la main, et se dirige sur Rheims menacé par une armée puissante. Aussitôt que le roi de Soissons eut connaissance des mouvemens de celui d'Austrasie, il chargea son fils Théodébert d'aller à la rencontre de son oncle avec un corps nombreux. Sigébert, dont les forces n'étaient pas, à beaucoup près, aussi considérables que celles de son neveu, évite une bataille par des marches et des contre-marches et parvient enfin à attirer son ennemi dans une position désavantageuse, où il lui fait essuyer une défaite sanglante, dans laquelle Théodébert est pris, mis à mort et dépouillé par les vainqueurs (575).

La petite armée de Sigébert étant renforcée par de nouvelles troupes, ce prince entra dans le royaume de Soissons qu'il parcourut le fer et la flamme à la main. Saint Germain, évêque de Paris, voulut en vain ramener les deux frères à la paix ; Brunehaut et Frédegonde, acharnées l'une contre l'autre, y mirent des obstacles insurmontables. Tandis que Gontran, épouvanté des suites d'une guerre aussi désastreuse, abandonne la cause de Chilperic et se retire dans ses états, les grands de la Neustrie, fatigués des crimes et des horreurs de Frédegonde, députent vers Sigébert, et lui offrent la couronne de Soissons. Effrayé de tant de revers, Chilperic fuit en toute hâte et se dérobe à la fureur de son frère en se réfugiant à Tournay avec sa femme et ses enfans.

Cependant Brunehaut qui ne respirait que vengeance, emploie tous les moyens qui sont en son pouvoir pour

engager Sigébert à porter le dernier coup au vaincu, et à se saisir du sceptre qui lui était offert. Soit par ambition, soit par faiblesse, le roi d'Austrasie céda aux instances de sa femme, et se décida à détrôner Chilperic. Sur le rapport qu'on lui fit que Frédegonde levait des troupes dans les Flandres, dans l'intention de faire une diversion dans la partie de la Belgique soumise à l'Austrasie, le roi de Metz divisa ses forces en deux corps, dont l'un alla assiéger Tournay, tandis que l'autre, qu'il commandait en personne, courut s'emparer de toutes les places qui tenaient encore pour Chilperic. Après cette expédition, qui fut l'ouvrage de quelques jours, il s'en fut à Vitry où les grands et le peuple, assemblés extraordinairement, l'élevèrent sur le pavois (575).

La ville dè Tournay seule restait à Chilperic. Défendue seulement par les habitans et par une poignée de fidèles, elle ne pouvait long-tems résister aux efforts de assaillans, et, déjà, l'aiguillon de la faim s'y faisait vivement sentir. Pendant que les assiégés, couverts de blessures et en proie aux maladies qui naissent des fatigues et des privations, se traînaient péniblement sur les remparts et n'attendaient que la mort pour prix de leur dévouement, les Austrasiens poussaient les travaux du siége avec vigueur, dans l'espoir d'être bientôt maîtres de la place. Ils se trompaient les uns et les autres. Toutes les ressources de Frédegonde n'étaient pas épuisées; il lui restait celle du crime.

Inspirée par le désespoir, ou plutôt par le génie de la scélératesse, elle fait venir devant elle deux habitans de Térouanne qui étaient enfermés dans Tournay, leur donne des instructions secrètes, les arme chacun d'un poignard empoisonné, leur fait jurer qu'ils exécuteront

fidèlement l'atroce mission dont elle les charge, et leur fait ensuite ouvrir les portes de la place. Ces hommes, doués d'une taille et d'une force peu communes, étaient deux infâmes séïdes de Frédegonde. Habitués à répandre le sang de leurs semblables, ils ne reculaient jamais devant un crime, et les dangers qu'il fallait braver, les difficultés qu'il fallait vaincre pour le commettre, loin de diminuer leur ardeur, augmentaient encore leur audace. Sortis de Tournay, ils traversèrent le camp des assiégeans sans être découverts, prirent la route de Vitry, et ils allèrent souiller de leur présence les fêtes de l'inauguration de Sigébert. Arrivés à Vitry, ils se présentent au palais de ce prince, se disent chargés d'une mission importante auprès de sa personne, et demandent à être conduits immédiatement devant lui : ils sont introduits, s'approchent du monarque sous le prétexte de lui parler, et lui enfoncent leurs poignards dans les flancs. Le régicide est consommé!... Deux seigneurs, accourus au bruit de la chute du prince, veulent venger sa mort, et sont à l'instant immolés par les assassins qui cherchent à se soustraire au châtiment qui les attend, quand les gardes de Sigébert arrivent sur le théâtre de ce triple crime et massacrent les scélérats soudoyés par Frédegonde.

Après cet événement, les Austrasiens levèrent le siége de Tournay, et Chilperic recouvra ses états. Il surprit dans Paris Brunehaut et ses enfans, à l'exception de Childébert, qui n'avait que cinq ans, qui fut élevé au trône de son père par le dévouement d'un seigneur Austrasien qui le sauva des fureurs de Frédegonde en l'envoyant à Metz. Lors de l'avènement de son fils. Brunehaut était retenue prisonnière par sa rivale, qui. dans la crainte d'attirer sur elle-même les armes de

l'Austrasie et de la Bourgogne, épargna ses jours et la relègua avec ses deux filles dans un monastère de Meaux. Le renom de beauté de la veuve de Sigébert enflamma du désir de la voir Mérovée, celui des fils de Chilperic et d'Audovère que la haine de Frédegonde menaçait d'un prochain trépas : ce jeune prince commandait l'armée de Neustrie. L'adroite Brunehaut ne négligea rien pour s'attacher plus sûrement sa conquête : en faisant briller aux yeux de son amant l'espoir d'une couronne, elle lui donnait la certitude de gouverner l'Austrasie pendant la minorité de Childébert; elle-même en s'unissant à Mérovée, que ses artifices avaient complètement séduit, portait le trouble dans la famille de ses ennemis, et armait le fils de Chilperic contre ce digne époux de la cruelle Frédegonde. Elle épousa Mérovée; mais à peine le mariage était-il célébré, que Chilperic fit arrêter les deux époux, renvoya à Metz la reine Brunehaut et fit renfermer son fils dans un cloître. Il s'en échappa quelque tems après; mais trahi par les habitans de Térouanne, et à la veille de tomber dans les mains de sa marâtre, il se donna la mort [1].

En 580, Frédegonde, qui avait perdu les trois enfans qu'elle avait eus de Chilperic, fit assassiner Clovis, fils de ce prince et d'Audovère, sa première femme, en l'accusant d'avoir voulu les empoisonner.

Chilperic périt également de mort violente; il fut massacré à Chelles, en 584, par les ordres de Frédegonde,

[1] L'évêque Prétextat, qui avait marié Mérovée et Brunehaut, fut traduit devant un concile assemblé à Paris. Chilperic et Frédegonde demandèrent sa punition et Prétextat fut condamné, emprisonné et puis exilé. Après la mort de Chilperic, Prétextat, à peine rétabli sur son siége, est massacré sur les marches de l'autel par ordre de Frédegonde. Le clergé, que ce meurtre indigna, fit fermer les églises de Rouen et les mit en interdit. C'est le premier exemple d'interdiction.

le jour même où ce monarque avait découvert son commerce adultère avec Landri, un de ses serviteurs. Clotaire II, fils adultérin de Frédegonde, qui n'avait que quatre mois, hérita du royaume de Soissons que sa mère gouverna en son nom. Elle usa du souverain pouvoir avec autant d'habileté qu'elle avait employé de scélératesse pour y parvenir.

Gontran mourut sans enfans en 593, et laissa le royaume d'Orléans et Bourgogne à Childébert, son neveu et son héritier.

Le petit peuple des Warnes, dont une aventure romanesque nous a à peine débrouillé l'existence, occupe pour la seconde et dernière fois les annales de ce siècle. Ils attirèrent, sans qu'on en sache la cause, les armes des Austrasiens dans leur pays. Childébert tomba sur eux à l'improviste et en massacra un si grand nombre que leur nom fut entièrement éteint. Ceux qui échappèrent paraissent s'être réunis aux Frisons.

Childébert qui mourut empoisonné en 596, laissa son héritage à ses fils Théodébert II et Thierri II. Thierri régna sur la Bourgogne, et Théodébert sur l'Austrasie, sous la tutèle de Brunehaut.

Frédegonde, après avoir fait périr une foule de princes, de prélats, de généraux, et un grand nombre de victimes moins illustres, mourut de mort naturelle en 597. Nous n'anticiperons pas sur les événemens et nous verrons bientôt que le trépas de Brunehaut ne fut pas aussi beau que celui de sa rivale.

On reporte à l'an 585, l'établissement de la dîme par le concile de Mâcon ; et à l'an 590, l'hérédité des bénéfices. C'est dès lors que commence le système féodal : terres dites saliques concédées à charge de service militaire et ne pouvant passer aux femmes. Les grands

Leudes, ou fidèles, transmettaient ces terres en héritage. Les *Séniores,* seigneurs, exerçaient le droit de justice civile et militaire dans leur canton. Plus tard, les évêques et les moines devinrent seigneurs également.

A cette époque, quand un roi avait commis un meurtre, il était absous en fondant un monastère ; quand on voulait se défaire d'un roi, on l'enfermait dans un cloître et on lui rasait la tête.

THÉODÉBERT II, ET THIERRY II.

—

Brunehaut, régente du royaume de Metz pendant la minorité de son petit-fils Théodébert II, ou Théodébald, ne cessant de porter le trouble et de souffler le feu de la guerre, fut expulsée du royaume par les Leudes et les seigneurs, et se retira à la cour de Thierri, qui régnait sur la Bourgogne (597). — Cette femme ambitieuse voulut rendre Théodébert responsable de cette violence, et excita entre les deux frères une guerre affreuse, qui finit, plus tard, par l'extinction de la famille royale.

D'après les conseils de l'implacable Brunehaut, Thierri porta la désolation dans l'Austrasie et s'apprêtait à ravager nos contrées, lorsque les seigneurs indignés de tant d'horreurs et de calamités, le forcèrent à suspendre le cours de ses brigandages, et contraignirent les deux frères à se réconcilier (598). Cette paix forcée fut de courte durée. Théodébert, outré de la conduite de Thierri, vengea par une perfidie le ravage de son territoire. Sous le prétexte de conférer ensemble sur des objets d'une haute importance, il attira son frère dans un guet-apens, et quand il l'eut en son pouvoir il le força à lui céder une partie de ses états (599).

En l'an 600 Théodébert et Thierri unirent leurs armes contre Clotaire II, roi de Soissons, et le vainquirent. L'année suivante ils firent la guerre aux Vascons (Gascons), et réunirent la Gascogne à la France.

Le partage de leur conquête, ou plutôt les intrigues

de Brunehaut rallumèrent le feu de la guerre. L'armée de Théodébert, composée de Belges et de Francs, était très-nombreuse; mais celle de Thierri, dans laquelle on distinguait des Saxons et plusieurs autres nations germaines, était encore plus considérable. Après quelques combats partiels qui tournèrent à l'avantage des Bourguignons, Théodébert fut forcé à la retraite qu'il effectua à travers les Ardennes et le pays de Trèves. Arrivé dans la plaine de Tolbiac, où Clovis avait jadis vaincu les Allemands, le roi d'Austrasie concentra ses forces, et se disposa à arrêter la marche victorieuse de son frère (612).

Les armées furent bientôt en présence. Les soldats des deux partis qui partageaient la haine de leurs chefs, ne respiraient qu'après le moment du carnage, et s'impatientaient des retards que l'on mettait à combattre. Animés par une frénésie meurtrière, ils accusaient la lenteur des deux rois qu'ils taxaient de pusillanimité, quand le signal de l'attaque fut donné. Dans cet instant, ils poussèrent des cris affreux et se ruèrent les uns contre les autres avec une rage, une fureur difficiles à décrire. Ils combattirent pêle-mêle, sans ordre, sans ensemble, et cette action terrible mérita d'être inscrite dans nos annales moins comme une bataille que comme une boucherie horrible. Après un long et affreux massacre, cette vaste plaine fut couverte de monceaux de cadavres, à travers lesquels, dit un historien, on pouvait à peine se frayer un passage. Les troupes de Théodébert succombèrent enfin; elles se retirèrent du côté du Rhin; mais leur retraite, semblable à l'action, fut une déroute épouvantable. Thierri les poursuivit jusqu'à Cologne, et depuis Tolbiac jusqu'à cette ville, il couvrit la route d'une traînée de morts et de mourans.

Ce fut vainement que le roi d'Austrasie mit le Rhin entre les débris de son armée et ses implacables ennemis. Berther, un des principaux officiers de Thierri, acharné à la perte de ce prince, le poursuivit de si près qu'il le prit et le ramena à Cologne où Thierri lui fit trancher la tête. Il s'empara ensuite de ses trésors et de son royaume, donna à Berther les dépouilles de son malheureux frère, et étendit sa vengeance jusque sur les enfans de Théodébert qu'il fit massacrer. On raconte que le jeune Mérovée, qui bégayait à peine, eut la tête écrasée contre une muraille par les ordres de cet assassin couronné.

Thierri régna sur l'Austrasie et sur la Bourgogne; mais la vengeance céleste ne tarda guère à punir les cruautés de ce monstre. Il avait épargné une fille de son frère dont la beauté fit sur lui une vive impression : comme il se disposait à l'épouser, Brunehaut prévoyant qu'une épouse aimée, fille de l'infortuné Théodébert, pourrait bien lui demander compte de son crime, se sauva, dit-on, par un nouveau forfait. Thierri mourut empoisonné à l'âge de vingt-six ans, en 613.

CLOTAIRE II.

—

Après la mort de Thierri, Clotaire II, fils adultérin de Frédegonde, qui avait hérité de la haine de sa mère pour la race de Sigébert, devint maître de toute la monarchie (613).

A peine fut-il en possession du vaste empire des Francs, qu'il fit arrêter Brunehaut et ses arrière-petits-fils, cachés au château d'Orbe près du lac de Neufchâtel. Arrivés à Ryonne où Clotaire faisait sa résidence, trois de ces enfans furent massacrés par ses ordres. Le quatrième échappa à la proscription.

Brunehaut fut mise en jugement. Les Leudes, dévoués à Clotaire, l'accusèrent impudemment de la mort de Sigébert son premier mari, de celle de Mérovée qui l'avait épousée à Rouen; de l'assassinat récent de ses arrière-petits-fils, et d'avoir mené la vie la plus dissolue. Elle devait être condamnée par des gens vendus à Clotaire et elle le fut. Ce monarque impitoyable n'eut égard ni à son âge, ni à son rang, ni à son sexe. Cette malheureuse princesse, âgée de près de quatre-vingts ans, fille, épouse, mère et aïeule de rois, fut livrée pendant trois jours aux outrages d'une soldatesque effrénée, promenée sur un vieux chameau, puis attachée par les cheveux à la queue d'un cheval indompté qui l'emporta à travers les champs. Les pierres, les ronces, les troncs d'arbres furent couverts de son sang et la mirent en lambeaux. — On ne peut retracer de pareils souvenirs



CLOTAIRE II.

sans ressentir une indignation profonde, et il faut plus de courage que l'on ne pense pour exhumer, des annales où elles sont écrites, ces longues et épouvantables séries de forfaits, et pour surmonter le dégoût qu'inspire la froide barbarie de Clotaire, de ce prince à qui de vils flatteurs n'ont pas rougi de donner les surnoms de *Grand* et de *Débonnaire*.

Brunehaut était une femme de génie, et l'on ne doit croire ni tout le bien, ni tout le mal que les historiens en ont dit. Elle fit réparer en Belgique et en France les voies romaines que l'on nomme encore aujourd'hui chaussées ou chemins Brunehaut. « Elle se faisait gloire, « dit Aimoin, de relever les ouvrages publics qui tom-« baient en ruine. » — « Au reste, dit un autre écri-« vain, il serait peut-être plus juste de lui faire un « crime des princes qu'elle a mis au monde, que de « ceux dont on l'accuse faussement d'avoir délivré la « France. »

La charge de maire du palais [1], qui avait été temporaire sous Sigébert et ses devanciers, viagère sous Clotaire, devint héréditaire sous Clotaire II (622). Cette mesure imprudente fut funeste à la race mérovingienne.

La puissance des Leudes qui s'était accrue à la faveur des troubles de la maison de Clovis, au détriment de l'autorité royale, augmenta encore dans l'Austrasie. Herpin voulut réprimer les exactions des grands, et il fut massacré. Clotaire vengea sa mort; mais il n'en fut pas moins contraint d'accorder à ceux de l'Austrasie la libre élection de leurs maires, et les bénéfices à vie.

En l'an 623, Clotaire associa Dagobert, son second fils, à la couronne, et lui donna le royaume d'Austra-

[1] Dans la langue Francque, maire signifiait *duc* ou chef de guerre, élu par la nation, comme le roi lui-même.

sie, sous la tutelle de Saint-Arnoul, évêque de Metz, et de Pépin-le-Vieux, maire d'Austrasie, l'aïeul de cet autre Pépin qui, dans le huitième siècle, usurpa le trône sur les Mérovingiens. Dagobert qui régna sur nous avant de monter sur le trône de France, était dévot à la manière de son temps, c'est-à-dire que sa piété consistait à doter des monastères. Ce fut lui, dit Frédegaire, qui prescrivit à saint Amand d'aller prêcher le catholicisme dans les Flandres, et qui ordonna impérieusement aux peuples de ces contrées de recevoir le baptême.

Nous ne pouvons mieux faire connaître l'esprit du siècle qu'en rapportant ici quelques-uns des vingt-cinq canons du concile de Rheims qui eut lieu en 625 [1].

Ier canon. « On ne pourra tirer des églises ceux qui « s'y seront réfugiés, qu'en leur promettant avec ser- « ment de les garantir de la mort, des tourmens et de « la mutilation : mais aussi le réfugié ne sera délivré « qu'en promettant d'accomplir la pénitence canonique « due à son crime. »

IXe canon. « L'homicide volontaire sera excommunié « toute sa vie : mais s'il fait pénitence, il recevra le via- « tique à la mort. »

Xe canon. « Défense d'observer les augures ou les « cérémonies des payens, de manger avec eux des viandes « superstitieuses, ou d'assister à leurs sacrifices. Ceux qui « l'auront fait après être avertis, seront mis en péni- « tence. »

XVIIe canon. « Défense, sous peine d'excommunica- « tion, de poursuivre les personnes libres pour les ré- « duire en servitude. »

XXVe canon. « On n'ordonnera pas d'évêque qui ne « soit natif du lieu et choisi par tout le peuple. »

[1] Flodoard, l. 2, ch. 5, t. 5, éd. de 1088.

NOUVELLE IRRUPTION DES SAXONS.

—

Les Saxons qui ne portaient qu'à regret le joug insupportable des Francs, envoyèrent à Clotaire des députés pour lui annoncer qu'ils refusaient de payer le tribut auquel ils étaient soumis; qu'ils voulaient n'être les sujets de personne, et qu'ils prétendaient se gouverner eux-mêmes. On rapporte que les envoyés de ce peuple belliqueux s'exprimèrent avec une hauteur et une insolence qui ne restèrent impunies que parce qu'ils se soumirent à la cérémonie du baptême (626).

Les Saxons ne voyant pas revenir leurs députés, entrèrent dans l'Austrasie sous la conduite de Berthoald, leur duc et leur chef. Dagobert n'attendit pas que les forces de Clotaire fussent réunies aux siennes. Plein d'ardeur et de courage, il courut au-devant d'eux; mais il ne tarda guère à se repentir de son imprudence. Les Saxons, qui ne le cédaient en bravoure à aucun peuple de la terre, fiers de leur nombre et de leur force, attaquèrent impétueusement l'armée Austrasienne qui fut à la veille d'être complètement anéantie. Elle opposa la résistance la plus opiniâtre et combattit avec une audace sur-humaine; mais affaiblie par des pertes immenses, elle fut enfin forcée à se retirer en désordre. — Dagobert, qui avait été blessé, prévint Clotaire du revers qu'il venait d'essuyer, et lui envoya une touffe de ses cheveux souillée de sang, afin de lui prouver qu'il avait payé de sa personne, et que dans le désastre

qui venait de l'accabler il n'avait pas fait honte au sang de Clovis.

Clotaire était dans les Ardennes lorsqu'il reçut l'écrit fatal qui lui annonçait un revers. L'aspect des cheveux ensanglantés de son fils et la nouvelle de sa défaite le transportent de fureur. Il jure d'en tirer une vengeance éclatante. A l'instant même il fait un appel à ses braves, part à leur tête, et vole au-devant des Saxons qu'il trouve rangés en bataille non loin du Wéser.

Clotaire n'attend pas que les Saxons viennent l'attaquer; il se précipite sur eux la hache au poing. Les Francs et les Belges suivent son exemple; ils s'élancent sur leurs ennemis, qu'une victoire récente énorgueillit encore, et le combat est bientôt engagé sur toute la ligne. On se bat des deux côtés avec la même intrépidité, la même audace, le même acharnement; les Francs, les Belges, les Saxons, inspirés par le démon du carnage font des prodiges de valeur, et cependant la fortune est encore indécise. Clotaire écumant de rage et de fureur, se faisant un passage dans les rangs ennemis à grands coups de hache, couvrait la terre d'une longue traînée de cadavres, quand il aperçut Berthoald au milieu des siens. Il court à lui : « Roi des « Francs, s'écrie le Saxon, retire-toi, la partie n'est « pas égale; évite un combat qui ne peut tourner à ton « avantage. Si je tombe sous tes coups, tu n'auras tué « qu'un de tes vassaux, tandis que si tu succombes sous « les miens, j'aurai l'honneur d'avoir combattu et tué « le plus puissant des rois. » Au lieu de répondre à cet insolent discours, Clotaire fait tomber une grêle de coups sur le casque et sur la cuirasse de Berthoald; il les fait voler en pièces, le serre de plus près, lui fait une blessure profonde, le renverse de cheval, saute à

terre, lui tranche la tête avec sa francisque, et la fait placer au bout d'une lance.

La mort de Berthoald remplit les Francs d'enthousiasme et frappa les Saxons d'une morne stupeur. L'horrible trophée que l'on étale à leurs yeux fait évanouir leur courage, ils ne semblent plus être les mêmes hommes, l'étonnement paraît leur avoir enlevé toute leur énergie et ils ne pensent pas plus à combattre qu'à fuir la mort qui les attend. Clotaire, qui jette un coup-d'œil rapide sur ce qui se passe devant lui, s'aperçoit de l'indécision et de l'effroi de ses ennemis; il profite du désordre qui règne dans leurs rangs, les fait charger avec vigueur, les enfonce, les disperse, les poursuit dans leur fuite et en fait un massacre affreux. Il parcourut ensuite toute la Saxe, et fit égorger tous les hommes qui excédaient en taille la hauteur de son épée (cinq pieds). Un fait aussi atroce aurait besoin, pour être cru, d'être répété par tous les historiens. Il fit ensuite transporter en France les femmes et les enfans que l'on baptisa et qui furent vendus comme esclaves.

Clotaire mourut en l'an 628, deux années après sa victoire sur les Saxons, après en avoir régné quarante-quatre. Il publia un code de lois assez estimé pour ce tems.

DAGOBERT Ier.

De roi d'Austrasie qu'il était, Dagobert le devint de toute la monarchie à la mort de Clotaire, non sans être soupçonné d'avoir, pour y parvenir, fait empoisonner son neveu et son frère Charibert qui régnait sur l'Aquitaine. Ce prince, comme nous l'avons dit, passait pour dévot, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir successivement cinq femmes et un grand nombre de concubines, et de faire égorger en une nuit dix mille familles bulgares qui lui avaient demandé un asile.

Il fit la guerre à Samon, marchand franc, qui était devenu roi des Vinides, fut battu, licencia son armée, et confia honteusement aux Saxons la défense de ses états.

Les Leudes d'Austrasie, privés de Pépin de Landen, leur maire, que Dagobert retenait à sa cour, exigèrent d'être gouvernés par un souverain indépendant. Dagobert, qui n'osa le leur refuser, leur envoya Sigébert, son fils, à peine sorti de l'enfance.

Malgré ses mœurs dissolues et ses folles dépenses, il s'occupait de la justice et la rendait lui-même. Il fit publier les lois des Francs avec des corrections. Mais quelles lois! la loi salique qui se bornait à fixer certaines sommes pour racheter des crimes? Le vol et l'homicide y étaient taxés. La blessure faite à la tête d'un homme était moins punie que l'injure faite à un cadavre. Dans les causes indécises on purgeait par serment; l'accusé produisait

des témoins qui juraient pour lui et avec lui. Que dire aussi des épreuves par l'eau froide, par l'eau bouillante, par le fer ardent que l'on avait l'impiété d'appeler jugement de Dieu?

Dagobert proposa aux Leudes de partager après lui la France entre ses deux fils. Ils y consentirent. Clovis eut la Neustrie, et l'Austrasie fut le partage de Sigébert. Mayence, Worms, Cologne, Trèves, l'Alsace, la Lorraine, le Luxembourg, le Cambresis, la Belgique entière, la Hollande, la Souabe, la Bavière, la Saxe et la Thuringe formèrent le royaume de Sigébert. Les terres situées entre l'Escaut et la Scarpe étaient la limite de l'Austrasie et de la Neustrie. Ce pays, dit M. Dewez, fut dans la suite appelé Ostrevan, avec le titre de comté, dont Bouchain était la capitale.

Exténué de débauches et accablé d'une maladie grave, Dagobert mourut le 17 janvier 638. On doit à saint Éloy le peu de bien qu'il a fait.

Si l'on en croit Oudegherst, la charge de grand forestier de Flandre fut créée par Dagobert en faveur de Lyderic, qui vainquit dans un combat singulier, et tua en présence du roi, sur le pont de Fin, à Lille, un seigneur du Bucq, nommé Phinaert, qui avait massacré le père de ce Lyderic. Après avoir rapporté longuement l'histoire romanesque de ce dernier, il ajoute : « Et « oultre ce, pour davantage decorer et honnorer la « vertu dudict Lyderic, et inciter touts aultres à l'imi- « tation d'icelle, le feit et constitua premier forestier « du païs et contrée de Flandre : moyennant toutesfois « la souveraineté, que sur toutes lesdictes terres et païs, « le roy Dagobert se reservoit, et à la couronne de « France. »

Ce combat, dit le même auteur, eut lieu le 15 juin 640,

en présence de Dagobert. Ce dernier, alors, était mort depuis deux ans. Si ce n'est point un conte fait à plaisir, il y a erreur de date. Au reste, rien n'est moins certain que l'époque de la mort de ce prince, les uns la placent en 638, d'autres en 639, et d'autres encore en 643.

LES ROIS FAINÉANS.

RÈGNE DES MAIRES DU PALAIS.

La période que nous allons parcourir est la plus affligeante pour l'espèce humaine. L'ambition effrénée des Leudes, l'immoralité et la dépravation du clergé, la servitude des peuples, la décadence des lettres, l'anéantissement du pouvoir royal et l'insuffisance des lois firent des VIIe et VIIIe siècles des siècles d'ignorance, de fanatisme et de barbarie qui précipitèrent l'histoire et la chronologie dans un dédale inextricable. Plusieurs savans ont tenté de soulever le voile qui couvre cette longue série d'événemens; mais ils ont échoué dans leurs recherches, et n'ont pu dégager la vérité des ténèbres dont elle est environnée.

Les mœurs farouches des Francs, pour qui les arts étaient sans attraits, anéantirent l'industrie, étouffèrent les lumières et détruisirent la civilisation. La hideuse féodalité qui traînait l'ignorance et l'anarchie à sa suite, vint encore hâter la décadence des lettres et river les fers des peuples courbés sous le tranchant du sabre.

Avitus, qui vivait dans le VIe siècle, a prédit cette époque funeste. « Il est tems, disait-il, de renoncer à « la poésie; il n'existera bientôt plus personne pour en

« goûter les charmes. » — Soixante ans après, Guillaume de Tours s'écriait : « On ne cultive plus les lettres « ni les arts ; les sciences dépérissent. Dans ce malheu-« reux siècle l'amour de l'étude s'éteint de plus en plus ; « avant peu il n'existera plus d'hommes capables de « transmettre à la postérité nos événemens les plus mé-« morables. » Il ne se trompait pas. Depuis Frédegaire qui existait dans le VIIe siècle, jusqu'à Éginard, secrétaire de Charlemagne, c'est-à-dire pendant plus de deux cents ans, l'histoire n'offre plus que de l'incertitude et une désolante stérilité.

L'agriculture, cette source inépuisable de richesses, fut méprisée ; on ne put se livrer, sans rougir, à des travaux mécaniques, et la servilité devint en honneur. Les villes et les campagnes furent dévastées ; il n'exista plus partout que des oppresseurs et des opprimés ; l'orgueil féodal et un honteux vasselage prirent la place du patriotisme, et le peuple, dit un historien moderne, fut rabaissé au niveau des plus vils animaux.

La soif de l'usurpation avait imprimé quelque mouvement au siècle monotone des fils de Clovis ; mais maintenant que l'empire va se concentrer entre les mains des maires du palais, le silence va régner dans la cour des rois. L'âpre sève de la première race s'affadit promptement, et les chefs des Francs vont tomber tout à coup du pavois dans un fourgon traîné par des bœufs. Sept à huit rois fainéans, qui ferment la race mérovingienne, vont n'apparaître dans l'histoire que comme des statues placées dans une antique galerie.

Les maires du palais n'étaient originairement que des administrateurs des maisons royales ; ils s'étaient peu à peu élevés jusqu'au ministère et au commandement des armées. Se voyant ainsi investis de tout l'exercice

de la souveraineté, ils ne laissèrent à leurs maîtres d'autre gloire que celle de se fonder un autre royaume dans les cieux, ce qui, alors, leur était assez facile, car les moines et les prêtres en ouvraient les portes à tous ceux qui dotaient des églises ou bâtissaient des monastères.

PÉPIN DE LANDEN.

Pépin-le-Vieux, ou de Landen, maire du palais d'Austrasie, sous Dagobert et durant la minorité de Sigébert, n'eut point d'influence dans le gouvernement. On ne connaît de lui aucune grande action, et aucun reproche d'ambition ne s'est élevé contre sa mémoire. Son illustration n'est fondée que sur ses vertus privées et sur l'honneur d'être la tige de la famille de Charlemagne. Le surnom de Landen lui fut donné parce qu'il naquit à Landen, petit village de la province de Liége, à cinq lieues de Huy.

Clotaire II lui avait confié le gouvernement de la basse Austrasie qui se composait du Hainaut, du Limbourg, du pays de Liége, d'une partie du Brabant, et qui s'étendait, au nord, jusqu'à la Frise. Dagobert voulant profiter de ses lumières sans avoir son ambition à redouter, le conserva près de sa personne pendant tout son règne; mais quand ce monarque fut mort, Pépin retourna dans l'Austrasie, partagea le pouvoir avec saint Cunibert, et fixa le siége de la domination de Sigébert à Cologne.

Pépin mourut à Landen le 21 février 640, et fut inhumé à Nivelles dans un monastère fondé par sainte Itte, sa femme. On assure qu'il est le fondateur de Gertruydemberg, à qui il donna le nom de sa fille Gertrude. Le béguinage, si fameux dans tous les Pays-Bas, paraît devoir son nom à sainte Begghe, autre fille de Pépin, qui fonda le chapitre des chanoinesses d'Andennes. Ces pieuses dames furent toutes trois révérées comme saintes, et, pendant plusieurs siècles, on a conservé l'usage de boire dans les festins et en d'autres solennités, une rasade connue sous le nom de *sinte Geerde minne.*

Ce grand nombre de fondations religieuses prouve que le christianisme faisait des progrès dans les Pays-Bas. L'Évangile étant devenu, sous Constantin, la religion dominante de l'Empire, et sous Clovis celle du royaume des Francs, les lumières de la foi durent s'étendre avec rapidité. On n'en voit cependant s'échapper que de très faibles étincelles le long de la rive gauche du bas Rhin, et pas au-delà. Quand, sous le règne de Dagobert, saint Éloy vint prêcher à Gand, à Courtray, à Anvers et chez les *barbares* (les peuples de la Zélande), qui par la situation de leur pays entouré d'eau avaient eu peu d'occasions d'entendre parler du christianisme, il trouva, partout, les ténèbres les plus épaisses de l'idolâtrie. L'auteur de sa vie raconte qu'à sa prédication on renversait les idoles et les temples et qu'on courait au baptême.

GRIMOALD.

—

La mort de Pépin de Landen excita des troubles en Austrasie, à l'occasion de l'élection d'un maire. Les Leudes étaient divisés en deux partis dont l'un voulait élever à cette dignité Othon, grand officier du palais, tandis que l'autre prétendait la conférer à Grimoald, fils de Pépin. Après trois années d'intrigues et de cabales, Othon fut tué par Lothaire, duc des Allemands, et Grimoald succéda à la charge de son père (643).

Rodolphe, duc de Thuringe, qui méprisait Sigébert et Grimoald, résolu de se soustraire à la suzeraineté des rois d'Austrasie, arbora l'étendard de la révolte, et fit alliance avec les Esclavons, éternels ennemis des Francs. Grimoald voulant le réduire à l'obéissance, marcha contre lui et obtint d'abord quelques légers succès qui forcèrent Rodolphe à la retraite. Après plusieurs jours de marche, ce dernier prit position sur un coteau au pied duquel coulait un ruisseau, le fit fortifier d'un double retranchement, et attendit tranquillement l'armée d'Austrasie. Elle ne tarda guère à paraître et à assiéger le duc de Thuringe dans son camp. Cependant l'ignorance et la faiblesse de Sigébert qui marchait à la suite de l'armée, l'inexpérience et l'autorité incertaine de Grimoald avaient rompu les liens de la discipline, et détruit tout sentiment d'union et de patriotisme chez la plupart des Leudes. Après de longues discussions et des délibérations dans lesquelles les avis étaient toujours

partagés, Grimoald se décida à attaquer le camp de Rodolphe. Il donne le signal de l'assaut : plusieurs Leudes répondent à cet appel, et conduisent leurs braves au pied des retranchemens; mais les autres, animés par un funeste esprit d'insubordination, refusent de prendre les armes et restent tranquillement dans leurs tentes. Le duc de Thuringe qui était informé de ces dissensions, profite du moment de l'attaque, fait une sortie générale, culbute les assaillans, les met en déroute, et, prompt comme la foudre, va porter la terreur jusque dans le camp des Austrasiens. Les Leudes insubordonnés prennent les armes et veulent s'opposer aux succès du vainqueur; ils n'en ont pas le tems; Rodolphe les taille en pièces, et s'empare de leur camp ainsi que du faible Sigébert à qui il reste autant de courage qu'il en faut pour demander en pleurant la grâce de se retirer dans ses états. Le duc de Thuringe, qui méprisait la pusillanimité de Sigébert, le renvoya à Cologne, et contraignit Grimoald à signer une paix aussi honteuse pour ce dernier qu'onéreuse à l'Austrasie.

Sigébert n'ayant pas d'enfans, adopta Childebert, fils de Grimoald; mais cette adoption fut annulée par la naissance d'un fils, nommé Dagobert, que ce prince eut de Sonechilde [1], sa femme. Étant au lit de mort (650) il recommanda Dagobert à son ministre, qui lui promit d'en prendre soin; mais à peine eut-il fermé les yeux que Grimoald, de concert avec Didon, évêque de Poitiers, envoya secrètement le jeune prince en Écosse, fit répandre le bruit qu'il était mort subitement, et pour donner à cette fourberie l'apparence de la vérité, il lui fit rendre publiquement les honneurs funèbres

[1] Sonechilde, en langue franque signifie enfant du soleil.

dûs à son rang. Rien n'arrêtant plus Grimoald, il fit usage de l'acte d'adoption, et plaça la couronne d'Austrasie sur la tête de Childebert, son fils, qui fut proclamé roi par les grands et le peuple. La fraude fut bientôt découverte : les Leudes, indignés d'avoir été dupes de l'astuce de leur maire, se révoltèrent, s'emparèrent de sa personne, ainsi que de celle de son fils, et les livrèrent à Clovis II qui régnait sur la Neustrie. Ils furent jugés par les Leudes et tombèrent tous deux sous la hache du bourreau (656).

Clovis feignit d'ignorer la retraite du jeune Dagobert, et réunit l'Austrasie et la Neustrie sous son sceptre, ou plutôt sous la puissance du maire Archinoald. Il mourut la même année (656), laissant la Neustrie à Clotaire III et l'Austrasie à Childeric II, enfans qu'il avait eus de la reine Bathilde.

On reporte à l'an 650, l'établissement des foires tant en France qu'en Belgique, et à l'an 657 l'usage des orgues dans les églises.

ÉBROIN, ULFOALD.

—

Clotaire III mourut en 670, et Thierri, son frère, fut fait roi par Ébroin, maire du palais, qui ne lui laissa aucune autorité. Excité par quelques Leudes, Thierri voulut régner en maître, et l'ambitieux maire craignant de voir la suprême puissance s'échapper de ses mains, le fit renfermer à Saint-Denis avec les seigneurs mécontens.

Childeric II, ombre de roi, mais ombre sanglante, qui devint maître de toute la monarchie à l'âge de dix-sept ans, fit renfermer Ébroin dans le monastère de Luxeuil, et prit saint Léger pour ministre. Ce prélat, que l'on a injustement accusé d'être le complaisant du roi, eut le même sort que son prédécesseur; il fut envoyé dans le même couvent, et remplacé par Ulfoald. Délivré de son mentor, Childeric se livra à d'infâmes déréglemens, passa ses jours dans la plus dégoûtante débauche, dépouilla ses sujets, exila un grand nombre de Leudes, força des dames honorables à partager son impudique amour, opprima le peuple, et fit même fustiger publiquement (supplice réservé aux serfs [1]) un Leude nommé Bodillon. Indignés de cet outrage fait à un des leurs, les grands conspirèrent et jurèrent la mort du tyran. Bodillon se chargea d'en délivrer le monde. Soutenu par quelques seigneurs, il surprend Childeric dans la forêt de Chelles, met ses gardes en fuite, l'assassine, court ensuite à Paris et massacre la reine Bilichilde et son fils Dagobert (673). Ulfoald eut le bonheur de s'échapper et de se réfugier en Austrasie.

Thierri, qui était renfermé à Saint-Denis, profite de ces désordres affligeans; il s'évade, cherche une couronne et des peuples et se rend en Bourgogne où les grands, qui vénéraient encore le sang de Clovis, lui replacent le bandeau royal sur le front. Ulfoald réunit une nombreuse armée dans l'Austrasie et marche contre le fantôme royal. Les Bourguignons prennent les armes, et les deux partis vont en venir aux mains quand ils apprennent qu'Ébroin, sorti de son couvent, vient

[1] Serf, de *servus*. Homme dont la personne et les biens, dépendants d'un maître, sont assujétis à des droits contraires à la liberté naturelle, à la liberté civile et à la propriété.

les attaquer avec une bande nombreuse de scélérats qu'il a pris à sa solde. A cette nouvelle, les Austrasiens et les Bourguignons s'éloignent et fuient devant le farouche Ébroin qui parcourt la Bourgogne le fer et la flamme à la main.

Cependant Dagobert II, surnommé le jeune, que Grimoald avait fait passer pour mort, revint en Austrasie, ramené par saint Wilfrid, évêque d'York, et recouvra une partie de l'héritage de ses pères (674). Il régna sur la Belgique; mais le malheur n'avait pas été une école pour lui; timide, faible et superstitieux, il n'osa s'élever contre l'ambition des grands, et passa sa vie à accumuler reliques sur reliques, et à bâtir et doter des monastères.

Ébroin qui avait forcé Thierri à le prendre pour maire, ravagea les terres des Austrasiens, et leur prit même quelques places. Irrités de l'insolence d'Ébroin et de la lâcheté de leur roi qui ne pensait point à venger cette insulte, les Belges coururent aux armes et forcèrent l'insouciant Dagobert à se mettre à leur tête. Ils dirigèrent leur marche vers la Bourgogne, et rencontrèrent l'ennemi dans les environs de Langres. Les deux armées ne tardèrent pas à en venir aux mains; elles étaient d'égale force, et combattirent toutes deux avec courage. Un mouvement aussi prompt qu'heureux, fait à propos par les ordres d'Ébroin, décida la victoire. Les Belges furent chassés de leurs positions, mis en déroute, et la nuit seule les sauva d'un anéantissement complet. Le champ de bataille fut jonché de morts, au nombre desquels on trouva le malheureux Dagobert, qui périt après avoir végété pendant cinq ans sur le trône. Ulfoald, son maire, ne lui survécut guère; il mourut de chagrin quelques jours après (679).

PÉPIN DE HERSTAL.

—

Pendant qu'Ébroin vouait à l'extermination les grands qui ne soutenaient pas son parti, et que la Neustrie gémissait sous le joug de cet homme violent, l'Austrasie était le théâtre d'une révolution qui finit, plus tard, par précipiter du trône la race abâtardie de Mérovée. Les Austrasiens, qui avaient leur dernière défaite à venger, refusèrent de reconnaître Thierri pour leur roi, et élevèrent au pouvoir, sous le titre de maires ou de ducs d'Austrasie, Pépin de Herstal [1] et Martin, son frère, fils d'Anségise et de sainte Begghe, et petits-fils de Pépin de Landen. A peine eurent-ils saisis les rênes de l'état, qu'ils durent s'opposer à la marche victorieuse d'Ébroin, qui s'était déjà emparé de Rheims, de Maestricht, et de beaucoup d'autres places, et qui voulait remettre l'Austrasie sous l'autorité de son maître. Ils firent à la hâte des levées d'hommes et marchèrent au-devant des Neustriens. Ébroin présenta la bataille aux deux ducs dans la plaine de Lafau; ils l'acceptèrent; mais ils prirent de si mauvaises dispositions, ils combattirent avec si peu d'ordre, avec tant d'inexpérience qu'ils furent entièrement défaits. Pépin opéra sa retraite sur la Belgique et Martin se renferma dans Laon avec quelques débris de l'armée.—Ébroin vint investir cette ville; mais quand il vit qu'il ne pourrait l'emporter qu'a-

[1] Herstal, village de la province de Liége, lieu de la naissance de Pépin.



PÉPIN DE HERSTAL.

près un long siége, il eut recours à la perfidie et obtint par un crime ce qu'il n'espérait peut-être pas d'avoir en combattant loyalement; il proposa la paix à Martin, l'attira dans son camp sous le prétexte d'y discuter ensemble les articles du traité, et le fit ensuite massacrer malgré la foi jurée [1].

Il fut facile à Ébroin de s'emparer de Laon après avoir commis ce forfait. Il continua la guerre, et il était bercé par l'espoir de forcer tout l'empire des Francs à se ranger sous sa puissance, quand il fut assassiné par Hermanfroy, officier de la maison de Thierri. Waraton, qui lui succéda dans la dignité de maire du palais, fit la paix avec Pépin (683), et fut contraint, quelque tems après, de céder le pouvoir à Guilimer, son fils.

A peine ce jeune ambitieux eut-il forcé son père à lui donner sa place, qu'il déclara la guerre à l'Austrasie. Pépin reprit les armes : les deux armées se rencontrèrent dans les environs de Namur, et les Austrasiens furent complètement défaits dans une bataille sanglante. Guilimer mourut deux ans après, et Berthaire, gendre de Waraton, lui succéda dans la mairie du palais.

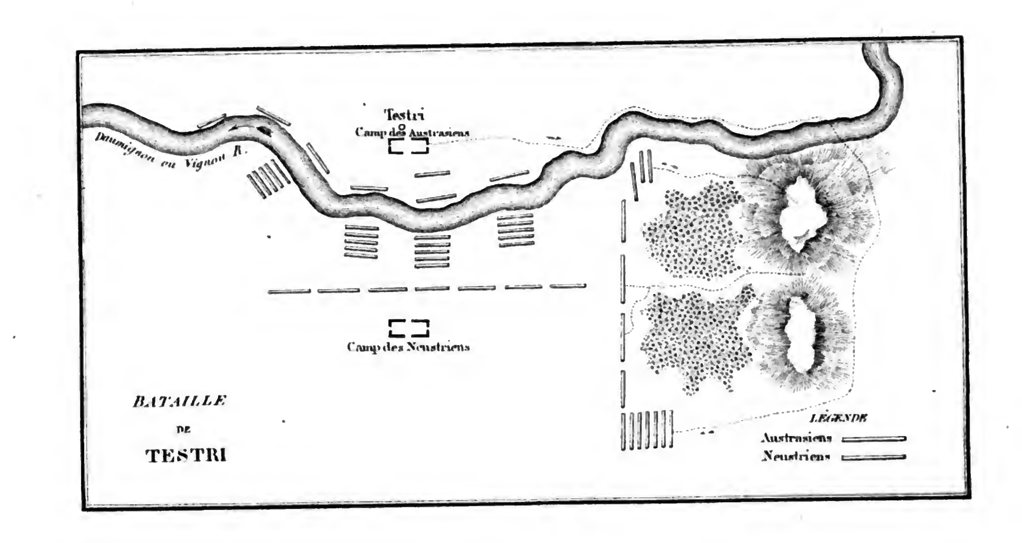
Pendant que la Neustrie était en proie à des troubles intestins occasionés par le changement fréquent des maires, Pépin avait affermi son autorité, rendu aux lois toute leur force et rétabli la discipline dans son armée. Voulant faire renaître chez les Austrasiens l'ardeur guerrière qui les animait naguère encore, affaiblie par trois défaites successives; voulant peut-être

[1] On rapporte que Martin, craignant que son ennemi ne violât le droit des gens, avait exigé, pour garantie, le serment d'Ingilbert et de Rieul évêques de Paris et de Rheims. Ils lui furent envoyés et prononcèrent ce serment sur des châsses de saints dont ils avaient enlevé les reliques. Ainsi, dit un auteur moderne, l'hypocrisie, s'abusant elle-même, espère tromper le ciel comme les hommes.

aussi les distraire de leur esprit d'indépendance en les occupant de la gloire des armes, il les rassembla au Champ de Mars [1] et leur proposa de faire la guerre aux Frisons. Cette proposition fut accueillie comme elle devait l'être, par des peuples qui ne respiraient que conquêtes. Ils se disposaient à entrer en campagne, quand un incident vint forcer Pépin à ajourner ce projet, et à tourner ses armes contre un autre ennemi.

Une foule de grands, exilés par Ébroin, s'était réfugiée dans les états de Pépin. Il avait souvent prié Thierri de faire cesser leur exil et de les rendre à leur patrie. Ses sollicitations étant restées sans réponse, il les envoya renouveler par des ambassadeurs; mais, cette fois, Berthaire déclara qu'au lieu de rappeler des traîtres, il irait bientôt lui-même les punir de leur crime, et que son châtiment s'appesantirait jusque sur ceux qui leur avaient offert un asile. Outré de tant d'insolence, Pépin convoqua les Austrasiens en assemblée générale, leur détailla les griefs qu'il reprochait à Thierri, et proposa de lui déclarer la guerre. Ayant des revers à venger et brûlant de laver leur honte dans le sang de leurs ennemis, ils accueillirent ce projet avec acclamation et coururent aux armes.

[1] Le Champ de Mars, qui fut ensuite appelé Champ de Mai, était une assemblée générale de la nation convoquée tous les ans par le roi et dans laquelle il écoutait les plaintes du peuple, terminait les démêlés des grands, et proposait de nouvelles lois. Elle était convoquée extraordinairement lorsqu'il s'agissait d'une déclaration de guerre.


BATAILLE
DE
TESTRI
Testri
Camp des Austrasiens
Camp des Neustriens
Daumignon ou Vignon R.
LÉGENDE
Austrasiens
Neustriens

BATAILLE DE TESTRI.

Pépin espérant de surprendre les Neustriens, et voulant profiter de l'enthousiasme qui animait ses braves, avait fixé, à un jour très rapproché, le rassemblement de l'armée dans la forêt charbonnière qui séparait la Neustrie de l'Austrasie. On sait avec quelle ponctualité les Belges se trouvaient au rendez-vous général quand la nation était appelée à venger une offense ou à voler au secours de la patrie. Fidèles aux usages de leurs pères, ils ne se firent point attendre, et le duc d'Austrasie n'eut que des éloges à donner à l'exactitude de tous. Le jour de la réunion, il organisa ses troupes en divers corps, désigna les chefs qui devaient les commander et fit ses préparatifs avec ce calme et cette précision qui influent si fortement sur l'esprit du soldat. Le lendemain, au lever de l'aurore, l'armée prit les armes : Pépin lui rappela ce qu'il avait dit à l'assemblée générale, et termina sa harangue en ces termes : « L'ambition et la soif des « conquêtes, dit-il, ne nous font pas entrer dans l'arène. « La Neustrie ne doit point être pour nous un pays en« nemi ; nous n'y portons la guerre que pour venir au « secours des grands et du peuple, opprimés par la ty« rannie de Berthaire, et pour éviter que nos contrées « ne soient envahies et pillées par un homme dont l'am« bition et la cupidité n'ont pas de bornes. La guerre « que nous allons entreprendre est juste, le ciel nous « favorisera, et nous allons tous ensemble le prier de

« nous aider dans cette noble et généreuse entreprise « (687). »

A peine a-t-il achevé ces paroles, que les Austrasiens mettent un genou en terre, s'inclinent, adressent à Dieu une courte et fervente prière, et se relèvent ensuite en frappant sur leurs boucliers et en demandant à Pépin, d'une voix unanime, de les mener à l'ennemi.

Après avoir imploré le dieu des combats, l'armée se mit en marche et entra dans le Vermandois. Berthaire, instruit du mouvement des Austrasiens, força le faible Thierri à se mettre à la tête de ses troupes et d'aller au-devant de Pépin. Il le trouva en position près du village de Testri, situé entre Saint-Quentin et Péronne, et il campa au midi du Daumignon, ou du Vignon; de manière que les deux armées n'étaient séparées que par cette rivière. Elles s'observèrent pendant le reste de la journée, et ne firent aucune démonstration hostile.

Quoique Pépin ne fut pas homme de guerre, il jugea facilement ce qu'il y aurait de dangereux à franchir la rivière à la vue d'une armée ennemie campée sur le bord opposé. Voyant sur l'autre bord, à la droite des Neustriens, une éminence dont ils n'étaient séparés que par un petit bois, et que Berthaire avait négligé de faire occuper, il résolut de s'en emparer et de changer son ordre de bataille sans que son ennemi s'en aperçût. Vers le milieu de la nuit il fait prendre les armes à ses troupes dans le plus grand silence, laisse un faible corps pour garder le camp, cotoie le Daumignon, le passe au-delà de l'éminence dont nous venons de parler, et fait occuper ce point important par la majeure partie de son armée qui, ployée en colonnes larges et profondes, attend le jour, masquée par des broussailles. Quand l'aurore parut, le corps qui gardait le camp y

mit le feu, et se tint sous les armes, de manière à faire croire aux Neustriens qu'il ne conservait cette position que pour retarder le passage de la rivière et protéger la retraite de l'armée.

Berthaire fut dupe de ce stratagème. Ses gardes avancées lui ayant rapporté que les Austrasiens étaient en pleine retraite, il eut la folle présomption de croire que Pépin fuyait épouvanté; qu'il ne lui serait pas difficile de vaincre une armée qui faisait preuve d'autant de lâcheté, et qu'il était enfin à la veille de voir l'Austrasie réunie aux états de Thierri. Plein de cette fausse idée, il fit sortir ses troupes du camp, les rangea en bataille, et leur donna imprudemment l'ordre de passer le Daûmignon; mais il ne tarda guère à s'apercevoir que ce projet n'était pas aussi facile à exécuter qu'il le pensait.

Le corps austrasien qui avait gardé sa position au nord de la rivière, en défendit vaillamment le passage et il allait avoir à lutter contre toute l'armée ennemie, lorsque les troupes de Pépin descendirent le plateau, tournèrent le bois par ses deux extrémités, et vinrent prendre en flanc celle de Neustrie. Il ne restait d'autre ressource à Berthaire que de refuser promptement sa droite, et de faire un changement de front en arrière sur son extrême gauche. Il l'essaya; mais à peine ce mouvement fut-il commencé, que Pépin profitant du désordre qui régnait dans les rangs de l'ennemi, le chargea vigoureusement, et ne lui donna pas le tems d'achever cette manœuvre. Voyant sa ligne d'opération rompue par la savante combinaison du duc d'Austrasie, Berthaire perdit la tête et ne put se raidir contre le danger qui le menaçait. Les Neustriens se défendirent courageusement; une troupe de Leudes à qui l'éten-

dard royal[1] était confié, périrent en défendant ce dépôt sacré; tous tâchèrent de faire tête à l'orage; mais ce fut en vain. Assaillis de toutes parts, ils tombèrent enfin sous les coups des Austrasiens qui en détruisirent un grand nombre et forcèrent le reste à mettre leur salut dans la fuite.

Pépin poursuivit vivement les débris de l'armée ennemie, s'empara de Péronne et de Saint-Quentin, rendit à la liberté les fuyards qui s'étaient réfugiés dans les monastères de ces deux villes, se présenta devant Paris qu'il emporta d'emblée, et se saisit de la personne du malheureux Thierri qui ne sut pas même défendre sa capitale, et qui attendit tranquillement au fond de son palais les ordres du vainqueur. Berthaire disparut de la scène du monde; quelques historiens prétendent qu'il périt dans le combat, et d'autres affirment, au contraire, que ses soldats indignés de sa lâcheté, et irrités de leur défaite, le massacrèrent pendant sa fuite.

Le duc d'Austrasie usa de la victoire avec modération. Il distribua à ses troupes le butin pris à la bataille de Testri, fit grâce aux vaincus, et, feignant de respecter encore le sang dégénéré de Clovis, il fit régner Thierri sur tout l'empire des Francs et lui laissa son titre de roi, ses palais et son oisiveté. Il se réserva le titre de duc des Francs et la suprême puissance.

[1] L'étendard royal n'était autre chose que la chappe saint Martin. Quand le cas l'exigeait, on allait la chercher en pompe sur le tombeau du saint, et on l'y reportait de même. Clovis avait le premier adopté cette bannière qui était d'un bleu uni et non décorée de la croix. Avant lui le principal enseigne des armées des Francs était le Coq.

GUERRE CONTRE LES FRISONS.

—

La royauté étant éclipsée par la mairie, et Pépin voyant toute l'autorité concentrée dans sa personne, entreprit de reculer les bornes de l'empire. Les Frisons, jusqu'alors indomptés, et les Saxons, qui s'étaient rendus indépendans à la faveur des guerres civiles, osèrent braver la puissance formidable qui les menaçait. Pépin rassembla des troupes en Belgique, marcha contre les Frisons, les vainquit, et soumit à sa puissance toute la Frise citérieure. Ce qui fait présumer, dit l'historien Béde, que ces peuples occupaient la rive droite de l'Escaut, et s'étendaient jusque dans les environs d'Anvers (689).

Pépin, qui se faisait un mérite d'étendre les lumières du christianisme, chargea Willebrord de prêcher l'Évangile aux Frisons. Ce nouvel apôtre avait sucé en Angleterre, sa patrie, les maximes les plus outrées sur la puissance du pape. Il fit d'abord quelques chrétiens, si l'on peut considérer comme tels des hommes qui avaient reçus le baptême et dont la foi consistait à croire qu'un pontife résidant sur les bords du Tibre, était le roi des évêques et le premier des hommes. Cet ardent convertisseur fit un voyage à Rome où il se fit sacrer évêque des Frisons. A son retour, il trouva ces peuples prosternés aux pieds d'une statue de Mercure, adorée sous le nom de Wodan. Cette infidélité enflamma tellement son zèle qu'il brisa la statue des idolâtres. Un ministre de l'idole pulvérisée

prit, en vrai payen, le parti de son dieu outragé ; il tomba sur le saint apôtre, lui asséna un coup de sabre sur la tête et l'étendit à ses pieds (691).

Le duc des Francs s'apprêtait à venger le meurtre de Willebrord, lorsqu'il apprit que les Saxons et les Frisons, non contents de s'opposer à la prédication de l'Évangile, faisaient des courses en Belgique sous la conduite de Radbod leur duc, et y répandaient la consternation. La mort de Thierri, qui arriva en 692, força Pépin à suspendre la guerre qu'il méditait contre les Frisons. Thierri ayant laissé deux fils, Clovis et Childebert, il donna au premier la couronne de Neustrie, et garda l'Austrasie qu'il considérait comme une souveraineté appartenante à sa famille. Le fils de Thierri régna sous le nom de Clovis III.

Rien n'arrêtant plus Pépin dans ses projets de vengeance, il assembla une armée considérable dans l'Austrasie, et marcha contre les Frisons qui s'étaient emparés du Brabant septentrional. Ceux-ci ne pouvant résister aux Francs, se retirèrent à leur approche et concentrèrent leurs forces près de Duurstède, sur le Rhin. Pépin les y attaqua. La bataille fut longue et sanglante. Les barbares firent des prodiges de valeur ; mais ils furent enfoncés de toutes parts, défaits complètement, et Radbod alla cacher sa honte au fond de la Frise. Le Brabant septentrional et Utrecht tombèrent au pouvoir des Francs qui forcèrent les Frisons à recevoir le baptême. La guerre se termina par un traité, et Grimoald, fils de Pépin, épousa Theudelinde, fille de Radbod (695).

Clovis III mourut en 695, et Childebert II, son frère, lui succéda à l'âge de onze ans. Pépin n'oublia pas sa famille, il fit duc de Bourgogne Drogon l'aîné de ses

fils et donna la mairie de la Neustrie à Grimoald, le plus jeune.

Le duc des Francs, épris des charmes d'Alpaïde, répudia Plectrude, sa femme, et l'épousa. Alpaïde fut la souche maternelle de la seconde race et l'aïeule de Charlemagne. Saint Lambert, évêque de Tongres, s'éleva fortement contre le scandale causé par Pépin, et traita cette seconde alliance d'adultère. Le saint prélat, victime de son zèle, fut massacré au pied des autels.

Childébert mourut en 711 et Dagobert III fut appelé au trône par l'assemblée nationale. Pépin perdit la même année les deux fils qu'il avait eu de Plectrude. Drogon mourut tranquillement dans son lit, et Grimoald fut assassiné dans une église de Liége par un garde du duc des Frisons nommé Rangaire.

Pépin mourut à Jupille (province de Liége) en 714, après avoir gouverné pendant plus de trente ans et s'être approché, par ses actes, de la royauté sans oser s'en emparer. Nous verrons bientôt Charles Martel, son fils, devenir l'héritier de sa puissance et de ses projets.

Les coutumes franques se ranimèrent sous l'administration ferme de Pépin. Il convoqua une assemblée générale à Valenciennes, où les évêques, les seigneurs et les hommes libres furent représentés, et l'on y arrêta une espèce de code militaire. Chaque année les rois fainéans présidaient cette assemblée pour la forme. Au retour du printems, on les faisait sortir de leurs sombres demeures où, à défaut de gloire, on leur donnait des plaisirs; ils paraissaient devant les députés de la nation, parés de longues robes, de colliers d'or, et de couronnes enrichies de pierres précieuses, et les hérauts d'armes jetaient en leur nom des pièces de monnaie au peuple. Quelquefois sur des chars attelés de quatre tau-

reaux blancs, dont les cornes étaient dorées, on promenait lentement ces princes sous des ombrages épais où ils s'arrêtaient pour voir les essaims de faucons et les meutes de lévriers qu'on y nourrissait. Au déclin du jour ils revenaient dans leurs palais transformés en prisons.

Les foires établies par Dagobert tant en Belgique qu'en France firent faire des progrès au commerce, malgré les brigandages des seigneurs et une foule de droits de péage. Ce commerce ne consistait qu'en objets de luxe, tels que bijoux, baudriers, ceintures, et autres objets utiles, comme huile, vin, miel, garance, etc.; car les rois et les grands avaient chez eux une manufacture, ou gynécée, où les femmes filaient, tissaient le lin et la laine, et en faisaient des vêtemens.

THEUDOALD.

—

Theudoald, petit-fils de Pépin, nommé maire de la Neustrie à l'âge de cinq ans, hérita des trésors et du pouvoir de son père. Plectrude, qui administra l'empire des Francs sous le nom d'un roi de quinze ans et d'un maire beaucoup plus jeune encore, débuta par faire emprisonner Charles Martel, fils d'Alpaïde; cette dernière n'échappa à la proscription qu'en prenant le voile dans un couvent près de Namur (714). Mais les Neustriens, indignés d'être gouvernés par une femme, se révoltèrent, chassèrent la veuve et le fils de Pépin,

et élevèrent un seigneur, nommé Rainfroi, à la dignité de maire du palais. Plectrude qui s'était réfugiée en Austrasie, leva des troupes qu'elle fit marcher contre celles de Rainfroi. Les deux armées se joignirent dans les environs de Guise, en Picardie, et en vinrent aux mains. La mêlée fut horrible; on combattit sans ordre, sans principes, et la postérité a refusé le nom de bataille à cette épouvantable boucherie dans laquelle les anciens compagnons d'armes de Pépin furent massacrés. Rainfroi poursuivit les débris de l'armée vaincue, les dispersa, parcourut l'Austrasie le fer et la flamme à la main, et força Plectrude à se renfermer dans Cologne.

La fortune lui souriait, et déjà il croyait n'avoir plus rien à redouter de la part des Belges, quand le jeune Charles Martel, profitant des revers de sa belle-mère, s'échappa de sa prison, vint ranimer le courage de nos pères, venger la mémoire de Pépin et sauver la patrie.

Dagobert II mourut sur ces entrefaites (715), et Rainfroi plaça sur le trône un prince de la race mérovingienne qui régna sous le nom de Chilpéric II. Instruit de l'apparition de Charles Martel en Austrasie, il fit alliance avec Radbod, duc des Frisons, et se prépara à soutenir une guerre qu'il avait si heureusement commencée.

CHARLES MARTEL.

—

Les rênes de l'état, tombées des mains fermes de Pépin dans les mains débiles de Plectrude, sa veuve, flottaient au hasard, et la malheureuse Austrasie ravagée par les troupes de Rainfroi et de Radbod, déchirée par l'ambition des Leudes et par une funeste anarchie, semblait prête à être rayée de la liste des nations, quand Charles Martel, trompant la vigilance des sbires de sa marâtre, brisa ses fers et vint offrir aux Austrasiens étonnés son nom, son bras et son épée. Ils le reçurent comme un libérateur, ou plutôt, selon l'expression d'un de nos écrivains, comme un homme envoyé du ciel. La présence de ce jeune prince excita l'enthousiasme de nos pères, et ranima leur courage abattu; ils se livrèrent à l'espoir de voir renaître encore des jours heureux, et le nommèrent maire du palais (715).

Aussitôt qu'il eut réuni quelques troupes, il marcha contre les Saxons qu'il espérait de vaincre avant leur jonction avec l'armée neustrienne, entrée en Belgique par le Hainaut. Il les rencontra près de Cologne, et bien que leurs forces fussent dix fois supérieures aux siennes, il les attaqua. Le succès ne répondit pas à son courage. Il porta, avec sa petite armée, la terreur dans les rangs de l'ennemi; il fit des prodiges de valeur; mais ses gens, succombant sous le poids du nombre,

furent taillés en pièces, vaincus et dispersés. Charles lui-même, suivi par cinq cents braves, fut contraint de fuir et de se réfugier dans les forêts pour se soustraire à la poursuite des vainqueurs (715).

DÉROUTE D'AMBLÈVE.

—

Malgré que son armée fût anéantie, l'intrépide Charles ne désespérait pas encore du salut de sa cause, intimement lié avec celui de la patrie. Il ne commandait qu'à cinq cents hommes; mais ces guerriers lui étaient entièrement dévoués, et il avait su leur inspirer son espoir, son courage, son audace et son énergie. Avec un aussi faible corps, il ne court pas attaquer l'ennemi; il le suit, l'observe, profite des moindres fautes qu'il commet, écrase ses petits détachemens, enlève ses convois, le harcèle dans ses marches, et devient un objet de terreur pour les corps qui opèrent isolément (716).

En apprenant le succès de Radbod, Rainfroi avait passé la Meuse, rejoint ses féroces alliés et investi Cologne, que la veuve de Pépin avait racheté par une forte rançon. Charles avait suivi tous les mouvemens du maire de Neustrie et les suivait encore lorsqu'il ramena ses troupes courbées sous le poids d'un immense et riche butin.

Charles avait l'œil ouvert sur tous les mouvemens de Rainfroi; il le suivait de bois en bois, et le vit enfin un

jour asseoir son camp à Amblève, près de Stavelot. La force numérique des Austrasiens et l'éloignement où ils croyaient être de la petite troupe échappée au glaive des Frisons leur ôtant tout sentiment de crainte, ils négligèrent la garde du camp et s'abandonnèrent à la débauche. Ils apprirent à leurs dépens que l'on ne doit jamais mépriser son ennemi. Le duc d'Austrasie, qui épiait le moment de la victoire. apprend ce qui se passe dans le camp de l'imprudent Rainfroi, et se décide à tenter de nouveau le sort des combats.

Il n'a que cinq cents hommes; son ennemi en compte plus de trente mille, mais le nombre ne l'intimide pas. Il presse sa marche, arrive dans les environs de Stavelot, et se tient soigneusement caché dans l'immense forêt des Ardennes qui, alors, couvrait une grande partie de la Belgique. Pendant que ses braves se livrent au repos, l'audacieux Austrasien fait et combine son plan d'attaque, va lui-même à la nuit tombante examiner la position du camp qu'il veut surprendre, et revient ensuite dans la forêt qui couvre de ses ombres la faiblesse des moyens de Charles, et la grandeur du projet qu'il médite. Il éveille ses guerriers, les réunit, leur fait la description du camp des Neustriens, leur donne le détail de ce qui s'y passe, leur explique ses projets, fait passer dans leurs cœurs toute l'audace et la témérité qui animent le sien, leur démontre l'espoir de vaincre un ennemi aveuglé sur ses propres forces, et leur demande s'il se trouve parmi eux un brave qui veuille sacrifier son existence au salut de sa patrie. Il n'en demandait qu'un, et il en trouva cinq cents. Tous voulaient être chargés de cette noble et périlleuse mission. Il en choisit un aussi brave qu'intelligent, lui donne ses instructions, et le charge

d'aller, quand il en recevra l'ordre, porter la terreur dans le camp des ennemis.

Vers le milieu de la nuit, cette poignée de braves sort du bois et se glisse à la faveur de l'obscurité jusqu'à portée de trait du camp. Là, elle conserve un morne silence, s'étend par terre de crainte que la projection d'une ombre ne trahisse la hardiesse de l'expédition, et attend impatiemment que les ordres du chef lui permettent de se précipiter dans l'arène des combats. Cependant le guerrier à qui Charles a confié les destinées de l'Austrasie, s'élance vers le camp, passe comme une ombre légère à côté des postes endormis, pénètre dans l'enceinte, et choisit froidement les victimes qui doivent tomber sous sa hache. Il donne la préférence aux Leudes et aux Seigneurs, les égorge en poussant le cri de *Charles! Austrasie!* et sème l'épouvante parmi les Neustriens qui reposaient dans une sécurité trompeuse. La tête engourdie par les vapeurs du vin, ils s'éveillent pleins d'effroi, courent çà et là, se précipitent les uns sur les autres et veulent saisir leurs armes. Charles ne leur en donne pas le tems; il arrive au pas de course avec ses braves, attaque ses ennemis consternés, les serre de près, et immole ceux qui entreprennent de se défendre. Trouvant partout des hommes acharnés à leur destruction, entendant de tous côtés les plaintes des mourans et le terrible cri d'Austrasie, les Neustriens s'imaginent qu'ils sont assaillis par une armée formidable. Ils se troublent, abandonnent leur camp, s'enfuient épouvantés, se dispersent dans les champs et dans les bois, et regagnent leur pays frappés d'une terreur panique qui ne leur permet pas de voir qu'aucun ennemi ne les poursuit dans leur épouvantable déroute. Butin, trésors, équipages, vivres, armes,

tout devint la proie de l'intrépide Charles, qui distribua à ses fidèles les dépouilles des vaincus.

Tel fut le fait d'armes étonnant qui sauva la Belgique, ranima le courage de nos pères, et devint le prélude d'une longue suite de victoires. La postérité a peine à croire que trente mille hommes se soient laissés battre par cinq cents, et, malgré les assurances positives des historiens, on regarderait ce récit comme une tradition fabuleuse si l'on ne savait ce que peut l'audace d'hommes décidés à vaincre ou à mourir, et si l'expérience ne nous avait souvent démontré les résultats funestes que la peur peut amener lorsqu'elle s'empare de l'esprit d'une troupe.

BATAILLE DE VINCY.

—

Le bruit de la victoire d'Amblève se répandit promptement dans toute l'Austrasie et augmenta les partisans du vainqueur. Les grands et le peuple, que des revers sanglans avaient découragés, se ranimèrent à la voix de l'impétueux Charles, et vinrent se ranger sous sa bannière : à force d'héroïsme et de prudence, cet intrépide guerrier parvint à consolider sa puissance, et nous le verrons bientôt, marchant sur les traces de son père, se rendre maître de l'état.

Dans le commencement de l'année suivante (717), il apprit que Chilpéric et Rainfroi avaient rassemblé une nouvelle armée, et qu'ils menaçaient de nouveau l'Austra-

sie. Soudain il fait un appel à ses braves, leur parle au nom de l'honneur et de la patrie, et se voit enfin à la tête d'une armée considérable, dont sa présence double la force, et qui brûle de laver dans le sang ennemi l'affront d'une double défaite. Il n'attend pas que les Neustriens viennent l'attaquer ; il entre dans le Hainaut, traverse la forêt charbonnière, pénètre dans la Neustrie, pille, ravage les contrées qu'il parcourt; se venge des excès commis dans nos provinces par des excès plus grands encore, et dirige sa marche sur Cambray où Chilpéric et Rainfroi avaient concentrés leurs forces.

Les deux armées se rencontrèrent à Vincy [1], près de Crevecœur, dans le Cambresis. Celle d'Austrasie était beaucoup moins nombreuse, mais Charles Martel la commandait, et son nom seul inspirait déjà une profonde terreur à l'ennemi. Avant d'en venir aux mains, il envoya des députés à Chilpéric qui lui proposèrent d'éviter l'effusion du sang, de faire la paix, d'accepter la couronne d'Austrasie et de régner ainsi sur tout l'empire des Francs, sous la condition, pourtant, qu'il le prendrait pour maire du palais, et qu'il occuperait la place de Pépin. Ce monarque aurait, sans doute, accepté ces propositions s'il en eût été le maître; mais une paix conclue à de telles conditions était nuisible aux intérêts de Rainfroi qui s'y opposa fortement. Ce dernier renvoya les députés de Charles, et lui fit dire qu'il le méprisait trop pour traiter avec lui, et qu'il espérait être bientôt à même d'aller lui infliger le châtiment qu'il méritait.

Cette réponse arrogante rendit Charles furieux. Outré

[1] *Vincianum*. Ce village est détruit, et n'est aujourd'hui qu'un petit hameau.

de colère, il fit à l'instant déployer ses formidables colonnes; et donna le signal du combat. On ne trouve dans le récit de cette action, aussi longue que terrible, aucun fait qui puisse intéresser le lecteur, aucunes de ces combinaisons savantes qui décèlent le génie et qui décident souvent du sort des empires. On se disputa avec acharnement un trône en tutèle; on combattit avec une audace étonnante, et le massacre fut d'autant plus grand, que les deux nations ressentaient l'une pour l'autre une haine profonde. Charles, la hache au poing, se battit comme un soldat, et ses braves imitèrent son exemple. Ils se ruèrent sur les Neustriens, en firent un carnage épouvantable, et les forcèrent enfin à leur céder le terrain qu'ils laissèrent couvert de morts et de blessés. Chilpéric et Rainfroi, voyant leurs troupes enfoncées de toutes parts, mirent leur salut dans la fuite, et n'échappèrent aux vainqueurs qu'en se sauvant à toute bride. Cette bataille, la plus meurtrière de toutes celles qui ont ensanglanté les pages de notre histoire, laissa un tel vide dans la population de la Neustrie et de l'Austrasie, qu'elle s'en ressentit encore plus d'un siècle après.

Après ce brillant succès, Charles pouvait anéantir les débris épars des forces de la Neustrie; mais aussi prudent que brave, il ne voulut rien donner au hasard, crainte de perdre en un jour le fruit de ses victoires. En effet, un siége malheureux, un revers inattendu, pouvaient détruire son armée, ruiner ses espérances, et lui attirer sur les bras Rainfroi, dont les ressources n'étaient pas épuisées, et Plectrude, sa belle-mère, à qui une partie de l'Austrasie obéissait encore. Ces motifs puissans le déterminèrent à affermir son autorité, à tourner ses armes contre la veuve de Pépin, et à

s'assurer de toute l'Austrasie avant que d'entreprendre de nouvelles conquêtes.

Résolu d'enlever Cologne à Plectrude, il courut investir cette ville. Le second jour du blocus, les grands et le peuple se révoltèrent, lui ouvrirent les portes de leur cité, lui remirent les trésors de son père et le reconnurent pour leur duc. Plectrude, abandonnée, fut forcée à la soumission et à se renfermer dans un couvent. Le respect que Charles avait pour la mémoire de Pépin ne lui permit pas de se venger autrement de la femme qui l'avait fait emprisonner. On ne sait ce que devint le jeune Theudoald.

GUERRE CONTRE LES FRISONS.

—

La fortune de Charles était trop jeune encore; il n'osait s'y fier, et crut prudent de se contenter de son titre de maire du palais qui lui donnait toutes les prérogatives de la royauté. Sachant que le sang de Clovis était l'objet d'une profonde vénération, la politique lui suggéra de l'opposer à Chilpéric pour ruiner le pouvoir et les prétentions de Rainfroi. Il tira du fond d'un cloître Clotaire IV, issu du sang royal par Thierri II, et lui donna la couronne d'Austrasie.

Ce roi sans pouvoir n'en imposa point aux peuples qui avaient secoué le joug pendant les guerres précé-

dentes. Les Saxons et les Frisons, méprisant un prince qui végétait sur le trône, continuaient à occuper les terres enlevées par eux à l'Austrasie, et ne répondaient pas aux sommations réitérées qui leur étaient faites d'abandonner un pays qui ne leur appartenait point. Charles voyant sa domination consolidée, résolut de leur faire la guerre, et de les forcer à reconnaître et à respecter le fantôme royal que l'on montrait au peuple les jours de cérémonies, et devant lequel celui-ci se courbait comme si c'eût été l'image d'une divinité tutélaire.

Ce projet une fois conçu, l'humeur guerrière de Charles Martel ne lui permettait pas d'en retarder l'exécution; une année de repos lui paraissait un siècle de fatigues et d'ennuis, et il ne trouvait des charmes qu'au sein des périls. Décidé à entrer de suite en campagne, il convoqua une assemblée générale où Clotaire parut revêtu d'habits somptueux, paré d'une couronne brillante. Ce prince présida l'assemblée et proposa aux Austrasiens de s'armer pour reconquérir le Brabant septentrional, la partie de la province d'Anvers, et les contrées cisrhénanes tombés au pouvoir des Saxons et des Frisons. Cette proposition fut adoptée avec enthousiasme; les grands et le peuple coururent aux armes, et à quelques jours de là une armée puissante fut réunie dans le Limbourg (719).

Charles divisa son armée en deux corps dont l'un, sous le commandement de Childebrand, fils naturel de Pépin de Herstal, opéra dans la direction d'Anvers, tandis que le duc d'Austrasie, à la tête de l'autre, marchait sur le Brabant septentrional. Les Frisons prévoyant qu'ils ne pourraient résister aux forces de l'Austrasie quand elles seraient réunies, attaquèrent le

corps de Childebrand au-dessus d'Anvers, dans l'espoir de le vaincre et de tomber ensuite sur celui que Charles commandait; l'action fut courte, mais terrible. Les Frisons se battirent en désespérés, luttèrent pendant quelques heures avec des chances de succès, et furent enfin culbutés par les nôtres qui les poursuivirent chaudement, et leur tuèrent beaucoup de monde. Ceux qui suivirent la rive droite de l'Escaut parvinrent à se sauver dans les îles de la Zélande; mais ceux qui opérèrent leur retraite sur le Brabant, donnèrent dans le corps de Charles Martel qui en fit un affreux massacre et les poursuivit jusqu'à la Meuse, qu'ils passèrent à la nage.

Il se disposait à traverser cette rivière et à porter la guerre dans la Hollande, quand Radbod, duc des Frisons, forcé de se soumettre, vint lui demander la paix. Charles sachant que Rainfroi, renforcé par Eudes, duc d'Aquitaine, se préparait à recommencer les hostilités, se hâta de traiter avec Radbod. La paix fut bientôt conclue; les Frisons furent soumis à un tribut annuel, obligés à reconnaître la suzeraineté des rois d'Austrasie et contraints à recevoir le baptême. Leur duc s'engagea, sous la foi du serment, à protéger les missionnaires qui iraient prêcher l'Évangile dans la Frise.

Radbod fut fidèle à son serment, il accueillit très bien l'évêque Wolfran que Charles Martel avait chargé de la conversion des Frisons, et lui promit même d'embrasser la religion chrétienne. Les travaux apostoliques de ce prélat eurent les plus grands succès; une multitude prodigieuse courut au baptême. Le duc même, dont un de ses fils venait de se convertir, se présenta sur les fonts baptismaux; mais au moment d'abjurer le culte des dieux de ses pères, il lui prit fan-

taisie de demander à Wolfran « dans quel lieu exis-
« taient les âmes de ses illustres ancêtres et des guerriers « dont sa nation vénérait la mémoire. » — « Étant morts « sans baptême, ils expient leurs erreurs au fond du « gouffre des enfers, dans un fleuve de poix bouillante, » répondit le fanatique prélat. — « Je ne m'informais ni « de leurs dangers ni de leurs souffrances, réplique « fièrement Radbod; je voulais connaître le lieu qu'ils « habitaient, et j'aime mieux aller avec eux dans le « paradis peuplé de Wodan, que d'être au ciel avec « une poignée de vos misérables chrétiens. » En achevant ces mots, l'altier Frison se retira et ne voulut plus entendre parler de baptême.

Consumé depuis plusieurs années par une maladie de langueur, il mourut trois jours après, et les chroniques attribuèrent sa mort au diable à qui il s'était voué. — L'esprit malin entendait bien mal ses propres intérêts.

VICTOIRE DE SOISSONS.

Rainfroi voyant la plupart des seigneurs français s'attacher à la fortune de Charles Martel, et aller, à l'envi, combattre sous ses étendards, prévit facilement que les forces de la Neustrie ne lui suffiraient pas pour vaincre ce prince actif et vaillant, qui était devenu l'idole des Leudes et des hommes libres. Résolu pourtant de tenter de nouveau le sort des combats et d'attaquer

l'Austrasie, il s'allia avec Eudes, duc d'Aquitaine, et acheta ce secours en forçant Chilpéric à reconnaître l'indépendance de cette souveraineté, qui s'étendait depuis les rives de la Loire jusqu'aux Alpes, et dont les peuples avaient conservé les lois, les mœurs et les coutumes des Romains, auxquelles ils étaient fortement attachés (719).

Les troupes de l'Aquitaine et de la Neustrie se réunirent près de Paris, pendant que Charles faisait la guerre aux Frisons, et elles se disposaient à envahir l'Austrasie, quand il fit la paix avec Radbod. Sans s'étonner du nombre de ses ennemis, Charles quitta les frontières de la Batavie, traversa la Belgique avec une extrême célérité, pénétra dans la Neustrie, et courut au-devant de l'armée française, supérieure en nombre à la sienne, mais beaucoup moins soumise au frein de la discipline. Les plaines de la Champagne furent de nouveau le théâtre d'une bataille sanglante que se livrèrent trois armées, si considérables, dit l'historien Dupleix, qu'elles auraient pu conquérir toute l'Europe, si elles avaient été réunies sous un même chef.

Elles se joignirent en deçà de Soissons. Le duc d'Austrasie n'attendit pas que ses ennemis vinssent l'attaquer; il donna l'ordre à sa cavalerie d'engager le combat, et la fit appuyer par quelques troupes légères. Chilpéric, Eudes et Rainfroi, se fiant sur le nombre de leurs soldats, méprisèrent d'abord les forces de Charles Martel qui, ployées en colonnes serrées, n'occupaient qu'un faible espace de la vaste plaine dans laquelle elles manœuvraient. Pendant que les deux avant-gardes échangeaient quelques traits, Eudes et Rainfroi firent déployer leurs masses, et affaiblirent leur centre en étendant leurs ailes dans le dessein d'envelopper

l'armée austrasienne et de l'anéantir. Ce projet aussi dangereux qu'imprudent n'échappa point à la perspicacité de Charles, qui ne leur donna pas le tems d'achever le mouvement commencé. Rapides comme la foudre, ses colonnes s'élancent vers le centre de l'armée ennemie, formé par les Aquitains, le chargent vigoureusement, l'enfoncent et le dispersent. Pleins de confiance dans le génie et l'intrépidité du chef qui les commandait, les nôtres attaquent avec fureur la droite et la gauche de l'armée de Rainfroi, en font un carnage terrible, les mettent en déroute, les poursuivent la lance dans les reins, entrent avec les fuyards pêle-mêle dans Soissons, et s'emparent de cette place importante, boulevard de la capitale de Chilpéric.

La terreur qu'inspirait le nom de Charles, ne permit pas aux généraux français de rallier leurs troupes éparses. Jamais on ne vit déroute plus complète. Rainfroi, épouvanté, courut se renfermer dans Angers, et Chilpéric et Eudes se sauvèrent à Paris, suivis dans leur fuite par la cavalerie austrasienne. Ce malheureux prince n'échappa à un péril que pour tomber dans un autre; Eudes s'empara de ses trésors et le força lui-même à le suivre au-delà de la Loire. Charles le poursuivit jusqu'à Orléans; mais n'ayant pu l'atteindre, il alla mettre le siége devant Angers. Rainfroi jugeant bien qu'il ne pourrait lutter contre le génie et la fortune du héros belge, se dépouilla lui-même de la dignité de maire du palais, et fit une capitulation honorable. Sa soumission lui valut le comté d'Anjou que Charles lui donna.

Tant qu'il lui restait des ennemis à combattre, le duc d'Austrasie croyait n'avoir rien fait, et ne comptait pas sur les victoires qu'il avait remportées. Eudes était

encore en armes au-delà de la Loire, où il avait recueilli les débris de son armée, et il résolut de porter la guerre dans l'Aquitaine. Craignant pour ses propres états, Eudes fit demander la paix à Charles qui la lui accorda sous la condition qu'il lui livrerait Chilpéric. Il eut la bassesse de souscrire à ce traité honteux, et de remettre la personne de ce prince à la disposition du vainqueur.

Clotaire IV venant de terminer sa vie insignifiante, Charles Martel accueillit Chilpéric avec toutes les marques d'un profond respect, le proclama souverain des trois royaumes, et lui enleva jusqu'à l'ombre du pouvoir. Le faible Chilpéric parada sur le trône de Clovis, et Charles règna sous le titre de maire du palais, sans daigner jeter un regard d'envie sur un sceptre avili. Il eut pu se faire roi, mais il ne voulut pas descendre jusqu'au trône (719).

GUERRES CONTRE LES ALLEMANDS.

—

Chilpéric étant mort en l'an 720, Charles Martel tira d'un cloître Thierri de Chelles, fils de Dagobert II, et le fit élever au pouvoir suprême par les Leudes qu'il réunit à cet effet. Comme ses prédécesseurs, il eut le titre de roi sans jouir des prérogatives de la souveraineté.

Pendant que l'empire des Francs était en proie aux fureurs de la discorde et à toutes les horreurs de la

guerre, les Saxons, les Bavarois, les Suèves et plusieurs autres nations germaines avaient secoué le joug, et refusé de payer le tribut auquel ils étaient soumis. Après avoir retendu tous les ressors de l'état et rendu aux lois leur force et leur vigueur, Charles marcha contre les Saxons qui s'étaient emparés de la Turinge. Il leur livra une grande bataille dans laquelle ces guerriers intrépides combattirent avec leur audace accoutumée; il remporta sur eux une victoire signalée, et les contraignit à regagner leur pays (721).

Il tourna ensuite ses armes contre les Suèves, qui ne purent résister à l'impétuosité des Francs et qui furent forcés de se soumettre aux lois du vainqueur. Les Bavarois, seuls, restaient en armes, et Charles s'apprêtait à les attaquer, quand il apprit que les Saxons avaient, de nouveau, rassemblé une armée considérable, et qu'ils se préparaient à faire une diversion en Belgique pour contraindre le duc d'Austrasie à quitter la Germanie et à venir au secours de nos provinces. Il revint sur ses pas, entra dans la Saxe qu'il ravagea, atteignit les Saxons et les battit une seconde fois sans pouvoir les vaincre (722).

Quelques peuples allemands osèrent mesurer leurs forces contre celles de Charles Martel, et mal leur en prit, car son armée victorieuse en fit un carnage épouvantable. Quoique la victoire semblât attachée aux étendards des Francs, les terribles Saxons, qui ne pouvaient supporter leur joug, se relevèrent encore, vinrent une troisième fois combattre pour leur liberté mourante, et furent de nouveau battus et dispersés (723).

Plectrude, la veuve de Pépin de Herstal, celle-là même qui avait fait emprisonner Charles Martel à Cologne, échappée de son couvent, s'était retirée dans la

Bavière avec Sonéchilde, sa nièce, et avait disposé les Bavarois à faire la guerre à son beau-fils, sous le prétexte qu'il l'avait dépouillée de la succession de son mari. Rien ne l'empêchant plus de marcher contre eux, il alla porter la guerre dans leur pays, les vainquit dans une bataille rangée, les força à rentrer sous le joug, obligea Plectrude à reprendre le voile, et enleva Sonéchilde qu'il épousa plus tard ; quelques années après, Griffon naquit de cette union.

Malgré trois échecs successifs, les belliqueux Saxons étaient encore debout. Leurs défaites sanglantes n'avaient pas éteint dans leur cœur l'ardent amour de la liberté. Ils vinrent au-devant des bandes victorieuses de Charles Martel, et osèrent braver une quatrième fois leur puissant ennemi. Le sort des armes leur fut encore contraire ; le duc d'Austrasie les battit sans les soumettre, et leur tua tant de monde qu'il les contraignit à vivre en repos pendant quelques années (724).

Ces détails sont les seuls qu'il soit permis de donner sur les campagnes que Charles Martel fit dans la Germanie. Les chroniques sont d'un laconisme désolant, et se réduisent à peu de chose lorsque l'on en a élagué les fables grossières qui les dénaturent. L'incertitude de l'histoire est si grande, la vérité tellement entourée de mensonges, que l'on ne connaît pas même les dates des faits les plus mémorables, et que l'homme sensé hésite chaque fois qu'il veut en extraire quelques lignes.

POLITIQUE DE CHARLES MARTEL.

—

Avant de continuer le récit des actions qui illustrèrent la vie de Charles Martel, nous allons jeter un coup d'œil sur la politique et le caractère de ce grand homme, dire un mot, en passant, de l'état militaire des Francs, et faire connaître la composition de leurs armées. Bientôt, nous n'en aurons plus le tems ; la marche rapide des événemens ne nous permettra pas de reprendre haleine ; Charles, marchant de victoire en victoire, va s'élever, à force d'héroïsme, au faîte de la grandeur et de la puissance, et nous fournir le premier exemple de l'immense fortune d'un homme qui, n'ayant d'abord d'autres auxiliaires que son génie et son épée, ne fut pas roi, dit l'auteur de la Franciade, mais devint le maître des rois. — La nature n'est pas féconde en grands hommes ; nous la verrons couver pendant dix siècles avant de faire éclore Napoléon, cet immortel héros des temps modernes, devant la gloire duquel la postérité verra long-temps se briser les prétentions de ceux qui voudront marcher sur ses traces.

Lorsque Charles Martel eut conquis le pouvoir, il songea à réprimer l'ambition des grands, et à détruire l'hidre de l'anarchie qui relevait sans cesse ses têtes renaissantes. Sachant bien qu'avec des moyens ordinaires il ne pourrait lutter contre les Leudes et les

seigneurs qui s'étaient emparés du droit de souveraineté dans leurs domaines, il se fit un appui de l'armée et organisa un gouvernement militaire qui devint funeste aux arts et aux sciences, mais qui sauva l'Europe menacée par le cimeterre des Sarrasins, et l'empêcha de devenir la proie des sectateurs de Mahomet.

Aussi brave, aussi intrépide qu'on peut l'être, il s'empara du génie de la nation, et étouffa, à force de gloire, les murmures qui s'élevèrent contre son usurpation. La passion de la gloire est la seule qu'on puisse lui reprocher. Il ne trouvait de plaisirs dignes de lui qu'au milieu des dangers, et n'avait de confiance que dans ses soldats; aussi son règne ne fut-il pas celui de la courtisannerie. Nous disons son règne car il eut tout le pouvoir de la royauté; n'osant se donner le titre de roi, il se donna celui de duc et prince des Français. Le pape Grégoire II le qualifia de duc; Grégoire III, son successeur, le nomma *Subregulus*[1] vice-roi, et l'honora du titre de très-chrétien; le vénérable Béde, son contemporain, lui donna la qualité de roi des Français, et, à Saint-Denis, on grava plus tard sur son tombeau les mots : *Carolus Martel Rex*.

Charles soutenait la splendeur de la noblesse, mais il ne souffrait pas qu'elle opprimât le peuple. Il élevait aux premières dignités ceux de ses soldats qui se distinguaient dans la carrière des armes, et ne se faisait aucun scrupule de dégrader les nobles convaincus de lâcheté ou de félonie. Il distribua à ses troupes une grande partie des biens du clergé sans craindre la révolte de ceux qu'il dépouillait; ses généraux eurent des évêchés, ses capitaines des abbayes, et ses soldats des

[1] L'historien Dupleix traduit ce mot par celui de Roitelet.

cures. Ces récompenses singulières et les murmures secrets du clergé n'ébranlèrent pas sa puissance toute nouvelle; au contraire, elle comprima de son poids toutes les classes de la société, de manière que l'esprit de l'époque exige que tout soit sacrifié à cet homme étonnant.

Pépin de Herstal s'était appuyé sur la puissance des prêtres pour s'élever; bien loin de l'imiter, Charles les força à verser une partie de leurs trésors dans les caisses de l'état,,et ne tint aucun compte de leurs anathèmes et de leurs criailleries. Chrétien, il soutint la foi, chercha à en étendre les bornes; mais il méprisa toujours la superstition; il protégea la religion de tout son pouvoir, et n'épargna même pas les libéralités pour la rendre florissante. — Il donna à saint Hubert, évêque de Tongres, la juridiction territoriale de Liége qui, alors, n'était qu'un gros bourg. C'est ensuite de cette donation que ce prélat fit entourer de murs l'enceinte de la ville.— Charles accorda, en 722, à un monastère d'Utrecht, « tous les revenus du fisc, soit au dedans, « soit au-dehors de la ville, ainsi que le village ou « château de Fethna, avec les manses, terres, ca- « banes, maisons, habitans, serfs ou lites, les bois, « arbres, eaux, canaux et troupeaux avec les pasteurs « de l'un ou de l'autre sexe. » La formule porte que c'est : « pour racheter ses péchés et gagner le ciel. » — Dans un autre diplôme où il donne à l'église de la même ville tous les biens confisqués d'un seigneur nommé Éverard, Charles « dévoue au courroux céleste quicon- « que osera y toucher, lui souhaite la damnation et « que la terre s'entr'ouvre pour l'engloutir tout vivant « comme Dathan et Abyron. »

On voit qu'outre la juridiction civile et ecclésiastique,

le clergé, acquérant par les concessions des droits illimités sur la personne de ceux qu'on lui transportait comme de vils troupeaux, était en état de s'élever insensiblement à la puissance énorme dont nous le verrons ensuite revêtu. Dans ce tems-là, une métairie comprenait, avec les immeubles, les bestiaux et les hommes qui la mettaient en valeur.

Quand, traversant le Rhin, les Francs envahirent la Belgique et la Gaule, les peuples de ces vastes contrées et les Romains ne formaient depuis long-tems qu'un même peuple. Déjà, sous Vespasien, un lieutenant de l'empire avait dit aux Tréviriens : « quelle différence y « a-t-il entre vous et les Romains ? Rome ne vous met- « elle pas à la tête de ses légions ? ne commandez-vous « pas ses provinces ? » Les Francs ne se fondirent pas aussi promptement avec les vaincus. Pendant long-tems leurs armées se recrutèrent des guerriers venus de la rive droite du Rhin; il n'y avait que des Belges et des Francs dans les armées de Childébert; mais bientôt après on vit tous les habitans d'un canton, d'une province, ou au moins leurs hommes d'élite, marcher contre l'ennemi.

En partageant à leurs compagnons d'armes les terres du peuple vaincu, les premiers rois francs leur avaient imposé l'obligation de les suivre à la guerre avec une partie de leurs vassaux ; les prêtres, possesseurs de terres, pouvaient s'en dispenser en faisant marcher à leur place un *avoué* (*advocatus*) : Les provinces fournissaient des vivres pour trois mois, des armes et des habits pour six. Charles Martel n'avait rien changé à l'organisation des armées, ni à la manière de combattre. C'était toujours les comtes, les seigneurs, les bénéficiers (c'est-à-dire ceux à qui l'on avait accordé des terres

pour un temps limité et à certaines conditions) qui conduisaient leurs vassaux. La cavalerie, très-peu nombreuse d'ailleurs, était formée par les gentilshommes, les francs-hommes, et avait pour armes la lance et la francisque, ou hache à double tranchant. — La force des armées franques consistait dans l'infanteric, formée des vassaux des Leudes ou des seigneurs, et chaque soldat était porteur d'une lancc, d'unc hachc, d'un bouclier, d'un arc, dc deux cordes et de douze flèchcs. — Les armées ne recevaient point de soldc et n'étaient récompensées que par le butin, le pillage et la rançon des prisonniers.

Celui qui refusait de marcher, devait payer une amende de soixante sous d'or, et il devenait serf s'il était insolvable. Les ivrognes étaient excommuniés, les déserteurs punis de mort, et les lâches notés d'infamie.

LES SARRASINS.

—

On croit que les Sarrasins, ou Saracènes, ont été, dans l'origine, une tribu nomade de l'Arabie déserte ; mais ce qui est positif, c'est qu'au tems des empereurs d'Orient, ils formaient une horde guerrièrc qui évita le joug, et se rendit souvent redoutable. Mahomet les rangea parmi ses prosélytes. Ils cessèrent de former une tribu distincte du moment que, sous l'étendard du prophète conquérant, ils se furent répandus dans l'Afri-

que septentrionale, et peu à peu sur presque toute la partie méridionale de l'Europe. Le nom des Sarrasins demeura cependant, mais comme qualification générique, employée par les chrétiens pour désigner tous les musulmans qu'ils eurent à combattre, soit en Palestine, soit sur les côtes d'Italie, soit en France, soit au-delà des Pyrénées. La vengeance d'un seigneur Castillan attira en Espagne ces guerriers, ennemis naturels des chrétiens.

Julien, comte de Ceuta et de Consuegra, avait une fille d'une grande beauté. Vers l'an 712, Roderic, roi des Visigoths d'Espagne, séduisit ou viola cette jeune personne. Informé du déshonneur de sa fille, Julien conçut le projet d'une terrible vengeance et résolut de sacrifier sa patrie à son ressentiment. Ambassadeur de Roderic près de Muza qui gouvernait l'Afrique pour Ulit-Émir-Momin (seigneur des croyans), il engagea ce prince maure à descendre en Espagne, l'assurant qu'il joindrait ses forces aux siennes, et qu'il leur serait facile de conquérir toute la Péninsule Ibérique.

Muza qui craignait un piége, ne voulut d'abord donner à Julien que cent cavaliers et quatre cents fantassins, et c'est avec ce faible corps, auquel se réunirent quelques mécontens, qu'il ravagea les provinces baignées par la Méditerranée et qu'il commença une guerre qui changea les destins de l'Espagne. Persuadé ensuite que Julien n'avait aucune arrière pensée, Muza lui donna douze mille hommes avec lesquels il battit Sanche, parent de Roderic, s'empara de Grenade, de Séville et d'une partie de la Lusitanie (le Portugal).

Les courses heureuses de Julien décidèrent Muza à tenter lui-même la conquête de l'Espagne. Il traversa le détroit de Gibraltar avec une puissante armée, et mar-

cha contre Roderic qui allait au-devant de lui. Une seule victoire décida le sort de ces riches contrées. Battu à Xérès, Roderic perdit le trône et la vie, et la Péninsule fut soumise au pouvoir des Sarrasins, à l'exception de la Galice et des Asturies dont ils ne purent s'emparer; la liberté, qui s'y était réfugiée, opposa toujours les plus nobles efforts aux attaques réitérées des farouches Africains. La trahison de Julien ne resta pas impunie; méprisé des Maures à qui il avait livré sa patrie, il fut par eux jeté dans une prison où il périt misérablement.

Quand les Sarrasins furent maîtres de l'Espagne, ils songèrent à étendre leurs conquêtes. En l'an 722, pendant que Charles Martel était occupé à combattre les Germains, Zama, un de leurs chefs, passa les Pyrénées, enleva Narbonne et quelques villes du bas Languedoc, et mit le siége devant Toulouse. Eudes, duc d'Aquitaine, qui craignait pour ses propres états, courut s'opposer au torrent qui menaçait de les inonder. Zama fut battu par les Aquitains et les Gascons, mais cette défaite n'empêcha pas les Maures de conserver une partie des conquêtes qu'ils avaient faites dans le midi de la France.

En l'an 724, le Sarrasin Muniza se révolta contre Abdérame qui gouvernait l'Espagne, s'empara de quelques places de la Navarre, se fit souverain d'un état indépendant formé d'une partie de cette dernière province et du Languedoc, et, pour se fortifier contre Abdérame, il s'allia avec le duc d'Aquitaine dont il épousa la fille.

Jaloux de l'autorité de Charles Martel, Eudes avait profité du moment où il faisait la guerre aux Allemands pour lui enlever quelques places; mais il ne tarda guère

à s'en repentir, car aussitôt que Charles eut mis les Saxons dans l'impossibilité de reprendre les armes, il fondit en Aquitaine, et le força à se retirer en désordre. Eudes était à deux doigts de sa perte. Pendant qu'il fuyait devant le duc d'Austrasie, il apprend qu'Abdérame a battu et tué Muniza et qu'il s'est emparé de Bordeaux. A cette fâcheuse nouvelle, il rassemble des troupes, et court s'opposer à la marche du vainqueur. Ce fut en vain; battu deux fois par les Sarrasins, il fut contraint de se réfugier dans le camp de Charles avec les débris de son armée. La générosité du héros belge ne se démentit point en cette occasion, il prit sous sa protection l'ennemi qu'il venait de combattre, et unit ses forces aux siennes pour s'opposer au torrent qui menaçait de dévaster l'Europe.

DÉFAITE DES SARRASINS.

Après qu'Abdérame eut vaincu le duc d'Aquitaine, il entra dans la Saintonge, traversa le Périgord, l'Angoumois, s'empara de la ville de Poitiers abandonnée par les habitans, y brûla l'église de Saint-Hilaire, et dirigea son armée, forte de plus de quatre cent mille hommes, sur la Tourraine dans l'espoir d'enlever Tours d'un coup de main et de piller la basilique de Saint-Martin qui passait pour une des plus riches de l'Europe (732).

Charles Martel, qui avait appelé sous les armes les

peuples des trois royaumes, ne lui donna pas le tems de réaliser ce projet. Il courut au-devant des Sarrasins, s'avança à marches forcées, et alla asseoir son camp au-delà de Tours, ayant derrière lui le Cher et la Loire, rivières qui facilitaient ses communications avec l'intérieur, qui assuraient ses derrières, et qui rendaient plus facile le transport des vivres. Pour forcer les siens à combattre avec plus de vigueur, il leur ôta tout moyen de retraite en défendant aux habitans de Tours de n'ouvrir leurs portes qu'à celle des deux armées qui serait victorieuse.

Elles restèrent en présence pendant quelques jours, sans tenter rien de sérieux. Des affaires d'avant-postes, des combats particuliers furent les préludes de l'action terrible qui allait bientôt décider le triomphe de l'Alcoran ou de l'Évangile, et dont la prudence des chefs semblait vouloir en reculer l'instant. Sous les armes une partie de la journée, elles paraissaient se mesurer des yeux afin de connaître l'ennemi qu'elles avaient devant elles, et d'étudier sa force et sa manière de combattre.

Les Francs, les Belges, et les Germains que Charles avait appelés à son secours, admiraient les cavaliers maures montés sur des chevaux arabes et andalous de la plus grande beauté, revêtus de cuirasses brillantes ou de riches cottes de mailles, armés d'un cimeterre et d'une courte lance, coiffés de superbes turbans surchargés d'aigrettes et de pierres précieuses, et dont les coursiers agiles laissaient à peine l'empreinte de leurs pas dans la plaine qu'ils parcouraient rapides comme le vent. Ces guerriers fastueux, chargés des dépouilles de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, inspiraient aux soldats de Charles Martel une espèce de crainte dont

ils ne pouvaient se rendre compte, eux qui venaient de se mesurer avec des peuples de la Germanie renommés par leur audace et leur intrépidité.

De leur côté, les Sarrasins contemplaient notre armée avec un étonnement qui approchait de la stupéfaction. La tenue sévère de notre infanterie formidable, la lourde hache et la lance longue dont elle était armée, présentaient à leurs yeux un spectacle aussi nouveau pour eux qu'il était imposant. Ils ne cessaient d'admirer ces fantassins habiles et légers, couverts d'un immense bouclier, et ces colonnes profondes, hérissées de lances, qui arrêtaient la course impétueuse de la plus belle et de la meilleure cavalerie du monde. L'ordre de bataille des Francs, leurs masses invulnérables, l'art avec lequel ils passaient tout à coup de l'ordre mince à l'ordre profond; leurs colonnes d'attaques formées en coin, restes imposans de la tactique romaine, faisaient germer dans l'âme des Maures des sentimens de terreur qui leur étaient inconnus.

Après plusieurs jours d'attente, Charles ayant reçu quelques renforts, se décida enfin à livrer bataille. Eudes, duc d'Aquitaine, fut chargé de faire un long circuit pendant la nuit, de tourner les Maures, et de les charger en queue ou en flanc au moment où il verrait une fumée épaisse s'élever dans le camp des Francs. Au lever de l'aurore, le duc d'Austrasie fit déployer ses nombreuses phalanges sur une seule ligne, et étendit ses ailes pour n'être point enveloppé par l'immense cavalerie des Sarrasins. Il plaça en réserve des corps d'infanterie ployés en colonnes, afin de renforcer promptement les points qui seraient menacés par l'ennemi, et il fit ranger sa cavalerie aux deux extrémités de sa ligne de bataille. Childebrand, fils naturel de Pépin de Herstal,

commanda l'aile droite; la gauche obéit à Hincmar, évêque d'Auxère, et Charles se réserva le centre.

Abdérame fit également sortir ses troupes de son camp. Il plaça son infanterie au centre, sa nombreuse cavalerie sur ses aîles, et réunit tous ses chameaux en un groupe qu'il fit marcher en avant de plusieurs escadrons, afin d'effrayer les chevaux des cavaliers Francs et d'enfoncer notre infanterie qui était un objet de terreur pour les Maures.

Craignant que la multitude d'ennemis qu'ils avaient devant eux, n'intimidât les siens, Charles Martel crut devoir les rassurer par des paroles encourageantes. Il parcourut les rangs de son armée et dit à ses braves : « Compagnons, depuis l'établissement de la monarchie, « nous avons combattu pour étendre nos possessions et « pour maintenir la réputation de nos armes. Aujour- « d'hui il ne s'agit plus de conquêtes; nous allons com- « battre pour la défense de notre religion, pour le salut « de la patrie, de nos libertés, de nos femmes et de nos « enfans menacés par les Musulmans, l'horreur du « monde et la peste de la chrétienté. Les ennemis que « vous avez devant vous, se glorifient d'avoir vaincu « les nations les plus puissantes de la terre, et s'imagi- « nent qu'aucun peuple ne peut leur résister; s'ils con- « naissaient la valeur des Francs, ils ne parleraient pas « avec tant d'arrogance. Quoi qu'il en soit, ils appren- « dront bientôt que nous ne ressemblons ni aux Perses, « ni aux Égyptiens, ni aux Grecs, ni aux Espagnols, « et que s'ils les ont trouvés affaiblis par des divisions « intestines, énervés par la molesse, ils trouveront en « nous des hommes unis par l'amour de la patrie, et « qui ont conservé les mœurs austères de leurs pères. « Ne craignez pas cette multitude d'ennemis, notre ca-

« valerie, composée de nos Leudes et de nos seigneurs, « est supérieure à celle des Sarrasins, et notre infan- « terie est la première du monde. Pendant que nous « enfoncerons les infidèles, le duc d'Aquitaine les prendra « en queue et achèvera la victoire. Marchons donc har- « diment au combat; mais que nul guerrier ne pense « à fuir; car la ville de Tours n'ouvrira ses portes qu'au « vainqueur, et des compagnies de coupe-jarets sont « chargées d'immoler ceux qui quitteraient leurs rangs. « Resserrés entre les Maures et les deux rivières qui « sont derrière nous, il ne nous reste d'autre ressource « que de combattre, de périr tous jusqu'au dernier, ou « d'exterminer les mécréans, ennemis jurés des chré- « tiens. »

Les Francs répondirent à la harangue du duc d'Austrasie par des cris d'allégresse que les Sarrasins attribuèrent à l'arrivée dans notre camp de quelque nouveau renfort. Les cris et les trépignemens de ses soldats engagèrent Charles à profiter de ce moment d'enthousiasme : il donna le signal du combat, nos trompettes sonnèrent la charge, et l'on entendit au même instant le bruit des tambours d'airain des Maures qui répétaient le même signal.

Childebrand, qui commandait l'aile droite, fut chargé d'engager le combat. Il fit un mouvement en avant, en pivotant légèrement sur sa gauche, afin d'attirer les forces des Sarrasins sur lui, et de favoriser la marche du duc d'Aquitaine; mais les Maures lancèrent sur ses troupes une si grande quantité de flèches, que force lui fut de s'arrêter et de se tenir sur la défensive. Plusieurs escadrons ennemis, conduits par Abdérame, firent alors une charge impétueuse, dans l'espoir d'isoler le corps de Childebrand. Ce projet n'échappa point à

la perspicacité de Charles Martel ; il fit avancer sa gauche et son centre, rétablit sa ligne de bataille, et opposa aux charges réitérées de la cavalerie africaine des masses d'infanterie qui l'arrêtèrent dans sa course rapide. Ce mouvement ayant rapproché les deux armées, l'action s'engagea sur toute la ligne, et, en un clin d'œil, l'air fut obscurci par une nuée de traits qui éclaircirent beaucoup plus les rangs des Sarrasins que ceux des Francs ; car nos soldats étaient couverts de targes et de salades [1], tandis que ceux d'Abdérame n'avaient que de petits boucliers de forme circulaire qui ne leur garantissaient qu'une partie du corps, et de légers turbans qui ne leur masquaient pas la figure.

Lassé de voir les siens décimés par les flèches des Francs, Abdérame donna l'ordre à sa cavalerie des s'ébranler, de rompre notre ligne, et de redoubler d'efforts pour enfoncer nos formidables colonnes qui paraissaient attachées au sol. A la voix de leur chef, les brillans escadrons africains manœuvrèrent dans l'espace qui séparait les deux armées, puis changeant de direction, assaillirent tout à coup les corps qui s'attendaient le moins à cette brusque attaque. Ces masses invulnérables, hérissées de lances, reçurent sans se troubler ce choc impétueux, et forcèrent les Arabes à s'éloigner de toute la vitesse de leurs chevaux. Cette charge infructueuse ne découragea par les Maures, on les vit, à différentes reprises, pousser leurs coursiers contre les lances des Francs, s'éloigner rapides et légers, se disperser dans la plaine, se réunir encore et revenir assaillir de nouveau nos intrépides fantassins qui les re-

[1] La targe était un grand bouclier de forme ovale ou de losange qui servait jadis à l'infanterie germaine ; et la salade un casque de fer, garni d'une visière qui se baissait ou se relevait à volonté.

poussaient toujours avec avantage, et qui renversaient de leurs chevaux ceux que le hasard avait placés au premier rang.

Cette lutte terrible durait depuis le lever du soleil, et le jour était à son déclin, quand Charles Martel fit mettre le feu à un énorme tas de paille mouillée qu'il avait fait amasser. A ce signal, le duc d'Aquitaine, qui avait tourné l'ennemi, tomba sur le camp des Maures, surprit et égorgea ceux qui le défendaient, massacra une partie des femmes qui s'y trouvaient et poursuivit celles qui coururent chercher un refuge auprès des guerriers qui combattaient en ligne. Les cris de ces femmes et l'arrivée imprévue des Aquitains troublèrent les soldats d'Abdérame. Charles, profitant de ce moment de terreur et d'indécision, met ses colonnes en mouvement, se précipite au milieu des infidèles et en fait une affreuse boucherie. Childebrand suit son exemple; l'évêque d'Auxère l'imite également : armé d'une pesante massue, il assomme les mécréans et en fait un carnage épouvantable; mais aucun guerrier n'égale l'intrépide Charles; il pousse son cheval au milieu des bataillons ennemis, se fraie un passage à coups de hache, atteint Abdérame, et un combat terrible s'engage entre ces deux hommes rivaux de gloire et d'ambition. Le Sarrasin tombe sous le tranchant de sa francisque, et la chute de leur chef décourage les Arabes. Pressés par leurs belliqueux ennemis, ils combattent sans ordre, sans ensemble, opposent le courage du désespoir à l'intrépidité des Francs, et sont enfin forcés de profiter des ombres de la nuit pour fuir le champ du carnage et se retirer dans leur camp qu'ils trouvent jonché de cadavres.

La prudence ne permit point à Charles de poursuivre l'ennemi. Il fit sonner la retraite, coucha sur le champ

de bataille, et, lorsque le jour parut, il conduisit son armée vers les tentes des Maures, impatient de compléter leur ruine. Il les trouva désertes; les Sarrasins s'étaient retirés pendant la nuit, et avaient repris la route des Pyrénées.

L'histoire ne nous laisse que des détails imparfaits sur cette journée sanglante qui coûta la vie à plus de deux cent mille Sarrasins, et dans laquelle les Francs ne perdirent que quinze cents hommes. Les Maures ne tentèrent plus rien de sérieux contre la France après cette éclatante défaite; ils se bornèrent à s'affermir en Provence et dans le Languedoc; mais si la vaillance de Charles Martel n'avait pas arrêté ce torrent impétueux, on verrait sans doute aujourd'hui autant de turbans en Europe qu'en Asie, et le monde entier serait mahométan.

Rien n'est moins certain que la date de cette brillante affaire, et que le lieu où elle se donna; les uns indiquent l'an 726, les autres le 7 octobre 732; ceux-ci le 22 juillet de cette dernière année, et ceux-là l'an 733. Quant au champ de bataille, quelques historiens le placent à cinq lieues de Tours; d'autres auprès de Poitiers. Les écrits arabes portent : « Sur les rivages de la rivière *Owar.* » C'est peut-être la *Vienne* qui va se jeter dans la Loire.

RÉVOLTE DES FRISONS.

—

Tandis que la bravoure de Charles Martel sauvait la France et l'Europe des armes musulmanes sous l'effort desquelles étaient déjà tombées toutes les provinces méridionales depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, les Frisons profitaient de cette diversion pour se réunir sous Poppon, successeur de Radbod. On ignore les motifs de leur rébellion. Amoureux de la liberté jusqu'à l'enthousiasme, ils s'imaginèrent peut-être qu'on voulait les attacher au joug par le christianisme, et qu'il leur serait facile de recouvrer leur indépendance au moment où l'armée franque, affaiblie par ses propres victoires, ne pourrait entreprendre une guerre nouvelle. Alarmés peut-être aussi de l'accroissement formidable de la puissance des Francs, ils coururent aux armes et arborèrent l'étendard de la révolte (732).

Aussitôt ce projet conçu, ils renversèrent les autels que l'évêque Willebrord [1] avait fait élever, et traquèrent comme une bête fauve ce malheureux prélat qui réussit cependant à se soustraire à leur fureur en quittant la Frise. Suivant l'ancienne coutume des Germains, les Frisons se jetèrent sur les frontières de la Belgique

[1] Il paraît que l'apôtre anglais ne mourut pas du coup de sabre qu'un païen lui asséna sur la tête (Voy. 2e volume, page 86). Une ancienne chronique rapporte que le saint prélat fut guéri promptement et radicalement, et que, trois jours après, le diable précipita le meurtrier dans le gouffre infernal. Une semblable absurdité n'a pas besoin de commentaires; elle sert au moins à nous faire connaître l'esprit du siècle.

qu'ils dévastèrent, et pénétrèrent même jusque dans la province d'Anvers et la Campine où ils exercèrent d'atroces hostilités.

Informé du soulèvement des Frisons et des ravages qu'ils faisaient en Belgique, Charles quitte promptement les rives de la Loire, bat et soumet en passant quelques seigneurs de la Bourgogne qui s'étaient révoltés, et, rapide comme la foudre, paraît sur notre territoire à la tête de forces que l'on croyait encore dans l'Aquitaine. A l'approche de l'armée franque, les Frisons évacuèrent nos contrées et se hâtèrent de regagner leur pays marécageux où ils se croyaient à l'abri du courroux du duc d'Austrasie. Ils se trompaient; Charles prévoyant qu'il ne pourrait dompter ce peuple indocile qu'en portant la guerre dans le cœur de la Hollande, fit équiper et armer une flotte, s'avança à l'est du Zuiderzée par le lac de Borndiep entre l'Ostergo et le Westergo, où la mer, avant la construction des digues, pénétrant bien avant dans les terres, formait vraisemblablement deux péninsules auxquelles les auteurs du tems donnent le nom d'îles. Les Frisons, attaqués dans toutes les directions, se concentrent et se décident à vendre chèrement leur vie et leur liberté; mais ils ne peuvent soutenir l'attaque impétueuse des Francs qui les mettent en déroute et en font un horrible carnage. Charles Martel tua Poppon de sa propre main. Parcourant ensuite le pays le fer et la flamme à la main, il pille, brûle les temples et les habitations, renverse les idoles, les bois sacrés, et fait de la Frise entière un vaste et effrayant tableau d'horreur.

Cette victoire rendait facile la prédication de l'Évangile; mais l'évêque Willebrord n'eut pas le tems d'en recueillir les fruits. Il mourut l'année suivante dans

l'abbaye d'Eichternach qu'Irmine, fille de Dagobert II avait fondée. L'héritage de ce serviteur de Dieu nous prouve que ses travaux apostoliques n'avaient pas été sans récompense dans ce bas monde. Des domaines immenses, des terres de la plus vaste étendue, des villages entiers, des droits de péage qu'il légua à son abbaye dans la Gueldre et surtout dans le Brabant et dans la Hollande, font assez connaître la piété du siècle et le désintéressement du clergé.

DERNIÈRES VICTOIRES DE CHARLES MARTEL.

Pendant que Charles ravageait la Frise et la mettait dans l'impossibilité de se soulever encore, l'Aquitaine se révoltait contre lui, et Eudes lui suscitait une foule d'ennemis. Indigné de cette perfidie, il vole des bords du Zuiderzée aux rives de la Loire, livre bataille aux Aquitains, les bat complètement et disperse leur armée. Eudes ne put dévorer ce dernier affront; poursuivi par le vainqueur, il mourut quelques jours après, en laissant l'Aquitaine à Hunon, et le Poitou à Hatton, ses fils. Ils rassemblèrent des troupes et cherchèrent à venger la défaite de leur père; mais ils ne purent lutter contre la fortune de Charles, qui les contraignit à lui prêter foi et hommage en sa qualité de duc d'Austrasie (736).

A peine eut-il soumis l'Aquitaine, qu'il dut marcher contre les Bourguignons et les Provençaux qui s'étaient

déclarés indépendans. Il prit Lyon, Arles, Marseille, soumit les mutins, et enleva aux Leudes et aux prêtres infidèles leurs biens, leurs dignités, leurs bénéfices qu'il distribua à ses soldats (737).

Thierri IV mourut cette année ; Charles Martel n'ayant plus rien à redouter, laissa le trône vacant. Avili comme il l'était depuis un siècle, il ne daigna pas descendre jusqu'à lui.

Le destin de cet homme étonnant ne lui permettait pas de prendre le moindre repos. A peine avait-il vaincu un ennemi qu'il en trouvait un autre debout. De la Provence il s'élance dans la Saxe, effraie par son arrivée subite les peuples de ces contrées qui voulaient secouer le joug, les force à se soumettre de nouveau, et revole ensuite vers les rives du Rhône combattre les Sarrasins avec qui Mauronte, gouverneur de Marseille, s'était allié (738).

Pendant l'absence de Charles Martel, Childebrand reprit aux Maures la ville d'Avignon dont ils s'étaient emparés, et se tint ensuite sur la défensive. Le duc d'Austrasie, qui arriva sur ces entrefaites, passa le Rhône, chassa les Musulmans de la Provence, les poursuivit sans relâche, mit le siége devant Narbonne, battit l'Africain Amorose qui venait au secours de cette place, et réunit enfin toute la Gaule à l'empire des Francs.

C'est pendant cette guerre que le héros belge renversa Nismes, qu'il détruisit cet amphithéâtre immense où Agrippa avait ordonné des jeux en l'honneur d'Auguste, et qu'il ensevelit ces ruines romaines que l'on essaie aujourd'hui d'exhumer. Pressé de toutes parts par les intrépides guerriers de Charles, le Sarrasin regagnait lentement l'Espagne, et, de tems en tems, trouvait sur ses pas des endroits fortifiés où il résistait

encore à nos braves. Renfermés dans Nismes, les Maures s'y défendirent d'abord avec succès; mais attaqués par le fer et par la flamme ils furent bientôt obligés de capituler et de se rendre à discrétion. Le monument auguste fut détruit; mais les barbares qui s'étaient fixés dans le Languedoc prirent la fuite, et les chrétiens vainqueurs refoulèrent au-delà des Pyrénées ce fléau du genre humain.

MORT DE CHARLES MARTEL.

—

Après vingt-cinq années consécutives de guerres et de batailles, Charles Martel, adoré par les Francs, chéri par ses soldats, craint par ses ennemis, put enfin se livrer au repos. Il jouissait en paix de ses triomphes et de sa gloire, quand une révolution funeste vint tout à coup commencer la puissance temporelle des papes, et placer dans leurs mains le glaive à côté de l'encensoir.

Les Romains fatigués du vasselage de l'empire d'Orient, trop faible pour les défendre, mais assez fort pour les opprimer, se révoltèrent contre l'empereur Léon et rétablirent, dans leur ville, un gouvernement républicain, à la tête duquel ils mirent le pape Grégoire III. Les Lombards, qui s'étaient rendus formidables en Italie, cherchèrent à étouffer cette lueur d'indépendance, et profitèrent des troubles qu'elle occasionait

pour étendre leurs possessions. Ils s'emparèrent d'abord de l'exarchat de Ravenne, et portèrent ensuite la terreur de leurs armes jusque sous les murs de Rome. Dans ce péril extrême, le pape Grégoire, dévoré d'une ambition anti-évangélique, eut recours à Charles Martel, et lui écrivit pour l'engager à lui prêter le secours de ses armes. L'histoire a conservé cette lettre, monument éternel d'hypocrisie, de bassesse et de duplicité.

Le duc des Francs, qui était allié du roi des Lombards, accueillit bien l'envoyé du pape qu'il combla de présens; mais il se contenta de prier son allié de laisser en repos le saint père et sa petite république; il y consentit, et conserva toutefois les terres qu'il avait enlevé à l'Église. Grégoire, que le respect apparent et les riches présens de Charles ne satisfaisaient point, lui envoya une ambassade solennelle, lui fit présenter les clefs du tombeau de saint Pierre, et lui proposa même, s'il voulait s'armer contre le roi des Lombards, de le reconnaître pour empereur d'Occident. L'éclat de cette gloire flatta l'amour-propre de Charles et ébranla son âme héroïque. Il rassembla des troupes, et se préparait à franchir les Alpes, quand une hydropisie dont il était atteint, et qui devait le conduire au tombeau, vint mettre un frein à son ambition et détruire ses gigantesques projets (740).

Voyant sa fin prochaine, Charles convoqua à Verbérie les chefs de ses vieilles bandes, et régla, de concert avec eux, le partage de l'empire entre ses deux fils. Carloman eut l'Austrasie, la Souabe et la Thuringe; et la Neustrie, la Bourgogne et la Provence échurent à Pépin. Griffon, troisième fils qu'il avait eu de Sonéchilde, n'eut qu'un modique apanage.

Charles mourut, le 22 octobre 741, à Quercy-sur-

Oise, à l'âge de cinquante ans. Son corps fut déposé à Saint-Denis, dans le tombeau des rois.

Charles Martel mourut sans avoir daigné prendre le titre de roi, après avoir gouverné en souverain pendant vingt-cinq ans, laissant la réputation d'un prince vaillant. Il fut en effet le plus grand homme de ces tems reculés. Les ecclésiastiques, dont il avait souvent distribué les richesses exorbitantes à ses soldats, ne le jugèrent pas aussi favorablement. Ils cherchèrent à flétrir sa gloire, prétendirent que des flammes et un serpent horrible avaient été vomis de son tombeau, et, pour effrayer sans doute les princes qui seraient tentés de toucher aux biens du clergé, Eucher, évêque d'Orléans, écrivit qu'il l'avait vu, en révélation, tourmenté dans les enfers par des légions des diables. Hincmar, archevêque de Rheims, eut la sottise d'appuyer cette fable ridicule de son autorité; elle fut accueillie par la crédulité publique; mais, plus tard, le bon sens des hommes en fit justice, et l'histoire n'enregistre ces faits que pour transmettre à la postérité les impostures des prêtres.

LES SUCCESSEURS DE CHARLES MARTEL.

—

A peine Carloman et Pépin furent-ils en possession du vaste héritage de leur père, qu'ils durent lutter contre le clergé qui prétendait récupérer ses biens confisqués; contre les Leudes qui regrettaient leur farouche indépendance; contre leur frère Griffon mécontent de son faible apanage, et contre les peuples tributaires qui ne pouvaient supporter le joug auquel ils étaient attachés (742).

Griffon, excité par Sonéchilde, sa mère, leva le premier l'étendard de la révolte. Aidé par quelques serviteurs, il s'empara de la ville de Laon, et y donna rendez-vous aux Leudes mécontens. Cette nouvelle, qui se répandit promptement dans toutes les Gaules, attira bientôt une foule de grands près de ce jeune prince, qui passait pour être le plus vaillant des fils de Charles Martel. Il rassemblait des troupes et organisait une armée quand Carloman et Pépin, désireux d'éteindre ce foyer de guerre civile, marchèrent contre lui avec toutes les forces de l'Austrasie et de la Neustrie, et le contraignirent à se renfermer dans Laon qu'ils investirent. Le siége ne fut pas long. Serrés de près par une armée nombreuse, les insurgés furent forcés de capituler et d'implorer la clémence des vainqueurs. Ils n'abusèrent pas de la victoire. Ils pardonnèrent aux Leudes infidèles, et leur courroux ne s'appésantit que sur Griffon et sa

mère. Cette dernière fut enfermée dans le monastère de Chelles, et son fils emprisonné dans un château situé dans les Ardennes (Neufchâteau).

Un de leurs parens, Théodoald, fils de l'ancien maire Grimoald, dont ils rédoutaient l'ambition, n'eut pas le même bonheur. On l'avait vu naître près du trône, et c'était un crime aux yeux des successeurs de Charles Martel. Ils le firent massacrer.

Hunnon, duc d'Aquitaine, essaya de se soustraire à la suzeraineté de l'Austrasie; mais Carloman et Pépin, héritiers de la puissance et de la fortune de leur père, fondirent sur l'Aquitaine, battirent les troupes de Hunnon, lui enlevèrent quelques places, et le forcèrent à demander merci et à rentrer dans le devoir.

Les Allemands, qui s'étaient également soulevés, restaient à combattre, et Carloman marcha contre eux. Il franchit le Rhin, ravagea leurs terres, pilla et incendia leurs villages et contraignit Godefroid, leur duc, à venir lui demander la paix, et à lui fournir des otages, garrans de sa sincérité et du tribut qu'il devait à l'Austrasie. Ce fut pendant cette campagne, à la lueur des incendies, que l'immortel Charlemagne, fils de Pépin, naquit à Ingelheim sur le Rhin.

Pendant que Carloman gouvernait paisiblement l'Austrasie, les Neustriens, qui vénéraient encore le titre de roi, murmuraient contre leur duc et se préparaient à la révolte. Pépin songeait à se faire proclamer roi; mais craignant de s'emparer d'une couronne que son frère Carloman pouvait lui disputer, il apaisa la fermentation des esprits en tirant d'un couvent, où il vivait inconnu, un prince Mérovingien qu'il fit reconnaître, par les grands et par le peuple, sous le nom de Childéric III, et que l'on surnomma l'idiot, ou l'insensé.

CONCILE DES ESTINES.

—

Avant de commencer le récit des événemens qui précipitèrent du trône la race mérovingienne, il importe de faire connaître l'état du christianisme et de donner une idée des mœurs du huitième siècle.

Les peuples de la Belgique, de la Hollande et ceux qui habitaient sur les rives du Rhin étaient chrétiens, si toutefois on peut donner ce nom à des hommes qui s'imaginaient que le christianisme consistait dans la cérémonie du baptême, et dans quelques pratiques aussi bizarres que superstitieuses. Les préceptes de l'Évangile leur étaient inconnus, et ils mêlaient aux rites de la religion du Christ, les rites ridicules et révoltans du paganisme. Saint Boniface, archevêque de Mayence, dit dans ses lettres : « qu'on voyait les prêtres baptiser « tantôt à la manière des chrétiens, et tantôt immoler « des boucs et des taureaux aux divinités païennes; « que l'on mangeait sans scrupule des chairs immolées « aux faux dieux, et que l'on croyait les purifier par « le signe de la croix; qu'au-delà du Rhin, et dans la « Frise, les chrétiens mêmes vendaient leurs esclaves « pour servir à d'horribles sacrifices; qu'ils commet- « taient un crime exécrable en mangeant du cheval et « du lard cuit ou cru ; que les prêtres étaient aban- « donnés aux plus scandaleuses débauches et à un con-

« cubinage public ; que l'un d'entre eux avait poussé « l'impiété jusqu'à parodier les paroles de l'écriture en « baptisant *in nomine patria et filia* etc., et que lui, « Boniface, avait du rebaptiser tous ceux sur lesquels « on s'était servi de cette formule sacrilége ; que les « moines, les prêtres et les évêques se livraient aux « exercices de la chasse si opposés à la modestie cléri- « cale, et qu'ils allaient à la guerre combattre les chré- « tiens aussi bien que les infidèles. »

C'est à cette conduite scandaleuse que le pape Zacharie ne fit pas difficulté d'attribuer les victoires que les païens remportaient de tems en tems sur les chrétiens. Saint Boniface se plaint également que des prêtres vagabonds exerçaient leur ministère sans ordination légitime ou sans l'aveu des évêques. Il parle aussi de l'existence de trois espèces d'hérésiarques, Adalbert, Clément et Samson, qui semaient des dogmes nouveaux. Pour réprimer cette foule d'abus et d'erreurs, Boniface les fit attaquer et foudroyer dans plusieurs assemblées. Les erreurs tombèrent par leur absurdité ; mais il fallut de longues années pour détruire des désordres enracinés et pour changer les mœurs. Saint Boniface était un homme d'un génie supérieur à son siècle, ce qui ne l'empêcha cependant pas de faire condamner et brûler le missionnaire Virgile pour avoir avancé qu'il existait d'autres hommes dans la partie du globe opposée à celle que nous habitons ; c'est-à-dire, pour avoir soutenu qu'il y a des antipodes.

Carloman voulant mettre un frein à la dissolution des mœurs et surtout à la dépravation du clergé, convoqua, le 1er mars 743, une assemblée générale aux Estines, palais des ducs d'Austrasie, qui était situé dans le Hainaut à deux lieues de Binche. Les évêques,

les abbés et les clercs décidèrent sur les matières religieuses, et les seigneurs et les députés des villes sur les matières civiles.

Un manuscrit trouvé dans la bibliothèque d'un prince allemand, nous prouve que, dans ce concile, Carloman y prend le titre de duc et prince des Français ; qu'il régnait en maître dans l'Austrasie, et que c'est de cette époque que l'on commença à dater de l'ère chrétienne ; c'est-à-dire, à compter les années de l'incarnation.

Les légats du pape y donnèrent lecture des quatorze articles, ou canons, du concile germanique tenu le 21 avril de l'année précédente, et que nous croyons devoir transcrire ici, afin de démontrer jusqu'à quel point nos pères étaient attachés à la religion païenne, et combien était révoltante la vie débauchée de ceux qui se vouaient au service des autels.

« 1er Canon. Un concile sera tenu tous les ans, en « présence du prince, pour la réformation de la re- « ligion.

« 2e On rendra aux églises les biens qui leur ont été « ôtés [1].

« 3e Les prêtres ou les clercs débauchés ne jouiront « pas de ces biens : au contraire, ils seront dégradés et « mis en pénitence.

« 4e Les clercs ne porteront point d'armes et n'iront « pas à la guerre ; si ce n'est ceux choisis pour y célé- « brer la messe et porter les reliques ; savoir : Un ou « deux évêques que le prince pourra mener avec leurs « chapelains et leurs prêtres.

[1] Quelques historiens nient que Charles Martel ait enlevé des biens au clergé pour les donner à ses soldats. Cet article, et le 2e canon du concile des Estines nous en fournissent la preuve évidente.

« 5° Chaque commandant pourra avoir un prêtre « pour confesser ceux qui le désireront.

« 6° Il est défendu aux serviteurs de Dieu, c'est-à-« dire aux clercs, de chasser ou de courir les bois avec « des chiens, ou d'avoir des éperviers ou des faucons.

« 7° Chaque prêtre sera soumis à l'évêque diocésain ; « et tous les ans, en carême, il lui rendra compte de sa « foi et de son ministère, du baptême, des prières, de « la messe.

« 8° Quand l'évêque visitera son diocèse pour admi-« nistrer la confirmation, le prêtre sera toujours prêt à « le recevoir avec le peuple assemblé.

« 9° Le Jeudi-Saint il recevra de l'évêque le nouveau « chrême.

« 10° Les évêques et les prêtres inconnus, de quel-« que part qu'ils viennent, ne seront point admis au « ministère avant l'approbation de l'évêque en son « synode.

« 11° Chaque évêque, avec le secours du comte, aura « soin de préserver le peuple de Dieu de toutes les su-« perstitions païennes, sacrifices des morts, sorts, de-« vination, caractères, augures, enchantemens, victi-« mes que l'on immole auprès des églises selon les « cérémonies païennes, sous les noms de martyrs et « de confesseurs, les feux qu'on appelle *Nicasyr,* et « toutes cérémonies semblables.

« 12° Les personnes consacrées à Dieu qui, dès ce « jour, seront tombées dans la fornication, seront mises « en prison pour faire pénitence au pain et à l'eau. Si « c'est un prêtre, il y demeurera deux ans, après avoir « été fouetté jusqu'au sang, et l'évêque pourra augmen-« ter la peine. Si c'est un clerc ou un moine, après « avoir été fouetté trois fois, il demeurera un an en pri-

« son; les mêmes peines seront infligées aux religieuses « voilées, et elles seront rasées.

« 13e Les prêtres et les diacres ne porteront point de « manteaux semblables à ceux des laïques; mais des « chasubles

« 14e Les moines et les religieuses observeront la rè- « gle de saint Benoît. »

L'assemblée synodale des Estines décréta :

1o Que les évêques, les comtes et les gouverneurs observeraient les canons du concile germanique, et que le clergé serait tenu de s'y soumettre.

2o Qu'à cause de l'état de guerre où l'on se trouvait, le prince prendrait, pour un tems quelconque, une partie des biens de l'église à titre de *précaire* et de *cens,* pour aider à l'entretien des troupes, à condition de payer tous les ans à l'église ou au monastère un sou d'argent [1] pour chaque famille [2]; de sorte qu'à la mort de celui à qui la terre aurait été donnée, elle retournerait à l'église; mais qu'elle pourrait de nouveau être concédée au même titre de précaire [3], s'il y avait nécessité, et si le prince l'ordonnait; que, toutefois, les intérêts de l'église ne devant point en souffrir, on lui rendrait son revenu tout entier si elle était pauvre.

3o Que l'adultère, l'inceste, les mariages illicites [4]

[1] Le sou d'argent valait à peu près 1 franc 10 centimes.

[2] *Casata, Mansus, Conjugium;* c'est-à-dire, une maison avec des terres d'une étendue suffisante pour nourrir une famille de serfs.

[3] On entendait par *précaire,* une espèce de fief viager accordé à un homme de guerre en récompense de ses services.

[4] Un mariage illicite était l'union de deux parens au troisième degré, ou celle d'un homme libre avec une femme serve. Après la dissolution de leur mariage, ils pouvaient convoler à d'autres noces. — Tout homme convaincu d'avoir entretenu un commerce incestueux avec sa belle-fille, sa belle-mère, sa belle-sœur ou la cousine de sa femme, ne pouvait jamais se remarier. Il en était de même de la femme adultère, devenue libre par la mort de son mari.
(Sirmond, tom. 1, Concil. Galliæ, p. 537.)

étaient sévèrement défendus, et qu'il y avait crime de vendre aux païens des esclaves chrétiens.

4° Que la défense des superstitions païennes était renouvelée, sous peine de quinze sous d'amende.

On fait dans ce dernier canon une longue énumération de ces superstitions, au nombre desquelles on compte l'habitude qu'avait le peuple de béatifier les hommes dont il croyait devoir vénérer la mémoire. On doit sans doute à cet usage l'immense quantité de saints qui nous vient de cette époque.

GUERRES EN GERMANIE ET EN AQUITAINE.

HILDETRUDE, sœur de Carloman et de Pépin, ayant quitté la cour de ce dernier, se réfugia près d'Odillon, duc de Bavière, et l'épousa. Après ce mariage, le prince bavarois se crut en droit de réclamer la part de l'héritage de son beau-père; il le fit avec toute la hauteur d'un noble allemand, et, pour donner plus de poids à ses prétentions, il les fit appuyer par une armée nombreuse, et s'allia avec les Saxons et d'autres peuples de la Germanie que l'on trouvait toujours prêts à combattre. Dans le dessein de contraindre les Francs à diviser leurs forces, il traita avec Hunnon, duc d'Aquitaine, et convinrent que ce dernier envahirait la Neustrie pendant que les fils de Charles Martel seraient occupés en Allemagne (743).

Décidés à punir leur insolent beau-frère, les ducs

d'Austrasie et de Neustrasie rassemblèrent des troupes et marchèrent contre lui. Ils le trouvèrent en position sur le Lech, fortement retranché, et en mesure d'en défendre le passage. Les Francs n'osant franchir cette rivière, en présence d'une armée formidable, restèrent quinze jours dans l'inaction; mais la vue d'un ennemi détesté, les railleries et les sarcasmes des Bavarois inspirèrent tant d'indignation à nos soldats, qu'ils résolurent de combattre en dépit de la prudence des deux princes. Aussitôt que la nuit fut devenue noire, ils passèrent le Lech à la nage, assaillirent le camp des Germains, le surprirent, et leur tuèrent tant de monde, qu'après un combat qui dura jusqu'au jour, Odillon épouvanté fut contraint de prendre la fuite pour se soustraire à la rage des vainqueurs. Cette victoire rendit Carloman et Pépin maîtres de la Bavière, et ils la dévastèrent entièrement.

Après ce succès, Carloman courut attaquer les Saxons, battit leur duc Dideric, et le contraignit à venir lui demander la paix.

Le duc d'Aquitaine restait à vaincre. Pendant l'absence de Carloman, fidèle au traité qu'il avait conclu avec Odillon, ce prince était entré dans la Neustrie et prit Chartres qui avait été livrée au pillage. Il paya chèrement cette victoire facile. Attaqué par le duc d'Austrasie, il fut forcé à la soumission, et vit toute l'étendue de ses états livrée à la rapacité du soldat.

Cependant Dideric, duc des Saxons, ne se tenait pas pour vaincu; aidé par Radbod, seigneur de la basse Frise, il vint ravager nos frontières. A cette nouvelle Carloman quitte les rives de la Loire, passe le Rhin, surprend l'armée saxonne et en fait une affreuse boucherie (744).

Las de combattre et de vaincre, Carloman remit entre les mains de Pépin ses principautés et même ses enfans, sans avoir pris aucune mesure pour leur établissement, et se rendit à Rome en 744, pour se consacrer à Dieu dans l'ordre de saint Benoît. Il fit bâtir un monastère sur le mont Socrate; mais pour éviter les visites des Francs et des Belges qui se rendaient à Rome, il se retira au mont Cassin.

Après l'abdication de Carloman, l'ambitieux Pépin fit raser les enfans de ce prince, et les enferma dans un monastère. Par une bizarrerie inconcevable, il tira en même tems son frère Griffon de sa prison, et lui donna dans le Maine et dans le Poitou un apanage de douze comtés. Cette condescendance ne calma ni le courroux, ni l'esprit inquiet de Griffon. Il souleva les Saxons contre son frère, se mit à leur tête, et fit la guerre à la France.

Il entra dans la Thuringe, pilla, incendia les villages, dévasta les églises, les renversa, et répandit la terreur dans ces malheureuses contrées. Pépin marcha contre lui, et, renforcé par trente mille Frisons, livra bataille aux Saxons, tailla leur armée en pièces, mit leur pays à feu et à sang, et fit un grand nombre de prisonniers qui évitèrent l'esclavage en recevant le baptême. Griffon se réfugia à la cour de Tassillon, duc de Bavière, souleva les Bavarois contre ce jeune prince, le déposa et se fit proclamer duc. Attaqués par les Francs, les Bavarois et les Allemands, leurs alliés, succombèrent. Pépin remit le jeune Tassillon en possession de ses états, pardonna à Griffon, et lui rendit son apanage, dont il ne jouit pas long-tems, car il fut tué par des assassins aux gages de Gaiffre, duc d'Aquitaine, dont il avait séduit la femme.

LES CARLOVINGIENS.

PÉPIN-LE-BREF.

Voyant toute l'autorité concentrée dans sa personne, Pépin, que l'on a surnommé le Bref, entreprit de détruire l'antique respect que les Français conservaient pour le sang de leurs premiers rois. Il commença d'abord par s'assurer les suffrages des grands, et ensuite par gagner les ecclésiastiques en leur faisant restituer une partie des biens que son père leur avait ôté.

Les décisions du pape pouvant être d'un grand poids sur l'esprit de la multitude, Pépin chargea Boniface, archevêque de Mayence, d'aller demander à Zacharie, qui occupait le trône pontifical, qui des deux devait avoir en France le titre de roi, ou de celui qui le traînait dans l'imbécillité, ou d'un prince qui honorait le trône par ses exploits et qui avait mérité le suffrage de la nation. Le pape, qui voulait opposer l'épée de Pépin aux Lombards et à l'empire d'Orient, répondit « qu'il « était juste et convenable de donner la dignité royale « à celui qui en exerçait déjà pleinement la puissance. »

Fort de l'assentiment du pape, Pépin convoqua une



PEPIN-LE-BREF.

assemblée générale à Soissons, le 1er mars 752, où il se fit proclamer roi. Childéric III fut amené dans cette assemblée en présence des grands, du clergé et des députés des villes. Il y fut dépouillé de sa chevelure et des ornemens de la royauté, et Pépin le relégua à Saint-Omer, dans le monastère de Sithin, depuis, Saint-Bertin [1], et son fils Thierri dans celui de Fontenelle, en Normandie. Il n'est pas certain pour cela que Childéric devint moine. Couper les cheveux à un Mérovingien, c'était tout simplement le déposer et le reléguer dans la classe populaire. Les Germains, dans leur simplicité, avaient attaché le signe de la puissance à la couronne naturelle de l'homme. Quand les cheveux repoussaient, le pouvoir revenait ; nous avons vu Thierri III recouvrer la dignité royale qu'il avait perdue avec ses cheveux. Il n'en fut pas ainsi de Childéric III, car ce prince était un homme dégénéré, et l'usurpateur était Pépin-le-Bref.

Quoiqu'il en soit, Pépin fut proclamé solennellement, et saint Boniface, qui avait été l'âme de cette révolution, le sacra dans l'église de Soissons. Voilà le premier exemple d'un roi des Francs, depuis Clovis, se faisant oindre à l'exemple des rois d'Israël. Cette onction était propre à inspirer à des peuples superstitieux une sorte de vénération religieuse. C'est ainsi que se perdit la cérémonie antique et guerrière d'inaugurer les rois en les élevant sur le pavois. Voilà le germe de cet orgueilleux délire qui fit commettre aux ecclésias-

[1] En 1831, des ouvriers qui travaillaient au déblai des ruines de Saint-Bertin, à Saint-Omer, découvrirent un caveau sous les murs duquel sont sculptées une couronne et trois fleurs de lis. Un squelette dont la tête reposait contre la couronne, des lambeaux de vêtemens et un calice de métal étaient déposés dans un tombeau. On pense avec raison que c'est celui de Childéric III, l'idiot ou le fainéant.

tiques tant d'attentats contre l'autorité temporelle. Comme les évêques, en imposant la couronne, semblaient la donner de la part de Dieu, ils prétendirent qu'ils pouvaient aussi l'ôter, juger et déposer leurs souverains. Ce ne furent plus d'humbles pasteurs, modestement assis dans les conciles sur des stales de bois, un cierge à la main; c'étaient de nouvelles puissances, armées de la foudre, portées sur les orages et les tempêtes qu'elles excitaient dans l'État, et qui, se croyant le front dans les cieux, foulaient les sceptres d'un pied superbe, les rendaient, ou les distribuaient à leur gré.

L'année suivante, l'archevêque Boniface, entraîné par un zèle dont son âge très-avancé ne put ralentir l'ardeur, entreprit une nouvelle mission dans la Frise. Les progrès qu'elle fit alarmèrent ceux qui étaient encore attachés à l'ancienne religion. Un jour que, campé à Dokkum, Boniface attendait les néophites qui devaient s'assembler pour recevoir la confirmation, une troupe de païens fondit tout-à-coup sur lui et sur ceux de sa suite. Soit qu'il se défiât de ces peuples barbares, ou qu'il aimât le faste, il avait à sa suite des tentes dressées, un train brillant, et quelques gens de guerre qui voulurent se défendre; mais accablés par le nombre, ils furent massacrés, et le camp tomba au pouvoir des Frisons. Cet horrible assassinat fut la cause d'une nouvelle guerre dans laquelle on retrouve encore une fois les Saxons. Pendant que Pépin marchait contre ces derniers et qu'il les forçait à lui payer un tribut annuel de trois cents chevaux, les Frisons qui avaient reçu le baptême, aidés par une foule de Belges, vengeaient cruellement la mort de Boniface. Ils ravagèrent les champs des infidèles, firent main-basse sur tous ceux

qu'ils soupçonnèrent d'avoir pris part au meurtre du prélat, et enlevèrent leurs femmes, leurs enfans, leurs esclaves (753).

Constantin, empereur de Constantinople, ayant refusé des secours au pape Étienne II, contre Astophe, roi des Lombards, le Souverain Pontife eut recours à Pépin, et vint lui-même implorer sa miséricorde. Quand le nouveau roi sut que le pape avait passé les Alpes, il envoya au-devant de lui Charles, son fils aîné, âgé seulement de douze ans, et alla lui-même à sa rencontre jusqu'à une lieue de Pont-Yon. Pépin descendit de cheval, se prosterna à ses pieds avec toute sa cour, et lui servit d'écuyer jusqu'à la ville (6 janvier 754).

Le lendemain, le pape parut avec tout son clergé sous la cendre et le cilice, et se prosterna aux pieds du roi Pépin, le conjurant de délivrer Rome de la domination des Lombards. Le roi le releva en signe de la délivrance dont il l'assurait, et lui jura qu'il lui ferait rendre l'exarchat de Ravenne. Pépin fit ensuite conduire le pape à Saint-Denis, où il le reçut avec tous les honneurs dûs au chef de la religion. C'est dans cette église que le pape Étienne III sacra de nouveau Pépin-le-Bref, la reine Berthe, et leurs fils Charles et Carloman. Le roi de France y reçut le titre de roi très-chrétien et de patrice des Romains.

Fidèle à son serment, Pépin passa les Alpes, battit le roi des Lombards qui assiégeait Rome, lui prit l'exarchat de Ravenne, et en fit don à l'église en s'en réservant la souveraineté.

Pépin était à peine de retour en France, qu'Astophe assiégea Rome de nouveau (755). Le pape lui écrivit et lui envoya même une lettre de saint Pierre que Pépin

crut ou feignit de croire descendue de ciel[1]. Il passa une seconde fois les Alpes, tailla en pièces l'armée des Lombards, et prit leur roi, qui racheta sa liberté et sa vie moyennant une rançon de douze mille sous d'or.

En 757, Pépin subjugua les Saxons, et força Tassillon, duc de Bavière, à se soumettre. Il assiégea et prit Narbonne, défendue par les Sarrasins (759), et s'empara de la Septimanie. Huit ans après, il battit Gaiffre, duc d'Aquitaine (qui fut tué par ses propres soldats), et réunit ce duché à la couronne.

Pépin-le-Bref mourut à Saint-Denis, le 24 septembre 768, à l'âge de cinquante-quatre ans, après avoir partagé l'empire entre ses deux fils. Charles, que l'on nomma depuis Charlemagne, ou le Grand, eut l'Austrasie, la Neustrie, la Bavière et la Thuringe. Carloman eut la Bourgogne, la Provence, l'Alsace, la Souabe et le Languedoc. Il leur partagea également l'Aquitaine.

De la chûte de la race mérovingienne date l'établissement en France d'un gouvernement monarchi-aristo-

[1] On ne croirait pas qu'un homme se soit rendu coupable d'une semblable absurdité, si l'histoire ne nous avait conservé cette fameuse lettre que nous transcrivons ici, afin de donner un échantillon du style de saint Pierre. Voici ce qu'il disait aux peuples soumis à Pépin :

« C'est moi-même, Pierre, l'apôtre de Dieu, qui vous parle ; je vous regarde comme mes fils adoptifs. En écoutant ces paroles que je vous adresse, croyez-les comme si je paraissais à vos yeux vivant et revêtu de ma propre chair. Je vous dirai plus : Notre-Dame, la mère de Dieu, Marie toujours Vierge, joint ses sollicitations, ses protestations, ses admonestations et ses ordres aux nôtres. Enfin les trônes et les dominations, toute l'armée de la milice céleste, les martyrs, les confesseurs du Christ et tous ceux qui plaisent à Dieu, s'unissent à nous pour vous exhorter à nous secourir, et pour vous conjurer avec ferveur d'avoir pitié de cette ville de Rome que Notre-Seigneur nous a confiée, ainsi que de ses brebis qui y demeurent, et de sa sainte église que Dieu lui-même vous recommande. Armez-vous, allez combattre la race impie des Lombards, sinon vos corps et vos âmes seront tourmentés dans les feux inextinguibles de l'enfer, par le diable et par ses anges pestilentiels. »

cratique militaire. Pépin est le premier qui devint roi des Francs autrement que par le droit de naissance. Tout, dans cette première race, avait annoncé l'hérédité : Des rois enfans toujours préférés aux plus vaillans capitaines ; l'interrègne de Charles Martel qui finit par le rappel des fils de Thierri ; le sophisme par lequel Pépin franchit l'abîme qui le séparait de la royauté ; la réponse captieuse du pape ; les remords ou la crainte qui semblaient avoir suivi le nouveau roi sur le trône, et qui ne purent être calmés que par l'absolution de deux papes, sont des faits qui semblent témoigner contre l'usurpation de ce prince ; et, cependant, qui osera qualifier d'usurpateur celui qui fut élu du consentement unanime des grands et du peuple ?...

Pépin-le-Bref fut un génie puissant, un prince courageux et prudent. Il eut avec Philippe de Macédoine de grands traits de ressemblance, et préluda au règne de Charlemagne, comme Philippe avait annoncé celui d'Alexandre. Charles Martel s'était appuyé sur son épée pour s'élever ; Pépin s'appuya sur l'Église, et nous verrons bientôt Charlemagne ne dédaigner ni l'un ni l'autre de ces deux élémens de puissance. Charles Martel se contenta de passer à côté de la monarchie ; son fils s'éleva sur elle, et pour la consoler de l'avoir vaincue, il la releva sur le penchant de sa ruine, et offrit aux peuples le dangereux exemple du génie poursuivant la fortune et achetant le pardon de son usurpation par l'éclat brillant qu'il répand autour de lui. C'est surtout le mouvement que Pépin donna à la royauté qui plut à la multitude, car le peuple apprécie rarement les bienfaits qui descendent silencieusement sur lui.

Nous nous sommes étendus longuement sur tous les

faits qui concernent l'illustre famille des Pépin, parce qu'elle est Belge, qu'elle avait d'immenses propriétés dans nos contrées, qu'elle y faisait sa résidence ordinaire, et, enfin, parce que c'est à notre pays que la France doit ses rois de la première et de la seconde race.



CHARLEMAGNE.

CHARLEMAGNE.

—

A peine Charles et Carloman furent-ils en possession du vaste héritage de leur père, que les Aquitains entreprirent de secouer un joug qui leur était insupportable. Le roi d'Austrasie engagea son frère à se joindre à lui pour les faire rentrer dans le devoir ; mais celui-ci, jaloux de la puissance de son aîné, refusa de prendre part à cette guerre. Charles ne s'effraya ni de la défection de Carloman, ni des forces qu'il avait à combattre ; il attaqua les Aquitains et les Gascons pendant qu'ils s'organisaient, les battit en plusieurs rencontres, les dispersa, les soumit, et fit construire un fort sur la Dordogne (Fronsac), afin de contenir ces peuples turbulens (769).

La promptitude avec laquelle il avait réprimé les troubles de l'Aquitaine, inspira tant de crainte à Didier, roi des Lombards, qu'il rechercha son alliance et lui proposa sa fille Hermengarde pour épouse. Charles étant déjà marié, il avait besoin de l'assentiment du pape pour rompre les liens qui l'unissaient à la reine Imiltrade. Il le sollicita ; mais ce divorce contrariant les vues du chef de l'Église, il le refusa positivement, et lui écrivit à ce sujet la lettre la plus bizarre. Le roi d'Austrasie ne tint aucun compte des observations et des menaces du souverain pontife ; épris des charmes d'Hermengarde, il l'épousa.

A la sollicitation de son gendre, Didier laissa le pape

en repos et cessa de menacer les états de l'Église ; mais le bandeau de l'amour étant tombé, l'illusion de Charles fut bientôt détruite, et il répudia Hermengarde pour épouser Hildegarde, issue d'une famille noble chez les Suèves. L'affront fait à sa fille indisposa le roi des Lombards contre Charlemagne et devint plus tard le sujet d'une guerre sanglante qui ne finit que quand ce dernier fut maître de l'empire d'Occident.

Carloman mourut subitement en 770, et Charles s'empara des états de son frère, malgré les plaintes et les réclamations de sa belle-sœur, Gerberge, qui courut se réfugier, avec ses fils, à la cour de Didier, roi des Lombards.

En l'an 771, Charles vint passe les fêtes de Pâques à Herstal, et, afin d'être plus tôt informé des mouvemens des peuples de la Germanie qui menaçaient sans cesse les Gaules d'une irruption semblable à celle qui eut lieu dans le cinquième siècle, il établit à Aix-la-Chapelle le siége de sa domination.

GUERRE CONTRE LES SAXONS.

—

La guerre la plus opiniâtre, la plus longue, la plus terrible que Charlemagne eut à soutenir, fut celle qu'il entreprit contre les Saxons. Elle dura trente-trois ans, et fit couler des torrens de sang. Ces peuples, qui vivaient sur les rives du Rhin, du Wéser et de l'Elbe, étaient

divisés en une quantité de tribus qui se réunissaient pour délibérer ensemble sur les intérêts communs. Jaloux de leur sauvage indépendance, amis du pillage, attachés à leur religion, ils détestaient autant les Francs que le christianisme. La liberté, la guerre, la chasse étaient leurs passions dominantes, et ils ne trouvaient de délices qu'au milieu des dangers. Ils se réunissaient sous un seul chef qui avait une puissance absolue en tems de guerre, et une autorité très-bornée pendant la paix.

Les Saxons combattaient presque nus, avec des piques et des haches. Un casque de cuir couvrait leur tête, et un bouclier d'osier revêtu de peau défendait seul leur corps couvert de la dépouille de quelque animal féroce. Les chefs qui pouvaient acheter une cuirasse ou la conquérir dans les combats, la portaient sous leurs fourrures, et étaient regardés par le vulgaire comme des hommes qu'Irmensul avait pris sous sa protection.

Leurs divinités étaient Odin, Tentatès et Irmensul, c'est-à-dire Colonne d'Irman. Ce dernier dieu, qu'ils croyaient le plus fort et le plus puissant, était le plus vénéré. Ils le représentaient armé de toutes pièces, tenant dans la main droite un étendard sur lequel on voyait la figure d'une rose; dans la main gauche il portait une balance; on distinguait un ours sur sa poitrine nue, et sur son bouclier un énorme lion qui hérissait sa crinière. Le plus fameux de ses temples était bâti sur la montagne d'Eresbourg, où les Saxons avaient entassé des richesses immenses.

La puissance des prêtres n'avait pas de bornes. Ils prêchaient une doctrine conforme à l'humeur belliqueuse du peuple; ils lui disaient qu'Irmensul aimait le

sang, le carnage; qu'il récompensait la bravoure, punissait la lâcheté, et comblait de ses dons les hommes qui s'illustraient dans les combats. Ces dogmes aussi monstrueux qu'étranges entretenaient l'ardeur de la guerre dans l'esprit des Saxons, qui immolaient à leurs dieux des victimes humaines, et ravageaient la terre pour plaire à leurs affreuses divinités.

Fatigués de payer le tribut de trois cents chevaux auquel ils avaient été soumis par Pépin-le-Bref, les Saxons profitèrent du moment où Charlemagne faisait la guerre en Aquitaine pour se révolter. A peine eurent-ils conçu le projet de recouvrer leur indépendance, qu'ils brûlèrent les églises récemment construites et massacrèrent tous ceux des leurs qui avaient embrassé le christianisme. Saint Libuain qui prêchait l'Évangile dans leur pays, n'échappa à leur fureur qu'en se réfugiant chez un chef qui, moins féroce que ses compatriotes, le cacha quelque tems et parvint à le faire passer dans la Frise.

Non contens de s'être soustraits à la domination franque, ils se jetèrent sur nos frontières, traversèrent le Rhin, et entrèrent dans la Taxandrie, répandant dans ces malheureuses contrées le pillage, l'incendie et la mort.

BATAILLE DU TORRENT.

—

Instruit de l'irruption des Saxons et des dégâts que leurs hordes barbares commettaient en Belgique, Charlemagne résolut de leur faire la guerre et de les refouler au-delà de l'Elbe; mais de simples représailles ne suffisaient pas pour éloigner ce dangereux ennemi de nos frontières; il fallait lui faire une guerre à toute outrance, générale, décisive, et l'anéantir plutôt que de le voir tous les jours ravager nos provinces malgré la foi des traités. Ce plan n'était pas de facile exécution. Ces peuples belliqueux, quelquefois victorieux, souvent battus, étaient toujours prêts à reprendre les armes. Nous les verrons bientôt courir au baptême pour fléchir les vainqueurs, puis briser leurs fers avec la même facilité, relever les autels de leurs idoles, et venir semer l'épouvante et l'effroi jusque sur notre territoire dès que nos troupes étaient éloignées de leur voisinage.

Charles convoqua une assemblée nationale à Worms (772), détailla aux Leudes, aux seigneurs et aux députés des villes les griefs qu'il avait à reprocher aux Saxons, leur fit l'énumération des dégâts et des meurtres qu'ils avaient commis, et proposa de leur faire une guerre d'extermination s'ils n'embrassaient le christianisme. Les Francs et les Belges indignés de l'outrage fait à leur religion, à leur patrie et à leur prince, accueillirent cette proposition avec transport, et jurèrent d'en tirer

une vengeance éclatante. Un rendez-vous général fut donné à Worms même, et, à quelques jours de là, on vit arriver les ducs, les comtes, les avoués des églises à la tête de leurs vassaux.

Lorsque Charlemagne eut réuni des forces imposantes, il marcha contre les Saxons, et mit tant de célérité dans ses mouvemens qu'ils n'eurent pas le tems de se concentrer. Serrés de près par l'armée franque, ils cédèrent le terrain après avoir été battus dans quelques escarmouches, et se retirèrent sur la montagne d'Éresbourg, où ils l'attendirent de pied ferme. Là, ils se défendirent avec fureur, et Charles fut contraint d'assiéger cette montagne consacrée à Irmensul, où les Saxons avaient entassé les richesses, produits de leurs courses aventureuses.

Charlemagne essaya à diverses reprises d'enlever la position inexpugnable des Saxons; mais la valeur de ceux-ci et la nature du terrain lui opposèrent long-tems des obstacles insurmontables. Des actions sanglantes avaient lieu tous les jours; on se battait de part et d'autre avec un égal acharnement, et il eut été difficile de prévoir de quel côté la victoire se fixerait; car si les Francs étaient animés par le désir de la vengeance, les Saxons combattaient, à l'ombre de leurs autels, pour la défense de leurs dieux, de leurs biens et de leur liberté.

Cependant les chaleurs de l'été avaient tari les ruisseaux, desséché les sources et rendu l'eau si rare qu'elle manqua totalement dans notre camp. Fatigués par des combats continuels, dévorés par une soif ardente, les Francs ne pouvaient plus soutenir le poids de leurs armes et ils allaient plier devant l'ennemi, quand tout à coup le ciel se couvrit de nuages et inonda la terre

d'une pluie violente. Une onde limpide roule alors ses flots dans le lit desséché d'un ancien torrent et vient rendre aux nôtres le courage, l'espoir et la force. A l'aspect de cet heureux phénomène, les Belges et les Francs sentent ranimer leur ardeur; ce bienfait inespéré est à leurs yeux un miracle étonnant, un présage de la protection du ciel qui leur promet la victoire, et ils demandent à grands cris de marcher à l'ennemi. Charlemagne profite de leur enthousiasme; il donne le signal du combat, et après une lutte opiniâtre, les Saxons, chassés de position en position, sont obligés les uns de fuir, et les autres de se réfugier dans Eresbourg d'où ils bravent encore la puissance du vainqueur.

Les Saxons perdirent beaucoup de monde dans cette action sanglante que les Francs nommèrent « la Bataille du Torrent. » Une médaille en consacra le souvenir; on y voyait un trophée près d'un torrent, avec cette inscription : *Saxonibus ad Torrentem devictis* [1].

COMBAT DES BOUCLIERS ARDENTS.

—

Après la victoire du Torrent, une partie de l'armée franque poursuivit sans relâche les débris de celle des Saxons, ne leur donna pas le tems de se rallier, et les refoula au-delà du Wéser, tandis que l'autre mit le siége

[1] Les Saxons vaincus au Torrent.

devant la forteresse d'Éresbourg ou d'Irmensul (Stadberg). La défaite des Saxons ne les avait cependant pas mis dans l'impossibilité de reprendre les armes, et il était même probable qu'ils ne tarderaient guère à réunir de nouvelles forces, et à tenter de venir au secours de cette place importante qui récelait leurs richesses et leurs divinités. Ces prévisions n'échappèrent point à Charlemagne, qui résolut de pousser le siége avec vigueur, et d'enlever Éresbourg avant que les populations établies sur les rives de l'Elbe n'eussent le tems de se rassembler et de venir lui disputer la victoire.

Peu de jours lui suffirent pour établir des lignes de circonvallation et resserrer la place autant que la nature du terrain le lui permettait. Il fit élever des plateformes, lancer sur les assiégés une immense quantité de dards et de pierres, et préparer des béliers pour battre les murailles ; mais il avait à faire à des hommes qui ne se déconcertaient pas facilement, et qui avaient la conviction que leur dieu Irmensul saurait paralyser les efforts de leurs ennemis. Animés par la présence d'une divinité qu'ils redoutaient, et par les oracles et les inspirations de leurs prêtres, les Saxons défendaient leurs remparts avec une fureur difficile à décrire, faisaient de fréquentes sorties, et parvenaient souvent à détruire des ouvrages qui avaient coûté aux Francs des peines et des fatigues infinies.

Malgré le désir que Charles avait d'enlever Éresbourg, le siége traînait en longueur, et son armée soutenait tous les jours de rudes combats dans lesquels elle avait souvent l'avantage, mais qui diminuaient insensiblement sa force numérique. Un jour, les Saxons font une sortie générale, attaquent les lignes des assiégeans et vont peut-être les anéantir, lorsqu'un violent orage

éclate au-dessus des combattans. Tout-à-coup l'air s'obscurcit, la foudre gronde, les éclairs percent la nue, la sillonnent en tous sens, et serpentent sur les remparts d'Irmensul qui paraissent consumés par le feu du ciel. A l'aspect de ce prodige étonnant pour des gens superstitieux, les Francs et les Belges, surpris un instant, reprennent courage; ils croient voir des pavois enflammés, des glaives lumineux se croiser, se heurter dans l'air, tonner sur les murs sacriléges d'Éresbourg, les incendier et les détruire. Ils s'imaginent que les puissances célestes viennent à leur secours; ils se raniment, redoublent d'efforts, culbutent les Saxons, les refoulent jusqu'au pied des remparts qu'ils escaladent, s'emparent de la ville, y arborent l'étendard de la rédemption, pillent les trésors confiés à la garde des prêtres, massacrent tous les êtres qui leur tombent sous la main, détruisent les idoles des Saxons et renversent le temple d'Irmensul.

La superstition de nos pères donna à cette action mémorable le nom de Combat des Boucliers Ardens.

La chûte d'Éresbourg consterna les Saxons. Ils se soumirent, demandèrent la paix, promirent de payer le tribut, et donnèrent douze otages qui demeurèrent garans de leur sincérité. Avant de quitter la Saxe, Charlemagne fit raser la forteresse d'Irmensul et transporter en Austrasie des richesses immenses qui lui servirent plus tard à faire bâtir à Aix-la-Chapelle un palais superbe où il établit des bains si vastes que cent personnes pouvaient y nager à l'aise. On raconte qu'il vit un jour dans une forêt déserte un ruisseau dont l'onde brûlante flétrissait les fleurs du rivage. En vain il essaya de le franchir; son cheval se cabra et recula en respirant la vapeur sulfureuse du ruisseau. Charles, étonné, mit

pied à terre, remonta le cours de l'eau dont il trouva la source cachée par de superbes débris d'un palais romain. Telle est l'origine des bains d'Aix-la-Chapelle.

CONQUÊTE DE L'ITALIE.

—

Didier, roi des Lombards, celui-là même qui avait juré une haine inextinguible à Charlemagne, pensa que s'il pouvait faire sacrer les enfans de Carloman, il lui susciterait une foule d'ennemis et des embarras intérieurs. Dans l'espoir d'épouvanter le pape Adrien I, et de le forcer à condescendre à ses désirs, il entra dans les états de l'Église à la tête d'une puissante armée, les ravagea, et se présenta tout à coup devant Rome. Il offrit au pape la paix et la restitution de l'Ombrie qu'il venait de lui enlever, à condition qu'il sacrerait rois des Francs les deux fils de Carloman qui étaient dans son camp. Adrien n'avait pas une âme commune. Il savait bien que les Lombards étaient ses plus implacables ennemis, et que leur roi ne lui faisait cette proposition qu'afin de nuire à Charlemagne, et d'enlever à l'Église son plus ferme soutien. Loin de s'effrayer des menaces de Didier, Adrien fit fermer les portes de Rome, couvrit ses remparts de soldats, envoya un courrier à Charles pour l'informer de ce qui se passait en Italie, et chargea trois évêques d'aller jeter aux pieds du roi Lombard la bulle qui le frappait d'anathème.

L'envoyé du Souverain Pontife trouva Charlemagne à Thionville, et lui remit les dépêches dont il était porteur. Ce jeune prince, que l'ambition de conquérir l'Italie animait peut-être, n'osa cependant pas entreprendre cette guerre sans y être autorisé par les grands. Il convoqua une assemblée nationale à Genève, et la guerre y fut résolue pour punir Didier d'avoir donné asile à Hunnon, vassal rebelle de Charles; de ce qu'il avait voulu contraindre le pape à sacrer rois les deux fils de Carloman pour attiser chez les Francs le feu de la guerre civile; et, enfin, parce qu'il avait violé la foi des traités en ravageant les états de l'Église et en s'emparant d'une partie du domaine de saint Pierre.

Informé que les Saxons remuaient encore, Charlemagne tenta d'abord la voie des négociations, et il envoya des ambassadeurs à Didier pour l'engager à laisser le pape en repos. Il offrit même de lui payer une somme de quatorze mille sous d'or s'il voulait cesser les hostilités et rendre à l'Église l'Ombrie et l'exarchat de Ravenne. Cette modération fit croire au roi des Lombards que Charles craignait de mesurer ses armes contre les siennes, et qu'il était effrayé de l'accroissement du parti des enfans de Carloman. Au lieu de le rappeler à des sentimens plus pacifiques, cette ambassade augmenta son orgueil. Il répondit fièrement qu'il ne rendrait pas ce qu'il avait conquis, et que si les Francs venaient l'attaquer, ils le trouveraient bientôt au sommet des Alpes.

Irrité de la réponse de Didier, Charles divise son armée en deux corps, se réserve le commandement du premier, et confie celui du second au duc Bernard, fils naturel de Charles Martel, que la Belgique a vu naître. Le premier corps dirigea sa marche vers le Mont-Cenis,

tandis que le deuxième prenait la route de Mont-Joux. Ils marchent rapidement vers la clôture des Alpes. C'était une longue ligne de murs, de bastions et de tours placés à l'entrée du Val-de-Suze. Adalgis, fils de Didier, y arrête long-tems les Francs et les Belges, et déjà Charlemagne, dégoûté de tant d'obstacles, allait plier ses tentes et se retirer, quand l'archevêque de Ravenne lui fait enseigner, à travers d'affreux précipices, une route pour descendre en Italie (773).

Pendant que Didier défendait la vallée d'Aoste, le deuxième corps de l'armée franque descendit les Alpes et tourna les Lombards. Cette marche imprévue décourage ceux-ci; ils s'effraient, se troublent; la peur, qui augmente et grossit les objets, leur persuade qu'ils ont à dos des forces considérables. Au lieu de chercher à détruire ce corps séparé du reste de notre armée, ils abandonnent leurs positions, se dispersent, et s'enfuient saisis d'une terreur panique. Charlemagne franchit les Alpes à son tour, il entre en Italie, poursuit les fuyards, force Didier à se renfermer dans Pavie, et Adalgis à se réfugier à Véronne avec la veuve et les fils de Carloman.

Persuadé que ces deux villes tomberaient bientôt en son pouvoir, et que leur chûte entraînerait celle de la domination des Lombards, Charlemagne les fit bloquer étroitement, et laissa à ses généraux le soin de les prendre par famine. En attendant leur reddition, il subjugua toute l'Italie, à l'exception de Naples et de la Calabre, qui étaient défendues par des troupes de l'empereur de Constantinople, la réunit à l'empire des Francs, et fit son entrée triomphale dans Rome le 1er avril 774.

L'éclat de son triomphe fut semblable à celui des héros de l'ancienne Rome. Les sénateurs, les patriciens,

le clergé, le peuple, vinrent au-devant de lui précédés par la bannière du christianisme, portant dans leurs mains des branches d'olivier, poussant des cris d'allégresse, et chantant : « Béni soit celui qui vient au nom « du Seigneur. » Il descendit de cheval à l'aspect de la bannière sacrée, et se rendit à pied jusqu'à la basilique de Saint-Pierre sur les marches de laquelle le souverain pontife l'attendait. Ils firent, tous deux, leur prière sur le tombeau du prince des apôtres, et se jurèrent une amitié durable. Les seigneurs belges, francs et romains imitèrent cet exemple et prêtèrent le même serment. Ainsi, l'orgueilleuse Rome, cette antique et superbe capitale du monde, vit triompher dans ses murs un descendant des anciens Belges qu'elle avait asservi.

Charlemagne confirma la donation que Pépin-le-Bref avait faite à l'Église; mais il se réserva la suzeraineté des villes et pays qu'il lui cédait.

Le siége de Pavie, qui durait depuis six mois, força Charles à quitter Rome et à se rendre au milieu de ses troupes. Didier s'y défendit quelque temps encore; mais les habitans l'ayant forcé de capituler, il se rendit à discrétion; Charlemagne le fit raser et renfermer à Liége, dans un cloître, où il mourut peu après. Véronne succomba également. Adalgis s'en étant échappé pour se réfugier à Constantinople, la populace en ouvrit les portes à Charles, qui y entra en vainqueur; il y trouva la veuve et les malheureux enfans de Carloman, qu'il fit renfermer dans différens monastères.

Charlemagne craignant un soulèvement chez les Lombards s'il les forçait à se soumettre aux Francs, leur laissa leurs lois et leurs chefs, se fit reconnaître roi de la Lombardie et patrice de Rome par le pape Adrien, et reçut, à Monza, la couronne de fer que la



reine Theudelinde avait fait faire pour son mari. Il existe une médaille portant l'effigie de Charles avec cette inscription : *Dominus noster Karolus imperator, Augustus rex Francorum et Longobardorum.*

WITIKIND.

—

PENDANT que Charlemagne subjuguait l'Italie et régnait en maître sur les rives du Tibre comme César avait dominé sur celles de l'Escaut, Witikind [1], mettant habilement à profit les circonstances qui attiraient le roi des Francs dans d'autres contrées, avait fait entendre dans toute la Saxe des cris de vengeance et de liberté, et opéré une vaste insurrection qui armait tous les Germains contre la domination franque. Les indomptables Saxons s'étaient armés à la voix de ce héros célèbre. Après l'avoir choisi pour leur chef suprême, ils avaient chassé les Francs de leur pays, repris Éresbourg et relevé les autels d'Irmensul sur lesquels ils avaient immolés une foule de captifs (774).

Après avoir tiré le glaive il fallait songer à se mettre en mesure de résister aux Francs qui chercheraient sans doute à venger la violation du traité et le massacre de leurs concitoyens. Witikind ne perd pas de tems;

[1] Witikind, ou Wite-Kind, signifie en ancien saxon, *enfant blanc*. On n'a que des traditions incertaines sur l'origine de ce guerrier; quelques chroniques du moyen âge prétendent qu'il est le fils d'un des principaux chefs de la nation saxonne, nommé Werneking.

il réunit une armée nombreuse, l'organise, lui inspire les sentimens de vengeance qui l'animent lui-même, la dirige ensuite vers le Rhin et s'empare d'une vaste étendue de pays qu'il parcourt le fer et la flamme à la main (774).

Charlemagne apprend en Italie le soulèvement des Saxons et la dévastation du territoire franc. Soudain il repasse les Alpes, arrive en Austrasie au moment où ses ennemis l'en croyaient éloigné, convoque une assemblée générale au champ de Mai, à Duren, près de Juilliers, et se trouve bientôt à la tête de forces imposantes. Voulant étonner les Saxons par sa célérité et les surprendre pendant qu'ils se livraient au pillage, le roi des Francs passe le Rhin, tombe sur eux rapide comme la foudre, les disperse, les chasse devant lui, reprend en courant tout le pays dont ils s'étaient emparés, enlève Éresbourg d'un coup de main, et les poursuit jusqu'au bord du Wéser (775).

La perte des Saxons fut très-minime, et se borna à quelques centaines de guerriers que les nôtres massacrèrent dans Éresbourg et tuèrent dans diverses escarmouches. Surpris par les Francs, ils s'étaient réfugiés dans les forêts de la Germanie, dont ils connaissaient toutes les issues, et avaient regagné les bords du Wéser, laissant les nôtres étonnés d'une fuite à laquelle ils n'étaient pas habitués de s'attendre.



BATAILLES DU WÉSER.

—

Quand Charlemagne passa le Rhin, les Saxons, selon leur coutume, étaient occupés à piller et à dévaster une grande étendue de pays. Witikind prévoyant que, dans l'état de dispersion où se trouvait son armée, il ne pourrait la réunir assez promptement pour s'opposer à la marche des Francs, donna l'ordre à ses divers détachemens de se retirer en toute hâte à travers les forêts de la Germanie, et de se concentrer sur la rive gauche du Wéser, dans la direction de Minden. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Les guerriers saxons, chargés de butin, opérèrent leur retraite isolément, et Charles pénétra dans leur pays sans trouver la moindre résistance, si ce n'est cependant devant la forteresse d'Éresbourg, défendue par une poignée de braves qui furent les victimes de leur courage et de leur dévouement.

Les Francs, qui depuis le commencement de la campagne avaient toujours vu fuir les Saxons devant eux, les trouvèrent ralliés au bord du Wéser, et décidés à leur défendre le passage de ce fleuve. Aussitôt que les armées furent en présence, l'intrépide Witikind donna le signal du combat. Les Saxons combattirent avec une rage, un acharnement difficiles à décrire. Ils se ruèrent sur les nôtres comme des bêtes féroces, et cherchèrent à enfoncer nos redoutables colonnes. La bataille fut longue, opiniâtre, terrible et long-tems incertaine;

mais les hordes belliqueuses de Witikind, mal pourvues d'armes offensives et défensives, sans frein, sans discipline, sans instruction militaire, ne purent, malgré toute leur vaillance, résister aux bataillons francs, qui opposaient sans cesse un art régulier et des mouvemens coordonnés aux attaques réitérées et à la fureur aveugle de leurs implacables ennemis. Enfoncés de toutes parts, culbutés les uns sur les autres, ils furent enfin forcés d'abandonner le champ de bataille, qu'ils laissèrent jonché de cadavres, et de passer le Wéser à la nage ou à l'aide d'une multitude de petites barques.

On ne conçoit pas ce qui a pu engager Witikind, qui était sur la défensive, à livrer bataille dans une plaine découverte, ayant une rivière à dos. Vaincu, il devait être et il fut repoussé dans les flots du Wéser. Sa position naturelle était sur la rive droite de ce fleuve d'où il aurait pu en défendre le passage. Quoi qu'il en soit, forcés de fuir après avoir essuyés des pertes immenses, les Saxons se dispersèrent dans les bois, et Charlemagne les poursuivit au-delà du Wéser afin d'empêcher leurs débris épars de se rallier et de tenter encore le sort des batailles.

Le roi des Francs, aussi prudent que brave, n'avait franchi le Wéser qu'avec une partie de ses forces; le reste de son armée, campé sur la rive gauche, avait reçu l'ordre de garder le fleuve, de veiller à ce que les communications ne fussent pas interceptées entre les deux corps, et d'empêcher que l'ennemi ne coupât la retraite à celui qui manœuvrait entre le Wéser et l'Elbe. Cette sage précaution sauva Charlemagne d'un danger extrême; car pendant qu'il poursuivait les Saxons la lance dans les reins, l'infatigable Witikind revint sur ses pas suivi par quelques fidèles, rassembla une nou-

colonnes profondes, ils dirigent toutes leurs forces sur un seul point; repoussés, ils se retirent, reviennent à la charge avec une nouvelle audace, et attaquent simultanément les quatre faces de ce carré inébranlable qui ressemble à un roc battu par les flots de la mer en courroux. Les Francs, serrés les uns contre les autres, sont pourtant décidés à vendre chèrement leur vie; le nombre de leurs ennemis, loin de les intimider, ne fait qu'accroître leur intrépidité. Ils savent bien qu'ils ne pourront triompher de la furie des Saxons; mais le tems s'écoule; leur vaillance recule le moment de leur défaite, et, s'ils succombent, ils n'auront du moins pas flétri l'honneur du nom Franc.

Irrités de tant de résistance, les Saxons renouvellent leurs attaques. Déjà ils ont entamé un des angles du carré; déjà les Francs, pressés par leurs redoutables ennemis, remplacent avec peine ceux des leurs que la mort vient frapper; déjà leurs bras fatigués ne peuvent plus supporter le poids de leurs armes, quand Charlemagne paraît tout à coup dans la plaine à la tête de ses bandes victorieuses. Ce secours inespéré ranime l'espoir des vaincus et porte l'effroi parmi les Saxons. Charles presse sa marche, déploie ses colonnes, arrive sur le champ du combat, attaque avec fureur les soldats de Witikind, les enfonce, en fait une effroyable boucherie, et les met dans une déroute complète.

Découragés par deux défaites successives, les Saxons demandèrent la paix, l'obtinrent, et se soumirent. Witikind seul refusa de subir le joug que l'illustre fils de Pépin imposait à la Saxe. Pendant que ses compatriotes s'humiliaient devant le vainqueur, il courut éveiller l'énergie des Danois, et faire alliance avec ces terribles hommes du Nord, qui bientôt, et pendant plus d'un

siècle, reportèrent dans la Gaule et dans la Belgique tous les désastres d'une guerre d'invasion toujours instante.

SOULÈVEMENT DES LOMBARDS.

—

En prenant le titre de roi des Lombards, Charlemagne avait laissé aux peuples de l'Italie leurs lois, leurs biens et leurs chefs, dans l'espoir de se les attacher par la douceur ; mais le joug de l'étranger, le plus odieux, le plus dégradant, si léger qu'il soit, leur devint bientôt insupportable. Adalgis, fils de Didier, qui s'était réfugié à Constantinople, les encouragea dans leur défection, et vint les appuyer lui-même en leur amenant quelques vaisseaux de guerre que l'empereur d'Orient avait mis à sa disposition. L'arrivée de ce prince fut le signal d'un soulèvement général auquel les ducs de Frioul, de Spolette et l'archevêque de Ravenne prirent part (775).

Ce mouvement insurrectionnel compromettant particulièrement les intérêts temporels de l'Église, le pape Adrien se hâta d'en prévenir Charlemagne ; il l'engagea de venir promptement en Italie, afin d'étouffer cette révolte avant que la puissance d'Adalgis ne fut consolidée. « Crois-moi, bon et excellent fils, roi très-« chrétien, lui écrivait-il, sois persuadé qu'aussi long-« tems que tu seras fidèle dans ton amour pour le prince « des apôtres, le Dieu tout-puissant t'accordera des



« succès sans interruption et des victoires sans bornes. » On voit par cette singulière épître, que le souverain pontife se plaçait déjà au-dessus des têtes couronnées, et que de leur soumission au successeur de saint Pierre, il faisait dépendre leurs succès, leur gloire et leur prospérité (776).

Charlemagne, qui venait de soumettre les Saxons, quitte les rives du Rhin, franchit les Alpes, descend en Italie, épouvante les Lombards par sa présence inattendue, les fait rentrer dans l'ordre, et s'élance au-devant de Rodgant, duc de Frioul, qui, à la tête de quelques troupes, ose seul tenir la campagne, et lutter contre la fortune de Charles. Une seule bataille mit fin à son règne et à ses projets ambitieux. Son armée ne put résister à l'impétuosité des Francs. Elle fut battue, dispersée, et le duc tomba lui-même au pouvoir du vainqueur, qui fit mettre à mort ce vassal rebelle, afin d'effrayer ceux qui seraient tentés d'imiter son exemple [1].

Adalgis qui craignait de tomber entre les mains du roi des Francs, se rembarqua en toute hâte, et fit voile pour Constantinople. L'Italie étant totalement soumise, Charles gracia le duc de Spolette, dégrada plusieurs nobles qui avaient pris part à la révolte, donna le commandement du pays à des chefs Francs et Belges, et fit emprisonner l'archevêque de Ravenne qui recouvra cependant sa liberté à la sollicitation du pape Adrien.

Witikind, rentré en Saxe pendant que Charlemagne

[1] Les annales de Fulde ne disent pas si Rodgant fut tué dans l'action ou si Charles le fit périr; mais Dupleix assure que ce prince fut « mené prison- « nier devant le roy, lequel apres luy avoir reproché son ingratitude, jugeant « prudemment que la punition de celuy-ci devoit servir d'espouvantail aux « autres, luy fit trancher la teste. »

soumettait les Lombards, y avait de nouveau soulevé les peuples. Le roi des Francs quitta les rives du Pô, repassa les Alpes, et parut tout à coup dans la Germanie à la tête d'une armée levée à la hâte dans nos contrées. Sa présence inopinée effraya les Saxons, et quelques combats légers les désarmèrent. Ils recoururent encore à la clémence du héros belge : il leur pardonna, et ils rentrèrent dans l'ordre, à l'exception de leur chef qui, trop fier pour fléchir le genou devant le vainqueur, alla chez les Danois lui susciter des ennemis, et rêver aux moyens de venger sa patrie.

GUERRE D'ESPAGNE.

—

Après l'hiver de 776 que Charlemagne passa à Herstal, il fit convoquer l'assemblée du Champ de Mai à Paderborn. Les grands et les députés des villes s'y trouvèrent, ainsi que tous les chefs des Saxons, à l'exception de Witikind qui, constant dans sa haine contre la tyrannie de l'étranger, était allé respirer un air libre dans les forêts de la Scandinavie. Les nobles Saxons, qui craignaient la puissance du roi des Francs, lui protestèrent qu'ils abandonneraient le culte des idoles et qu'ils persévéreraient dans leur abjuration. Ils lui prêtèrent tous serment de fidélité, à la formule duquel on avait ajouté « qu'ils consentaient à être dégradés et déclarés « ignobles s'ils abandonnaient le christianisme ou s'ils

« s'insurgeaient contre leur suzerain. » Si l'on donnait plus d'extension à un semblable châtiment, il ne serait point à dédaigner dans notre siècle, où l'on voit tant d'hommes, qui ne sont nobles que de nom, descendre jusqu'à l'infamie pour assouvir leur haine, ou pour satisfaire leur ambition et leur cupidité.

Pendant l'assemblée de Paderborn, des ambassadeurs d'Ibinalarabi, émir musulman qui s'était révolté contre Abdérame, roi de Cordoue, vinrent implorer la protection de Charlemagne, et lui offrir une partie de la Navarre, de l'Aragon et de la Catalogne, s'il voulait prêter à leur maître le secours de ses armes. L'ambition, ou peut-être le désir d'affaiblir les Sarrasins en les divisant, engagea Charles à faire bon accueil aux envoyés du prince maure. Il accepta leurs offres, les renvoya chargés de présens, et les chargea de prévenir Ibinalarabi qu'il verrait bientôt l'armée franque au sommet des Pyrénées (777).

Une guerre comme celle qu'il allait entreprendre exigeait des apprêts considérables et des forces imposantes. Il laissa à ses généraux le soin de contenir les Saxons, et se rendit au château de Casseneuïl, dans l'Agenois, lieu fixé pour le rendez-vous général des troupes. Les ducs, les comtes, les seigneurs, les avoués des villes et des églises de la France, de la Belgique et de l'Italie s'y rendirent avec leurs vassaux, et formèrent une armée puissante dans laquelle on distinguait même quelques jeunes Danois, jaloux de faire leurs premières armes sous la conduite d'un chef aussi renommé (778).

Rien n'arrêtant plus l'expédition de Charles, il se mit en campagne et divisa son armée en deux corps. L'un se dirige sur la Navarre, l'autre sur la Catalogne, et descendent tous deux comme un torrent vers les plaines

arrosées par l'Èbre. Les Sarrasins, divisés par leurs factions, ne purent se réunir pour faire tête à l'orage ; ceux de la Navarre se jetèrent dans l'ancienne Pompéiopolis [1] et résolurent de s'y défendre.

Charles n'osa laisser cette place importante derrière lui ; il la fit investir et l'on commençait les travaux préparatoires, quand un corps de cavalerie maure tomba tout à coup sur les travailleurs, les sabra, et alla ensuite renforcer la garnison de Pampelune qui capitula après trois mois de siége. Maître de cette ville, Charlemagne s'avança dans l'intérieur du pays, passa l'Èbre et prit Sarragosse qu'il donna à l'émir Ibinalarabi, sous la condition qu'il lui prêterait foi et hommage et qu'il paierait un tribut annuel aux Francs.

Avant de quitter l'Espagne, Charles fit démanteler et ruiner Pampelune qu'il ne croyait pas pouvoir conserver, et baptiser bon gré, malgré, une grande quantité de Sarrasins. Il ne voulut pourtant pas y forcer l'émir qui l'avait servi fidèlement ; mais il le contraignit à permettre aux chrétiens qui vivaient dans ses états, le libre exercice de leur culte.

DÉFAITE DE RONCEVAUX.

—

Les exemples des arrière-gardes qui ont éprouvé de grands échecs sont nombreux ; un des plus fameux, et

[1] Pampelune, fondée par Pompée.

sur lequel nous avons le moins de détails positifs, est la destruction de celle que commandait Roland, neveu de Charlemagne, ce héros historique tant célébré par les romanciers.

Après avoir conquis en courant quelques provinces de l'Espagne, et ruiné Pampelune, Charlemagne reprit le chemin de ses états. Les Sarrasins repoussés au-delà de l'Èbre étant dans l'impossibilité de continuer la guerre et de le harceler dans sa retraite, le roi des Francs, qui croyait ne rien avoir à craindre d'eux, se mit en marche avec le gros de son armée et traversa les Pyrénées, laissant en arrière ses équipages et un riche butin, sous la protection de Roland à qui il avait confié le commandement de l'arrière-garde. En laissant une immense étendue de terrain entre ses bagages et l'armée, et en ne prenant pas à l'avance des positions qui pussent le rendre maître du défilé qu'il devait traverser, Charles commit une faute qui eut de funestes résultats, en ce qu'elle força la fortune, jusque-là favorable à ses armes, à l'abandonner momentanément. Éloigné de son arrière-garde, il ne put apprendre assez tôt l'embarras dans lequel elle se trouvait, ni venir à son secours, ce qui la mit dans la cruelle alternative de fuir ou de mourir. Quoiqu'il en soit, il franchit les Pyrénées sans rencontrer d'obstacles. Roland n'eut pas le même bonheur; quand il fut engagé dans la vallée de Roncevaux, il se trouva tout à coup environné d'ennemis.

Les Aquitains et les Navarrais, commandés par Loup, duc de Gascogne, avaient des injures à venger. Quoique vassaux du roi des Francs, ils tournent leurs armes contre lui, s'emparent des hauteurs qui dominent Roncevaux, se cachent dans d'épaisses broussailles, dans

le creux des rochers, laissent passer le roi, se rendeut maîtres du défilé, et tombent sur l'arrière-garde. Roland, ce héros de l'Arioste, et les braves dont elle est composée opposent à ce déluge d'ennemis un courage inébranlable; mais accablés de traits, écrasés par des quartiers de roc, par des troncs d'arbres qui sont lancés sur eux du haut des monts, ils reçoivent la mort sans pouvoir l'éviter ni se défendre. Roland combat avec fureur et fait des efforts surnaturels pour s'ouvrir un passage dans une gorge voisine. Les Gascons l'y suivent, lui barrent la route, le serrent de plus près et font un massacre épouvantable des braves qu'il commande. Accablés par le nombre, les Francs succombèrent et moururent les armes à la main : pas un seul n'échappa.

Informé de ce funeste événement, Charlemagne voulut en tirer sur-le-champ une vengeance éclatante. Il ne le fit pourtant pas; la perte de sa nombreuse arrière-garde ayant beaucoup diminué ses forces, il crut prudent de rentrer dans ses états et d'ajourner le châtiment que méritait la trahison du duc de Gascogne. A quelque tems de là ce prince déloyal fut arrêté par ordre de Charles, jugé et pendu. Une chapelle fut érigée à Roncevaux sur les ossemens des braves morts dans cette journée sanglante. On y grava sur un marbre funèbre les noms d'Ogier, de Roland, de Thierri d'Ardennes et de plusieurs autres guerriers.

NOUVELLE RÉVOLTE DES SAXONS.

La nouvelle du désastre de Roncevaux se répandit avec la rapidité de l'éclair jusque dans la Scandinavie. Witikind qui ne respirait que vengeance, consumé par le feu brûlant de la liberté, croyant la perte de Charles beaucoup plus grande qu'elle ne l'était réellement, s'imagina que l'heure de courir aux armes avait sonné. Soudain il rentre en Saxe, inspire au peuple toute la haine dont il est animé contre les Francs et contre le christianisme, lui fait entrevoir l'espoir de reconquérir son indépendance, le met en insurrection, fait massacrer les prêtres chrétiens, démolir les églises, abattre les croix, relever les idoles, et rétablir le culte sanglant du terrible Irmensul (778).

Peu de jours suffirent à Witikind pour soulever toute la Saxe et former une armée redoutable à la tête de laquelle il envahit le territoire franc, ravagea le pays, détruisit les églises, les monastères, et commit d'immenses dégâts partout où il porta ses pas. Ces guerriers féroces s'avancèrent ensuite jusqu'au Rhin, menacèrent Cologne et Mayence, entrèrent dans la Frise, brûlèrent l'église de Deventer, et se préparaient à pénétrer dans nos contrées, quand Charlemagne vint opposer des forces imposantes au torrent qui menaçait d'inonder la Belgique. Il était à Auxerre quand il apprit la révolte des Saxons. Il en part aussitôt, vient

s'établir à Herstal, y passe l'hiver, et, en attendant que la saison lui permette d'entrer en campagne, il détache toute sa cavalerie sur le bord du Rhin afin de garder ce fleuve et de surveiller les mouvemens de l'ennemi.

Au printems de 779, il rassembla des forces dans l'Austrasie, les divisa en quatre corps, et leur fit passer le Rhin. Les généraux de Charlemagne manœuvrèrent d'abord de manière à rejeter les Saxons sur leur territoire; mais l'intrépide Witikind déconcerta leurs projets, soutint courageusement plusieurs combats sanglans, conserva ses positions, et sut habilement opposer à la tactique et au courage des Francs, le nombre et la vaillance des siens. Indigné de voir que cette campagne était plutôt favorable que désavantageuse à l'ennemi, Charles passa le Rhin à son tour, entra dans la Germanie avec de nouvelles troupes, concentra son armée, et se mit en mesure de frapper un coup décisif.

L'arrivée du roi des Francs et du renfort qu'il amenait ne déconcerta pas Witikind. Rien ne pouvait ébranler la stoïcité de son âme ardente. Loin de se retirer à l'approche de l'armée franque, il concentra la sienne à Bucholt, sur la Lippe, et y attendit fièrement Charlemagne (780). La bataille fut terrible, et la victoire long-tems en suspens. Les Saxons y firent de prodiges de valeur; à l'exemple de leur chef, on les vit à différentes reprises se précipiter sur nos redoutables colonnes, et venir chercher la mort jusque dans nos rangs. Witikind, le vaillant Witikind se surpassa dans cette journée sanglante; il combattit avec fureur, ranima toujours le courage des siens, les ramena souvent à la charge, et ne se retira qu'après avoir vu tomber autour de lui l'élite de ses guerriers. Battu complètement, il chercha à rallier les débris de son armée; mais quand

il vit les Saxons découragés se disperser dans les forêts, il désespéra du salut de sa patrie et reprit de nouveau la route du Danemarck.

Cette victoire fit tomber toute la Saxe au pouvoir de Charlemagne. Il la parcourut plutôt en brigand qu'en roi. Il passa l'Elbe, battit les Slaves, revint sur ses pas, détruisit les idoles, renversa de nouveau la statue d'Irmensul, et porta partout la terreur et l'effroi. Plus féroce que les Saxons mêmes, il leur imposa l'obligation de recevoir le baptême et les soumit aux lois les plus atroces. En effet ce prince aveugle dans sa vengeance punit de mort celui qui romprait le jeûne ou mangerait de la viande pendant le carême; qui refuserait le baptême ou qui serait convaincu d'apostasie. Au milieu de toutes ces lois barbares la seule dont on doit lui savoir gré, fut celle qui abolit les sacrifices humains. Le clergé, satisfait de tant d'horreurs, béatifia Charlemagne. Nous verrons bientôt jusqu'à quel point ce prince était digne de la béatitude.

C'est à cette époque que l'on reporte l'institution de la cour Vhémique, de ce tribunal secret au moyen duquel il voulait faire exécuter ce que n'avaient pu faire les armes de ses guerriers. Si l'on en croit une chronique saxonne, le comte de Trauttmann, envoyé en Saxe par Charlemagne, aurait été le premier franc-juge. Malgré cette assertion, il faut se résoudre à regarder l'origine des tribunaux Vhémiques comme douteuse.

CHARLES EN ITALIE.

—

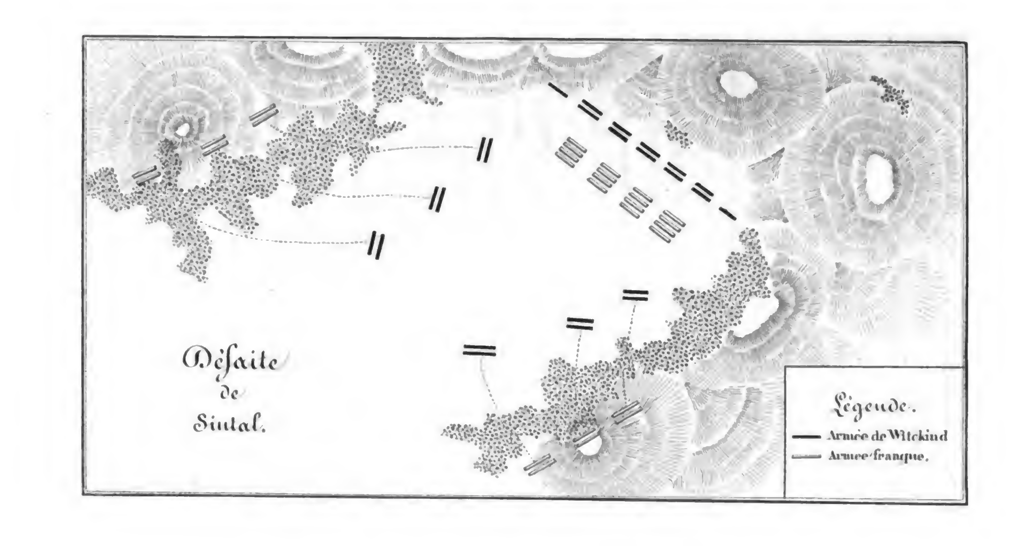
Le système d'hérédité et de partage, suivi par la première race, affaiblissant la royauté en divisant le pays, Charlemagne crut prudent de former un royaume de l'Italie, un autre de l'Aquitaine et d'une partie de l'Espagne, et de laisser tout le reste des Gaules réuni sous l'autorité de l'aîné de ses fils. Après avoir mûrement médité ce projet, il partit pour l'Italie, emmenant avec lui ses enfans Carloman et Louis, qu'il fit couronner par le pape, le premier comme roi d'Italie, sous le nom de Pépin, et le second comme roi d'Aquitaine. Charles, son fils aîné, fut destiné à hériter de toute la monarchie (781).

Irène tenait alors le sceptre de l'Orient. Nouvelle Sémiramis, elle naquit loin du trône, en approcha par sa beauté, y monta par ses crimes, et s'y fit admirer par son génie. La puissance de cette princesse étant mal affermie, elle s'allia avec Charlemagne, et lui demanda même la main de la princesse Rotrude, sa fille, pour son fils Constantin. Cette proposition flatta Charles, et l'encouragea dans un projet qu'il méditait depuis longtems. Rotrude, encore enfant, fut fiancée au prince impérial de Constantinople.

Pendant son séjour au-delà des Alpes, Charlemagne fit rechercher et attira près de sa personne les savans les plus renommés; ils les combla de biens, profita de

leurs lumières pour s'instruire, et les ramena avec lui. Il établit dans son palais, à Aix-la-Chapelle, une école qui devint le modèle de plusieurs autres, où il faisait enseigner l'arithmétique, la grammaire et le chant ecclésiastique. C'est de ce moment que la langue latine, honteux souvenir de la conquête des Gaules par les Romains, disparut devant les premiers bégaiemens de la langue romane, formée d'un mélange de latin et de tudesque. Il y eut dès-lors une lueur de politesse à la cour de Charlemagne. Il voulait faire rédiger en langue vulgaire les lois, les hymnes et les prières, mais il dut y renoncer, car le clergé s'y opposa opiniâtrement. Charles s'en vengea par une épigramme : « Les prêtres, dit-il, « imitent Caligula qui faisait écrire ses édits en carac- « tères si fins que personne ne pouvait les lire; par là « il multipliait arbitrairement les contraventions et les « châtimens. Le clergé veut, comme les prêtres de « l'Égypte, être seul savant, et rester seul l'interprête « des sciences et des lois. »

Dans l'automne de 781, Charles revint en Belgique et passa l'hiver à Herstal. Il préférait, dit un auteur moderne, à tous les autres pays de sa domination, nos contrées belliqueuses et affectionnées à sa famille : là il se trouvait au centre de ses forces et au milieu de ses sujets les plus dévoués. Au printems suivant, il convoqua le Champ de Mai à Lippspring, sur la Lippe, afin de se montrer en armes chez les Saxons et de les effrayer par l'appareil d'une armée imposante. Ils s'y rendirent en grand nombre. Charles écouta leurs plaintes, y fit droit, et chercha à consolider son autorité dans ce pays en imposant aux Saxons les lois qui régissaient les Francs. Il leur donna des évêques, des comtes, des juges qui furent chargés de les éclairer et de les gouverner. Une


Défaite
de
Sintal.
Légende.
Armée de Witckind
Armée franque.

loi tyrannique, odieuse, qu'il promulgua maladroitement, et détruisit tout le bien que ses autres décisions pouvaient faire. Dans l'espoir de diviser les Saxons d'intérêt, et d'en attacher une grande partie à sa cause, il ôta à la nation le droit de patrimoine, c'est-à-dire que les enfans ne furent pas habiles à succéder à leurs parens sans l'assentiment du souverain, qui s'était réservé le droit de disposer de l'héritage à son gré, et de le donner à ceux qui le serviraient fidèlement. Il se flattait que les collatéraux se soumettraient dans le but d'obtenir les dépouilles des autres membres de leur famille (782).

DÉFAITE DE SINTAL.

En présentant aux peuples de la Saxe, comme des libéralités, les dépouilles de leurs proches, de leurs voisins, de leurs amis, en les engageant à solliciter lâchement des héritages auxquels ils n'avaient pas droit, Charlemagne les humilia, mit le comble à leur fureur et les plaça dans l'alternative de se révolter de nouveau plutôt que de se soumettre à des lois arbitraires. Dès que le roi des Francs eut repassé le Rhin, les Saxons indignés s'assemblèrent secrètement au sein des forêts, et délibérèrent entre eux sur les moyens de briser un joug qui leur était aussi honteux qu'insupportable. Décidés à tenter le sort des armes, ils dépêchèrent vers Witikind, génie ardent, fécond en ressources, qui ne

tarda pas à se présenter en Saxe, suivi par une foule d'Esclavons, et à y rallumer le flambeau de la révolte (782). Ils débutèrent, selon leur coutume, par massacrer tous les missionnaires, tous les Francs qui leur tombèrent sous la main, par détruire les églises que l'on avait commencé à reconstruire, par relever le idoles, et par envahir la Thuringe, la piller, et y porter le fer et la flamme.

Instruit de ces divers événemens, Charlemagne, qui avait licencié ses troupes, rassembla immédiatement des forces considérables, et confia à ses généraux le soin de vaincre et de pacifier la Saxe. Il divisa son armée en deux corps. Le premier, sous le commandement du connétable [1] Geilon, qui avait sous ses ordres Adelgise et Vorad, grands de la cour de Charles, devait marcher contre les Esclavons, tandis que le deuxième, commandé par Theuderic, ou Théodoric, parent du roi, surveillerait les mouvemens de Witikind. Après avoir battu et refoulé les Slaves au-delà du Wéser, le connétable devait rebrousser chemin, repasser ce fleuve, faire jonction avec le 2e corps et aller ensuite attaquer et écraser les Saxons.

Le plan de campagne de Charlemagne n'eut pas le succès qu'il en espérait. Geilon, Adelgise et Vorad attaquèrent les Esclavons qui ne tinrent pas, les mirent en déroute, les poursuivirent au-delà du Wéser, et les dispersèrent totalement; mais enivrés de ce succès facile, et jaloux de la gloire de Theuderic, ils voulurent lui enlever la gloire de participer à la défaite des Saxons, s'imaginant, d'ailleurs, qu'ils vaincraient ces derniers

[1] La charge de connétable n'était pas alors ce qu'elle fut depuis. Le *comte d'Estable*, dont on a fait *connétable*, avait la surveillance des écuries et n'était autre chose que le grand écuyer du roi.

avec autant de facilité qu'ils avaient battus les Slaves. Au lieu de repasser le Wéser, qui les séparait du deuxième corps, ils marchèrent seuls contre Witikind et coururent à leur perte. Le héros saxon, qui les épiait, feignit de les craindre, et pour augmenter encore leur folle assurance, il se retira jusqu'auprès de Sintal où il prit position au pied d'une colline boisée qui avait à peu près la forme d'un croissant. Les trois généraux de Charlemagne qui avaient suivi les Saxons dans leur retraite simulée, coururent imprudemment les attaquer dans cette position. Witikind, profitant de sa supériorité numérique et de la nature du terrain, s'était formé en bataille à l'extrémité de la plaine, et avait embusqué des troupes sur les deux faces du croissant, afin d'envelopper l'armée franque si elle osait s'enfoncer dans la vallée. Son projet ne réussit malheureusement que trop bien. Pendant que les nôtres attaquaient avec fureur le centre de l'armée ennemie et qu'ils faisaient les plus violens efforts pour l'enfoncer, les Saxons sortirent de leurs embuscades, et les renfermèrent dans un cercle si restreint qu'ils durent se décider à se rendre ou à mourir les armes à la main. Assaillis de toutes parts, les Francs combattirent avec le courage du désespoir; mais leur vaillance, en honorant leur défaite, ne la rendit que plus terrible. Ils succombèrent presque tous. Les trois généraux et plusieurs guerriers illustres restèrent sans vie sur le champ du carnage (783). Quelques fuyards seulement regagnèrent les bords du Wéser à la faveur des bois, passèrent ce fleuve à la nage, et vinrent annoncer à Theuderic la destruction entière du premier corps.

Après cette funeste journée, il ne restait à Theuderic d'autre ressource que de se retirer prudemment. Il le

fit dans l'ordre le plus parfait, défendit le terrain pied à pied, ne s'engagea jamais dans un combat inégal, et parvint enfin à regagner les bords du Rhin sans se laisser entamer (782).

MASSACRE DES SAXONS.

—

Après la défaite de Sintal, Witikind aurait sans doute détruit le reste de l'armée franque s'il avait commandé des troupes disciplinées; mais les Saxons qui n'étaient soumis à aucun frein, qui n'agissaient que d'après leurs propres impulsions, se débandèrent et se répandirent dans la Thuringe comme un torrent dévastateur. — Tant que Charlemagne n'avait eu à combattre que des barbares courageux, mais mal armés, et dont les défaites servaient du moins à relever la gloire de ses armes, sa clémence pour eux ne s'était pas démentie. Un échec aussi terrible que celui de Sintal alluma dans son cœur tous les feux de la colère et de la vengeance. Il jura de mettre la Saxe à feu et à sang, leva de suite des troupes dans l'Austrasie, et, avant la fin de l'été, marcha en personne contre ses belliqueux ennemis.

Witikind tâcha de rallier les Saxons pour s'opposer à la marche du roi des Francs; mais il perdit ses peines. Ces hommes, qu'il était si facile de soulever et de conduire à un premier combat, étaient dispersés et n'obéirent point à la voix de leur chef qui fut contraint de se

retirer encore chez les hommes du Nord, en maudissant l'aveuglement d'un peuple qui croyait avoir recouvré une liberté durable dès qu'il pouvait impunément se livrer au pillage.

Au lieu de combattre, les Saxons coururent au-devant de Charlemagne; les chefs des diverses tribus vinrent fléchir le genou devant lui, et poussèrent la lâcheté jusqu'à rejeter sur Witikind seul, la gloire de la bataille de Sintal, et d'avoir entraîné le peuple à la révolte. Leur soumission servile et leur bassesse ne purent fléchir le courroux du monarque irrité; il les reçut avec dédain, et leur ordonna fièrement de lui amener tous les auteurs de la révolte et les plus braves des guerriers qui avaient pris les armes contre les Francs. Ils obéirent à cet ordre barbare, amenèrent à Verden, sur le Wéser, quatre mille cinq cents guerriers destinés à être immolés aux mânes des victimes de Sintal. Charlemagne, que son historien nous présente comme un prince doux, affable, clément et généreux, et que l'on n'a pas craint de comparer à Trajan et à Marc-Aurèle, Charlemagne, ne consultant que son aveugle colère, se déshonora par une atroce vengeance, et effraya les Saxons par la plus horrible exécution en faisant trancher la tête, en un seul jour, à près de cinq mille hommes. On s'indigne en lisant dans un écrivain français qui rapporte cet épouvantable événement, « qu'on doit « louer la modération de ce bon roi, en ce que, sur« montant son juste courroux, il se contenta de ne faire « massacrer que quatre mille cinq cents hommes, tan« dis qu'il aurait pu exterminer toute la nation. » D'après ce principe, ont doit rendre grâce aux souverains de tout le mal qu'ils auraient pu faire et qu'ils n'ont pas fait.



Charles laissa à ses généraux le soin d'effrayer la Saxe par l'appareil des supplices, et vint passer les fêtes de Pâques à Thionville, où, dit un savant écrivain, il présenta au Dieu de Charité des vœux et des offrandes souillées du sang dont il s'était couvert.

La reine Hildegarde, celle de ses femmes qu'il avait le plus aimé, mourut à Thionville le 30 avril 783. Sa mère mourut également dans le mois de juillet suivant.

BATAILLES DE DETHEMOLD ET D'OSNABRUCK.

Les lois de sang que Charlemagne avait employé dans l'espoir d'épouvanter et de réduire les Saxons, bien loin de les soumettre, leur inspirèrent au contraire le désir de venger d'aussi cruelles injures, et leur donnèrent le courage qui naît du désespoir. Witikind et Albion, autre chef distingué, quittèrent la Scandinavie, vinrent réveiller leur énergie, et faire retentir les cris de vengeance et de liberté jusque dans les antres les plus reculés des forêts. La voix de ces intrépides guerriers ne fut pas méconnue. Soudain le peuple court aux armes et fait éclater des transports de rage et d'espérance. Les vieillards, les femmes, les enfans, paraissent animés d'un courage surnaturel; ils oublient leur faiblesse, leur crainte, leurs jeux puérils, viennent prendre place dans les rangs des défenseurs de la patrie, et jurent de

vaincre ou de périr en combattant pour la cause de la liberté (783).

Charlemagne qui vit de loin cet orage se former et se grossir, prit immédiatement des mesures pour le dissiper. Il rassembla des troupes, passa le Rhin, et courut au-devant de l'ennemi, qu'il rencontra près de Dethemold, en position de lui livrer bataille. Elle fut longue, sanglante et long-tems indécise. Witikind et Albion y firent des efforts dignes de leur renommée et d'un meilleur sort; mais la fortune couronna de nouveau les armes des Francs. La bravoure et l'intrépidité des Saxons rendirent le carnage épouvantable. Le champ de bataille fut jonché de leurs morts, mais ils firent tant de mal aux Francs que les deux armées furent forcées à la retraite. Charlemagne se replia sur Paderborn et Witikind sur Osnabruck.

Le roi des Francs reçut à Paderborn de nombreux renforts qui réparèrent promptement ses pertes, et qui le mirent à même de recommencer la guerre. Aussitôt qu'il eut recomposé son armée, il marcha de nouveau contre les Saxons qu'il joignit dans les environs d'Osnabruck. Witikind et Albion qui avaient rallié dans cet endroit les débris de leurs forces et reçu de nouvelles troupes, osèrent attaquer l'armée franque dès qu'elle parut dans la plaine. L'action qui s'engagea bientôt sur toute la ligne devint terrible et la mêlée affreuse. Le courage des Saxons lutta long-tems contre la tactique et l'intrépidité des Francs; mais leur vaillance, en retardant leur défaite, ne fit qu'augmenter leur perte. Ils succombèrent enfin; la plus grande partie de leur armée périt sur le champ de bataille, et le reste prit la fuite ou tomba au pouvoir du vainqueur.

Cette victoire rendit Charles maître de toute la Saxe,

et lui permit de la ravager jusqu'aux rives de l'Elbe. Après l'avoir remis sous le joug, il repassa le Rhin, revint en Belgique, licencia son armée rassasiée de carnage, de sang et de butin, et vint passer l'hiver à Herstal où il épousa Fastrade, fille du comte Raoul, femme hautaine, superbe et cruelle, qui répandit le trouble dans la cour et dans la famille de son mari, et qui devint un objet de haine pour tous les peuples de l'Austrasie.

SOUMISSION DE WITIKIND.

—

Les tribunaux sanguinaires que Charlemagne avait établi dans la Saxe, cette espèce d'inquisition qui répandait partout la terreur et la mort; la dévastation complète de ces vastes contrées et les défaites sanglantes des Saxons avaient aigri leur cœur au lieu de les soumettre. Tant de revers et de proscriptions odieuses ne firent qu'effaroucher davantage et porter à son comble leur animosité contre Charles et son culte. Ils n'en conçurent que plus d'horreur contre une religion qu'ils regardaient comme un instrument dont on se servait pour les façonner au joug. Poussés de nouveau à la révolte par Witikind et Albion, ils coururent aux armes, s'allièrent avec les Frisons et dévastèrent nos frontières pendant que leurs alliés promenaient leur rage et leur fureur le long de la Flie (784).

Instruit de cette nouvelle levée de boucliers, Charle-

magne leva des troupes nombreuses dont il forma deux armées. L'une, commandée par son fils Charles, âgé seulement de douze ans, se dirigea vers la Westphalie, tandis que le roi des Francs lui-même, à la tête de l'autre, opéra entre l'Elbe et la Sala. Les Saxons, et après eux les Frisons furent battus complètement et la victoire resta fidèle à nos drapeaux (784).

Witikind, qui reconnut un peu tard que le courage inconsidéré et une aveugle témérité ne pourraient jamais lutter avantageusement contre des troupes bien exercées et soumises au frein de la discipline, s'avisa tout à coup de changer son système d'opération. Il quitta les plaines, s'établit dans les forêts, occupa les montagnes, évita les batailles et ne chercha qu'à surprendre et harceler l'ennemi. Cette guerre de partisans, dans laquelle il excellait, lassa les Francs et épuisa leur courage. Éclairé par tant de massacres et de dévastations, Charlemagne, de son côté, prit enfin le langage de la modération. Il offrit la paix à Witikind, l'engagea à venir discuter avec lui les intérêts de la nation saxonne, et lui donna des otages qui demeurèrent les garans de sa parole. Rassuré par la sincérité du roi, le héros saxon vint le trouver à Attigny, lui prêta le serment de fidélité et reçut le baptême. Il obtint le titre de duc, gouverna l'Angrie, et demeura toujours fidèle à Charlemagne (785). Cette révolution porta un coup fatal au paganisme; car la plupart des Saxons entraînés par cet exemple embrassèrent la religion chrétienne.

Pendant que Charles faisait la guerre en Saxe, il avait découvert une conspiration contre sa personne, ourdie par plusieurs seigneurs thuringiens fatigués de voir leur pays ruiné par une longue série de guerres. Craignant qu'ils ne fussent favorisés par les Belges qui avaient

la reine Fastrade en horreur, il dissimula son ressentiment jusqu'à ce qu'il put sévir contre les conjurés. Cet instant étant arrivé, il entra en armes dans la Thuringe, et fit arrêter les mécontens qui furent exilés. Le comte Hastrade, le chef de la conjuration, eut les yeux crevés, et fut assassiné après par ordre de la reine.

En 785, Charlemagne rompit l'alliance qu'il avait contracté avec l'impératrice Irène, et refusa de donner la princesse Rotrude, sa fille, au prince impérial de Constantinople. Il apprit en même tems qu'une ligue était formée entre l'empire grec et les Lombards pour lui enlever l'Italie, et que le duc de Bénévent, le duc de Bohême et Tassillon, duc de Bavière, faisaient partie de cette coalition. — D'un autre côté les Bretons qui avaient refusé de payer le tribut auquel ils étaient soumis se révoltèrent. Charles ne donna pas le tems aux rebelles de s'organiser. Il entra en Bretagne, battit les insurgés, s'empara de toutes leurs places fortes et les soumit (786).

Après ce succès, Charles rassembla une armée nombreuse à Worms, franchit les Alpes et descendit en Italie. A son approche, ses ennemis effrayés rentrèrent dans l'ordre. Le duc de Bénévent se renferma dans Salerne, et chargea son fils Romuald d'aller fléchir la colère du roi des Francs. Charlemagne qui s'était emparé des états du duc, les lui remit à l'exception des villes de Sorea, de Capoue, d'Arpi et de Theano qu'il donna au pape. Tassillon qui avait imploré l'intercession du pape, obtint sa grâce, après avoir donné son fils et douze seigneurs bavarois en otages.

A peine Charles eut-il repassé les Alpes qu'il apprit qu'une ligue formidable, formée entre les Grecs, les

Lombards, les Bavarois et les Huns, menaçait ses états. L'impératrice Irène se décida la première. Elle équipa une flotte et envoya dans la Calabre, qui lui était encore soumise, une armée puissante dont elle confia le commandement à Adalgis, fils de Didier, vivement regretté par les Lombards. Les alliés étaient convenus entre eux que pendant que Charlemagne marcherait sur l'Italie, les Bavarois et les Huns envahiraient la Belgique et la France (788).

Dans ce péril extrême, Charles se hâta de lever des troupes, et, au lieu d'aller au-devant des Grecs, il se tint en observation de manière à pouvoir se porter rapidement sur le point menacé. Quand il eut garni ses frontières et réuni assez de forces pour faire tête à l'orage, il convoqua une assemblée générale à Ingelheim. Tassillon, invité de s'y rendre, hésita d'abord; mais les Huns n'étant pas prêts à entrer en campagne, et croyant, d'ailleurs, que ses alliances secrètes étaient encore ignorées, il crut n'avoir rien à craindre, et prudent de se présenter à cette assemblée. On l'arrêta dès qu'il parut. Il y fut jugé, déclaré coupable de félonie et condamné à mort; Charles lui fit grâce de la vie, et le fit renfermer dans un monastère avec sa femme et ses enfans. Privée de son chef, la Bavière fut soumise sans combattre et partagée en plusieurs comtés.

Sur ces entrefaites, Pépin fit marcher contre les Grecs Vinégise, général franc, qui les battit complètement et les força à se rembarquer. On croit qu'Adalgis périt pendant l'action.

GLOIRE ET CHAGRINS DE CHARLEMAGNE.

—

L'histoire des siècles passés prouvait à Charlemagne que l'Europe ne serait tranquille que quand la Germanie serait vaincue, civilisée et convertie à la foi chrétienne. Rome, dans toute sa force et dans toute sa splendeur, n'avait jamais tenté de soumettre les Germains, cette immense pépinière de guerriers féroces; elle s'était contentée de repousser leurs incursions, et d'opposer une digue à ce torrent qui menaça toujours d'inonder le monde. Le génie audacieux de Charles osa mesurer les obstacles qu'il aurait à franchir pour conquérir ces vastes contrées. — Maître de l'Italie et de la Saxe, il résolut d'asservir toute la Germanie, et d'empêcher la Gaule et l'Italie de devenir la proie des hordes du Nord. C'est dans ce dessein, et par ses ordres, que son fils Pépin avait conquis l'Istrie et l'avait réunie au royaume d'Italie.

En 788, Wihtzan, chef des Welches, ou Wilses, tribu esclavone établie entre l'Elbe et l'Eider, secondé par quelques Saxons rebelles, pilla le pays des Abrodites, autre tribu slave soumise à l'empire des Francs. — Charlemagne profita de cet événement. Il marcha contre les Welches, fit jeter sur l'Elbe deux ponts qu'il fortifia pour se menager une retraite en cas de revers, franchit ce fleuve, enhavit tout leur territoire et força

Wihtzan à lui demander la paix et à lui prêter foi et hommage. Ce triomphe étendit la puissance de Charles jusqu'aux rives de la mer Baltique.

Après avoir soumis les Welches, Charles passa l'hiver à Worms, où il convoqua le Champ de Mai (789). C'est dans cette assemblée que l'on décida d'envoyer quatre mille hommes au secours de l'Écosse, attaquée par un essaim de pirates du Nord ; et que l'on reçut les envoyés des Huns qui venaient régler avec les Francs les limites des deux empires. Les prétentions exagérées de ces derniers, ou peut-être bien l'ambition de Charlemagne firent rompre les négociations, et décider la guerre.

Ce fut à Worms qu'il reçut aussi des ambassadeurs du célèbre calife Aaron-Alraschd, qui régnait alors sur les Musulmans ; ils lui présentèrent les clefs du Saint Sépulcre, et mirent sous sa protection le tombeau vénéré du Christ. Ce prince infidèle, la gloire de l'Orient, qui venait solliciter l'amitié du héros de l'Occident, lui envoya de riches présens, au nombre desquels on remarquait le premier éléphant qu'on eût vu dans nos contrées ; un pavillon de lin très-fin de diverses couleurs, d'une grande hauteur et contenant autant d'appartemens qu'un vaste palais ; un clepsydre ou horloge d'eau ; une horloge sonnante qui fut regardée comme un prodige ; et deux manteaux de soie.

Pendant que Charlemagne était environné de gloire et de puissance, des chagrins domestiques vinrent l'assaillir en foule, et prouver à la postérité que les rois sont, comme les autres hommes, exposés aux vicissitudes qui assiégent la fragile humanité. Ce héros, dont le nom seul faisait trembler l'Europe, devenait l'être le plus faible au sein de sa famille ; son amour pour Fas-

trade, cette reine impérieuse et vindicative, lui créa une foule d'ennemis; et l'aveugle tendresse qu'il ressentait pour ses filles Berthe, Rotrude, Iltrade et Emma, ne lui permettant pas de s'en séparer et de les marier, fut cause qu'elles se livrèrent à de scandaleuses débauches qui empoisonnèrent sa vie.

On reporte à l'an 789 ou 790 l'institution de la chevalerie et de la pairie; tout en répétant les dires des historiens qui ont attribué ces deux institutions à Charlemagne, il est bon d'ajouter que l'opinion des critiques les plus éclairés leur est tout à fait contraire. La chevalerie, considérée comme une dignité militaire conférée par une espèce d'investiture, accompagnée de certaines cérémonies, est née de l'anarchie féodale au commencement du XIe siècle; mais elle avait sa source dans les mœurs primitives des Germains. Quant à la pairie, ce mot n'exprime que l'égalité primitive entre les chefs du gouvernement féodal. La pairie ne devint une institution que sous les rois de la troisième race.

Parmi les capitulaires de Charlemagne on distingue celui qui institue le ministère public, dont la haute conception fut bientôt étouffée dans la barbarie des siècles suivans. On peut citer également les bases d'un gouvernement représentatif reconnues dans ces mots d'un capitulaire : *lex consensu populi fit et constitutione regis.* On ne doit pas oublier non plus les assemblées nationales où Charles appelle douze députés par comté; ni l'institution des envoyés royaux, appelés *Missi Dominici,* lesquels étaient chargés de surveiller les ducs, les comtes, etc.; cette loi est un vigoureux essai de monarchie administrative.

—

GUERRE CONTRE LES HUNS.

—

Les Huns, qui de l'extrémité de l'Asie s'étaient précipités sur la Germanie, et qui avaient ravagé les Gaules et l'Italie sous Attila, ne conservaient plus, de toutes leurs conquêtes, que l'Autriche et la Hongrie. Ces peuples ambitieux, courageux, féroces, avides de pillage, étaient divisés en sept tribus distinctes, ou plutôt en sept républiques fédératives qui se réunissaient sous un seul et même chef quand il s'agissait de combattre pour l'intérêt commun, ou d'entreprendre quelque expédition importante. Ils conservaient les mœurs farouches des Scythes et des Tartares, et possédaient, sans en jouir, les dépouilles de l'Asie et de l'Europe. Leurs bourgades étaient situées au milieu des forêts, des marais, et le territoire de chaque tribu défendu par des fossés larges et profonds, par des haies épaisses, par des palissades, et par une population immense habituée dès l'enfance au maniement des armes.

Tels étaient les peuples que Charlemagne avait décidé de soumettre. Une semblable expédition exigeait de grands préparatifs et des forces imposantes. La propagation du christianisme, le désir d'implanter la foi dans des contrées lointaines, furent les motifs spécieux sur lesquels la déclaration de guerre fut basée, et qui engagèrent les Francs à s'armer et à se ranger sous la bannière de la croix. Tout étant prêt, Charles entra

en campagne. Une armée, composée de Belges et de Francs, qu'il commandait en personne et dans laquelle on distinguait le jeune roi d'Aquitaine avec un corps d'élite, côtoya le Danube et se dirigea vers Ratisbonne; une flotte nombreuse, chargée de munitions de guerre et de bouche, descendait également ce fleuve et naviguait à hauteur des troupes de terre. Une seconde armée, sous les ordres de Pépin, roi d'Italie, et du duc de Frioul, s'avança par le Tyrol et la Styrie. Une troisième, enfin, commandée par Theuderic et Magenfride, dans laquelle on avait réuni les Thuringiens, les Frisons et les Saxons, prit la route de la Bohême, passa le Danube et déboucha dans la direction de Lintz, ou peut-être de Vienne. Une foule de prêtres et de missionnaires marchaient à la suite de ces armées (790).

Assaillis dans toutes les directions par une foule d'ennemis, les Huns furent contraints de céder. Nulle force humaine n'aurait pu arrêter ce torrent impétueux. Une grande partie de ces guerriers féroces succomba les armes à la main, et le reste se retira sur la rive droite de la Raab, rivière qui se jette dans le Danube non loin de la ville à qui elle a donné son nom. Après la défaite des Huns, les Francs parcoururent tout le pays situé entre l'Ems et la Raab, et se souillèrent de crimes au nom d'un Dieu qui abhorre le sang, et dont ils voulaient propager la croyance. Ils donnèrent à cette vaste contrée le nom d'Osterreich [1], dont on a fait Autriche. Charlemagne se disposait à conquérir le reste de la Hongrie [2], lorsqu'une maladie contagieuse fit tout à coup périr la presque totalité des chevaux de son armée. Ce funeste événement mit un frein à l'ambition de Charles, qui

[1] Royaume de l'Est.

[2] Ce pays appelé autrefois Pannonie, prit des Huns le nom de Hongrie.

fut contraint de rétrograder et de prendre des quartiers d'hiver à Ratisbonne en attendant de nouvelles remontes.

Pendant son séjour dans cette dernière ville, le hasard fit découvrir à Charlemagne une vaste conspiration contre sa personne. Plusieurs seigneurs francs, belges et thuringiens, ennemis de la reine Fastrade, fatigués d'une guerre ruineuse, avaient l'intention de se défaire du roi, et ils n'attendaient qu'un chef et un moment propice pour mettre ce projet sanglant à exécution. Pépin-le-Bossu, triste fruit de l'union de Charles et d'Hirmiltrude, supportait impatiemment les railleries outrageantes et les sarcasmes amers dont sa marâtre ne cessait de l'accabler. Outré d'ailleurs de n'avoir point été compris dans le partage que le roi des Francs avait fait de ses états, ce prince méchant et difforme conspira contre son père, et se jeta dans le parti des mécontens, qui le reconnurent pour leur chef (791). — Les conjurés, réunis la nuit dans un lieu écarté, se concertaient sur les moyens d'assouvir leur vengeance, et déjà ils en avaient fixé le jour, quand un bruit léger vint leur apprendre qu'ils étaient écoutés. Soudain, ils cherchent partout et aperçoivent un prêtre lombard tapi dans un endroit très-rapproché d'eux. Ils eurent d'abord l'idée de le mettre à mort; mais soit qu'ils craignissent de tremper leurs mains dans le sang d'un prêtre, soit que leur colère fût désarmée par les paroles persuasives de ce ministre des autels, ils l'épargnèrent et se contentèrent de lui faire jurer un secret éternel sur tout ce qu'il avait pu être à même d'entendre. Cet incident prolongea leur conciliabule et les décida à hâter le dénouement de leur complot; mais pendant qu'ils délibéraient, le prêtre, qu'ils faisaient garder à vue,

échappa à la surveillance de ses gardes, et courut dévoiler au roi la trame perfide que l'on avait ourdie contre lui. Les conjurés furent arrêtés sur-le-champ, jugés et condamnés à mort par une assemblée de grands convoquée à cet effet. Fort peu d'entre eux perdirent la vie; Charles fit grâce au plus grand nombre; quelques-uns eurent les yeux crevés, et Pépin-le-Bossu alla expier son parricide au fond d'un cloître.

Livré tout entier aux vastes conceptions de son génie, Charlemagne conçut le projet de joindre l'Océan au Pont-Euxin par un canal qui devait réunir le Rhin au Danube. Il traça lui-même le plan de ce canal, qui devait avoir une largeur de trois cents pieds, et en fit commencer les travaux. L'ineptie des hommes chargés de cette entreprise gigantesque la fit échouer (792).

DESTRUCTION DES SAXONS.

Charles eut à lutter contre une foule d'obstacles pendant les années 793 et 794. Le duc de Bénévent, soutenu par les Lombards, refusa de démolir les fortifications de Salerne, conformément à la foi d'un traité, et arbora l'étendard de la révolte. Pépin marcha contre lui et le soumit sans essuyer de pertes sensibles; mais ce prince eut bientôt à combattre un ennemi plus redoutable. Une disette de grains amena une famine horrible qui décima l'Italie et la mit dans une telle détresse

« que les soldats, dit Éginard, se virent enfin forcés de « manger de la viande dans le carême. » — D'un autre côté, les Sarrasins, qui avaient franchi les Pyrénées et battu le duc de Toulouse, ravageaient le Languedoc et menaçaient le reste de la France. Une victoire qu'Alphonse-le-Chaste, roi de Léon, remporta sur le calife de Cordoue, força les Maures, qui avaient pénétré dans l'Aquitaine, à rentrer en Espagne. — L'Allemagne, toujours prête à se révolter, était difficilement contenue par une armée épuisée, et dont la cavalerie avait été totalement détruite dans la guerre contre les Huns. Mais ce qui vint encore ajouter aux inquiétudes et aux embarras de Charles, fut la révolte des Saxons (793).

Excités à la révolte par les Huns, dont toutes les tribus s'étaient soulevées, les Saxons, malgré les conseils de Witikind, abjurèrent le christianisme, reprirent les armes et dévastèrent nos frontières. Sur ces entrefaites, un corps de nouvelles levées, commandé par le comte Theuderic, traversait la Germanie et marchait contre les Huns. En passant dans le pays des Rhinstri, que nous croyons devoir placer dans le comté d'Embden et d'Oldenbourg, ce corps fut surpris par les Saxons, qui en firent un horrible carnage.

Charlemagne apprit cette nouvelle dans un moment critique, et ne put d'abord venger les braves tombés sous les coups des perfides et belliqueux Saxons; mais aussitôt qu'il lui fut permis d'aller tirer une vengeance éclatante de leur déloyauté, il entra dans leur pays qu'il livra à la fureur et à la rapacité du soldat. On évalue à trente mille le nombre de guerriers, de vieillards, de femmes et d'enfans qui périrent par son ordre en défendant leur liberté mourante (794).

Prévoyant bien qu'il ne parviendrait jamais à sou-



mettre et à civiliser les Saxons tant qu'ils habiteraient la Germanie, il en transplanta un très-grand nombre dans les Flandres et dans le Brabant. Lyderic, qui était grand forestier de Flandre, « montra, dit Meyer, le « chemin de la vraie religion à ces nouveaux colons, « qui en ignoraient les principes, et il infligea une peine « grave contre ceux qui ne sanctifieraient pas le di- « manche : il bâtit des églises à Harlebeke et dans d'au- « tres endroits. » Une ancienne traduction des Chroniques de Saint-Denis confirme la transplantation des Saxons en ces termes : « De celle gent sont né et estrait « li Brabançon et li Flamenc, et ont encore celles « meismes langue. »

La reine Fastrade mourut cette année. Elle n'emporta au tombeau les regrets ni des grands ni du peuple. La hauteur de son caractère lui avait attiré la haine des Belges. Charlemagne fut le seul qui la pleura ; ce qui ne l'empêcha cependant pas d'épouser Luitgarde quelque tems après ; elle fut sa cinquième femme.

DESTRUCTION DES HUNS.

—

Pendant que Charlemagne achevait de fonder Aix-la-Chapelle, sa nouvelle capitale, Pépin, roi d'Italie, et Henry, duc de Frioul, étendaient les bornes de sa puissance jusqu'aux rives de la Baltique, et anéantissaient les Huns, ou Ogres, dont le souvenir sert encore d'épouvantail aux enfans. Theudon, un des chefs de

ces terribles et difformes Huns, s'était soumis aux Francs et avait reçu le baptême. Sa soumission lui valut le commandement des peuplades de sa nation établies sur la rive gauche de la Raab. Il voulut forcer les autres tribus à se ranger sous ses lois; mais celles-ci, furieuses contre l'apostasie et la trahison d'un des leurs, reprirent les armes, se révoltèrent, élirent un chef, ou kan, massacrèrent Theudon, inondèrent toute l'Allemagne, et portèrent jusque dans la Bavière l'horreur et la dévastation.

Pépin et Henry, informés de cet événement, rassemblèrent des troupes, marchèrent contre les révoltés, et leur livrèrent bataille. Les Huns combattirent avec fureur; ils déployèrent toutes les ressources d'un courage réduit au désespoir, balancèrent long-tems la fortune, et succombèrent enfin. La plupart de ces guerriers féroces périrent sur le champ de bataille, et le reste alla trouver la mort dans les flots du Danube (795).

Après ce succès, Pépin poursuivit ceux qui s'étaient échappés au carnage, franchit leurs retranchemens, renversa leurs hayes, leurs palissades, et courut investir leur principale bourgade, qui ne put résister aux efforts des Francs. Là étaient entassés les trésors d'Attila, les riches dépouilles de l'Asie et de l'Europe, fruit de deux siècles de rapines. Ils tombèrent au pouvoir de Pépin. Charlemagne et ses fils en eurent une partie, et le reste devint la proie du soldat. Rien n'arrêtant plus la marche des Francs, ils parcoururent l'Autriche et la Hongrie le fer à la main, égorgèrent les habitans qui ne purent s'échapper par une fuite assez prompte, et firent de ces malheureuses contrées une vaste et effroyable solitude. Pépin, victorieux, ramena à Aix-la-Chapelle son armée chargée d'un immense butin.

Charlemagne, qui était devenu l'effroi de l'Europe, apprit qu'Irène avait fait crever les yeux de son fils Constantin, et qu'elle s'était emparée du trône d'Orient. L'avilissement de sa rivale tranquillisa Charles de ce côté (796). L'année suivante elle lui envoya des ambassadeurs chargés de rétablir la paix. Vers cette époque, le prince musulman Zad, qui régnait à Barcelonne, reconnut la suzeraineté de l'Aquitaine, et prêta foi et hommage au roi Louis.

Au moment où Charlemagne venait d'envoyer au pape Adrien une riche part des trésors des Huns, il apprit avec douleur que la mort venait de frapper ce pontife, objet de sa vénération [1], et que le peuple et le clergé romains avaient élu Léon III à la puissance pontificale. Léon fit porter au roi des Francs l'étendard de Rome, et le pria de recevoir le serment de fidélité du peuple romain. « Nous voyons avec joie, répondit « Charles, qu'on nous rend l'obéissance qui nous est « due. » Cette réponse nous fournit la preuve que la puissance spirituelle s'humiliait encore alors devant l'autorité temporelle.

Les indomptables Saxons osèrent encore lutter contre la puissance du vainqueur. En 798, ils réunirent leurs débris épars, incendièrent les églises, massacrèrent tous les Francs qui leur tombèrent sous la main, et égorgèrent un ambassadeur que Charlemagne envoyait chez les Danois. La vengeance ne se fit pas attendre, et elle fut horrible : une armée redoutable, qui entra dans la

[1] Voici la traduction de quatre vers latins dans lesquels Charles épanchait sa douleur : « C'est en versant des larmes sur la mort d'un père chéri, que « j'ai tracé ces vers ; ô toi, doux objet de mon affection, je te pleure aujour- « d'hui ; je veux à jamais réunir nos deux noms, nos deux titres, qu'on se « souvienne toujours d'Adrien, de Charles, et qu'à jamais ces noms rappel- « lent que j'étais roi et que tu fus mon père. »

Saxe, immola tout ce qui était en état de porter les armes.

En 799, le pape Léon, assailli par une troupe de furieux, avait été jeté dans un cloître. Il s'en échappa, et vint à Paderborn se mettre sous la protection de Charles, qui prit sa défense. Il le renvoya sous la garde de plusieurs comtes et prélats, et fit signifier aux Romains qu'il se rendrait incessamment dans leur ville, où il jugerait lui-même les différends qui existaient entre le pape, les nobles et le peuple.

Avant de passer les Alpes, Charles songea qu'il ne régnait en Saxe que sur des ruines et sur un désert ensanglanté. Il y envoya des évêques, des moines, des agriculteurs, qui repeuplèrent ces contrées, firent disparaître les vestiges de l'idolâtrie, et parvinrent bientôt à leur donner une teinte de civilisation.

Tous les Saxons n'avaient cependant pas péri. Ceux qui s'étaient réfugiés dans la Scandinavie communiquèrent aux Danois leur haine pour tout ce qui portait le nom de Franc, et, montés sur des bâtimens légers, vinrent avec ces hommes du Nord (*nortt manns*) infester les rivages de la Hollande et de la Belgique. Charles se débarrassa de ces pirates en faisant armer deux flottes pour leur donner la chasse, et en élevant des forts sur ses frontières qui furent garnies de troupes.

La reine Luitgarde mourut à Tours en l'an 800. Ce fut la cinquième et dernière femme de Charles, qui renonça au mariage et prit quatre concubines.

Après avoir laissé l'administration de ses états entre les mains de ses fidèles, il convoqua le Champ de Mai à Mayence, se mit à la tête de son armée et se rendit en Italie.

L'EMPIRE D'OCCIDENT.

COURONNEMENT DE CHARLEMAGNE.

Charlemagne fit son entrée triomphale dans Rome le 24 novembre de l'an 800. Toute la population se précipita au-devant de lui bannières déployées, le reçut au milieu des acclamations, et l'escorta, en chantant ses louanges, jusque sur la place de Saint-Pierre, où il descendit de cheval. Le pape et le clergé l'attendaient sur les degrés de la Basilique ; le signe de la rédemption s'inclina devant lui, et il entra dans le temple, où il reçut les félicitations d'un peuple immense composé d'hommes de toutes les nations. Il se fit rendre un compte minutieux des derniers troubles, et, huit jours après, il convoqua, dans l'église consacrée au prince des apôtres, l'assemblée des grands, du clergé et du peuple, devant laquelle il prononça son jugement, qui fut tout-à-fait désavantageux aux ennemis du pape.

Un mois après son entrée dans l'antique capitale du monde, il se rendit à la Basilique de Saint-Pierre en habit de patrice romain. C'était le jour de Noël, et une foule de fidèles y était rassemblée. Pendant qu'il faisait sa prière au pied de l'autel, le Souverain Pontife vint à

lui, plaça une couronne brillante sur sa tête, et, aussitôt, les portiques sacrés retentirent des cris mille fois répétés : « Vive Charles, toujours auguste, grand empereur des Romains, couronné de Dieu ! Qu'il soit « toujours victorieux. » — Si l'on en croit Éginard, secrétaire de Charles, ce prince ne s'attendait pas à cette scène théâtrale, et il en éprouva autant de chagrin que de surprise. Quoiqu'il en soit, il résista, refusa, ou feignit de refuser le titre d'empereur, malgré qu'il en eût toute l'autorité et qu'il en exerçât la puissance.

Cette modestie, sincère ou apparente, enthousiasma les Romains; leur joie, leurs cris, leurs acclamations redoublèrent. Ils entourèrent le héros belge qui, pressé de toutes parts, se laissa conduire par le pape sur un trône magnifique. Là, l'huile sacrée coula sur sa tête, il fut revêtu de la pourpre impériale, le Souverain Pontife se prosterna devant son maître, lui rendit les mêmes honneurs que ses prédécesseurs prodiguaient aux Césars, et l'adora [1]. Tant d'humiliation et de bassesse de la part de celui qui se dit le vicaire du Christ, nous donne la mesure de sa servilité, et nous démontre évidemment que la thiare rampa long-tems aux pieds du pouvoir suprême avant de s'élever au-dessus du sceptre des rois.

Charlemagne, qui avait d'abord paru surpris et courroucé des honneurs que le pape semblait lui rendre malgré lui, y répondit en prêtant le serment suivant : « Au nom de Jésus-Christ, moi Charles, empereur, je « promets devant Dieu et le bienheureux apôtre saint

[1] Ce fait paraitrait incroyable s'il n'était attesté par des écrivains dignes de foi. Voici ce qu'on lit dans un ancien auteur : « Alors le pape (au rapport de « nos annales) adora Charles à la manière des anciens empereurs : c'est-à-dire « s'humilia devant luy les genoux à terre le recognoissant comme empereur « romain. » (*Sc : D. t.* 1er, *p.* 300.)

« Pierre, de protéger et de défendre la sainte église « romaine, suivant mon pouvoir et avec l'aide de Dieu. » Après que cette auguste cérémonie fut terminée, les Romains, qui croyaient voir renaître les beaux jours de leur puissance en couronnant un héros, reconduisirent l'empereur dans son palais au bruit des fanfares et des transports d'allégresse. Ils ne s'en tinrent pas là. Léon ayant, le même jour, exposé en public une image de Charles, ils se prosternèrent devant elle, et l'adorèrent comme leurs pères avaient jadis adoré celles d'Auguste, de Néron et de tant d'autres empereurs que la folie ou la flatterie des hommes divinisa.

Soit que Charlemagne ait cru nécessaire de persuader à la cour de Constantinople que les Romains l'avaient forcé d'accepter le sceptre impérial; soit qu'il tint à honneur de ne le devoir qu'à son épée au lieu de le tenir du pape; soit aussi que tout ce qui se passa à Rome le jour de son couronnement (25 décembre 1800) ait été convenu entre Léon et lui, toujours est-il certain que le courroux qu'il laissa apercevoir ne fut que passager; que le chef de l'Église reçut de riches présens préparés de longue main, et que la puissance impériale, éteinte en Occident depuis Augustule, fut tout à coup ressuscitée. Les états du nouvel empereur surpassaient en puissance et en étendue toutes les souverainetés de l'univers alors connu; ils avaient pour limites l'Elbe et l'Océan, l'Èbre et la Baltique. Nous verrons bientôt comment le partage de ce vaste empire entre tous les fils des souverains, comment le démembrement des fiefs entre les grands vassaux fit crouler l'édifice de cette puissance rapide et monstrueuse qui conserva à peine une ombre de sa première grandeur dans le corps germanique.

Une couronne de plus ou de moins à décerner ne coûtait rien au pape. Quoique le fils aîné de Charlemagne (Charles) n'eût pas de royaume, Léon ne l'en couronna pas moins. De là vient, dit-on, l'origine d'élire un roi des Romains du vivant des empereurs d'Allemagne. Quoiqu'il en soit, Irène, qui chancelait sur le trône de Byzance, forma le projet d'épouser Charlemagne et de réunir les deux empires. Le Souverain Pontife l'encouragea dans ce dessein et conseilla même cette union; mais au moment où cette femme souillée de crimes cherchait les moyens de satisfaire son orgueil et à faire oublier ceux qu'elle avait pris pour s'affermir sur le trône, elle fut trahie par ceux mêmes qu'elle avait comblés de bienfaits. Nicéphore, grand trésorier de l'empire, se fit ceindre la couronne par le patriarche de Constantinople, et relégua Irène dans l'île de Lesbos, où elle mourut dans un dénuement presque absolu.

Après avoir réglé les affaires d'Italie, l'empereur prit congé du pape (juin 801), repassa les Alpes et revint à Aix-la-Chapelle, où des ambassadeurs de Nicéphore l'attendaient. Malgré les efforts de ce dernier, les Grecs avaient insulté publiquement l'évêque Hatton, envoyé de Charlemagne à Constantinople. L'empereur d'Orient, craignant avec raison que cet événement ne nuisît à son pouvoir mal affermi, s'était hâté de reconnaître Charles comme empereur d'Occident, et de solliciter l'oubli de l'affront fait à son ambassadeur. Il reçut les envoyés de Nicéphore avec hauteur, et leur dit avec un mélange de douceur et de fierté: « L'évêque vous pardonne, et « j'imiterai sa générosité si vous expiez vos torts en me « jurant de traiter à l'avenir mes ambassadeurs avec plus « d'égards et de respect. » Il conclut avec eux un traité

qui fixait les limites des empires d'Orient et d'Occident, et, d'après lequel, Venise resta sous la souveraineté de celui d'Orient.

L'année 802 fut marquée dans nos annales par des victoires et des calamités. Bouchard, amiral de Charlemagne, battit les Sarrasins sur mer et les chassa de la Corse et de la Sardaigne. Le roi d'Aquitaine prit en Espagne Barcelonne, Tortose et Lérida; mais les cris de victoire des Francs furent métamorphosés en chants funèbres; un horrible tremblement de terre ruina une quantité de villes et de villages; un froid excessif qui survint dans le mois de juin couvrit la terre de glaces, et une peste effroyable fit périr beaucoup de monde. La superstition, qui voit partout des prodiges, crut que ces événemens désastreux présageaient une longue série de malheurs, et, plus tard, elle leur attribua l'irruption des Normands.

FIN DE LA GUERRE DE SAXE.

Pendant que Charlemagne terminait avec les ambassadeurs de Nicéphore le traité de démarcation des deux empires, qui ne fut signé qu'en 803, un orage se formait dans les glaces du nord et s'avançait vers nos contrées en se grossissant d'une manière effrayante. Une foule de Saxons qui avaient fui leur patrie asservie par les Francs, sortirent des forêts de la Scandinavie en l'an 804, et vinrent tout à coup repeupler la Saxe, qui

n'était plus qu'une affreuse et vaste solitude. Ces farouches guerriers, aigris par la souffrance, le malheur et les ennuis de l'exil, avaient conçu l'espoir de lutter encore avec quelque avantage contre la puissance colossale de Charlemagne; ils avaient repris les armes à la sollicitation des Danois et ramené vers les rives du Rhin la guerre et toutes ses fureurs. C'était le dernier effort d'un peuple courageux qui, malgré une longue suite de défaites, combattait depuis tant d'années pour ses dieux et son indépendance; c'était l'agonie terrible d'une nation qui succombe en se débattant contre le joug de l'étranger; c'était le râle de la liberté. La fortune fut encore contraire aux Saxons. L'empereur parut à la tête de ses vieilles bandes, les attaqua, les battit, les extermina, et en prit dix mille qu'il transporta dans la Flandre occidentale et qui s'établirent sur les bords de l'Océan. Disséminés dans un pays civilisé, leurs mœurs farouches s'adoucirent; ils abjurèrent le culte de leurs sanglantes divinités; mais ils conservèrent si long-tems l'esprit belliqueux de leur nation, leur haine pour le despotisme et cet amour inquiet de la liberté, que quatre siècles après, lorsque les Brugeois se révoltèrent contre Philippe de Valois, les Français disaient encore que Charlemagne, en mêlant les Saxons avec les Flamands, « d'un diable en avait fait deux. » Les succès de cette campagne mirent fin à la guerre de Saxe qui durait depuis trente-trois ans. On frémit en songeant que pour vaincre ce peuple il a fallu procéder à son extermination.

Le pape Léon vint, cette année, trouver l'empereur à Aix-la-Chapelle, et ils parcoururent ensemble une partie de la Belgique et de la France.

En 805, Pépin fit aux Vénitiens, et par conséquent

aux Grecs, une guerre qui n'eut aucune suite fâcheuse pour les deux empires. La même année, l'empereur chargea Ingobert, un de ses généraux, d'aller combattre les Maures d'Espagne. Ses armes furent d'abord couronnées de quelques succès; mais les Sarrasins, réunis au-delà de l'Èbre, en défendirent long-tems le passage. Ingobert le franchit cependant, et finit par remporter une victoire décisive sur les infidèles. C'est du passage de l'Èbre, en 807, que date l'invention des pontons, ou plutôt des ponts de bateaux [1].

L'empire de Charlemagne était à son plus haut degré de gloire et de puissance; mais les guerres sanglantes des rois de la première race, les troubles qui avaient agité la France et la Belgique, et les nombreuses expéditions de Charles Martel, de Pépin, de Charlemagne, avaient décimé les populations et concentré toutes les richesses dans les mains des prêtres et des seigneurs. Un peu plus tard, quand les Normands vinrent assaillir nos contrées et porter la terreur jusqu'aux portes de Paris, il fut impossible de leur opposer des masses capables de les arrêter dans leur course impétueuse. Le sang des peuples était épuisé, et le prestige qui avait si long-tems environné le trône de Charles-le-Grand n'existait plus.

[1] On construisit à Barcelonne des bateaux qui se démontaient en quatre parties. On attela deux chevaux à chacune de ces parties qui furent traînées à trois journées de là, en remontant le cours du fleuve. « Là, dit un historien, « toutes ces pièces furent aisément ajustées et jetées sur l'Èbre : et à ces fins « on portoit des clous, des marteaux, de la poix, de la cire, des estouppes « et aultres matériaux et instrumens nécessaires. »

INCURSIONS DES DANOIS.

—

Les colonies Abrodites que Charles avait envoyé dans la Saxe pour la repeupler et opposer une barrière aux hommes du nord, ne purent arrêter les courses des Danois, ou Normands. Anciens alliés des Saxons, ils les avaient soutenus dans les guerres précédentes, et accueillis dans leurs retraites glacées ceux qui n'avaient pu se plier au joug, à la religion et à la domination des Francs. Dès lors, la haine et la vengeance furent communes entre ces peuples féroces. Conduits par Godefroid, roi de Danemarck, les Normands, les Wilses, les Slaves et quelques Saxons fugitifs se jetèrent sur le territoire des Abrodites. Les comtes qui voulurent arrêter ces hordes furieuses furent battus, le pays subjugué, et la ville de Rérik pillée et détruite. Charles, le fils aîné de l'empereur, courut à leur rencontre et leur livra quelques combats insignifians. Godefroid prévoyant bien qu'il ne pourrait conserver l'étendue de pays qu'il venait de conquérir, se retira chargé de butin, et fit élever une muraille sur la rive septentrionale de l'Eider, dans le dessein de défendre ses états. Charles entra en négociation avec le roi de Danemarck; mais ce fut en vain; il rompit les conférences et refusa de faire la paix. L'empereur crut contenir cet ennemi redoutable en faisant bâtir sur l'Eider le fort d'Effesfeld (Itzehoe, dans le Holstein) (807).

Les Danois ainsi repoussés sur terre, s'ouvrirent une autre route qui les rendit plus entreprenans et plus formidables. L'Océan était leur élément. Familiarisés avec les tempêtes, ils les voyaient arriver avec une joie barbare, se félicitaient d'avoir à lutter contre les vagues en fureur, et se promettaient de surprendre le pays qu'ils voulaient ravager, au moment où chacun se rassurait contre la crainte d'une descente. La piraterie était chez eux, comme chez leurs ancêtres, une profession honorable et lucrative. Ils ne pouvaient d'ailleurs choisir une occasion plus favorable pour faire du butin. L'empereur, après avoir enrichi ses soldats des dépouilles des Huns, avait encouragé l'agriculture et les arts. Le commerce commençait à prendre quelque développement et faisait alors circuler, quoique faiblement, les richesses et les différentes productions des provinces de l'empire. Witlam, à l'embouchure de la Meuse, Wyk-te-Duurstede et Tiel étaient déjà florissantes par leur négoce, et les Frisons, nom que l'on donnait à tous les peuples de la Hollande, étaient renommés pour leur commerce de chevaux, de laines et de toiles.

La Frise offrant par sa proximité et ses côtes une extrême facilité aux incursions des Danois, ce fut là qu'ils dirigèrent leurs premières descentes. En l'an 810, Godefroid parut dans les eaux de la Hollande avec une flotte de deux cents voiles, et infesta les îles qui bordent les côtes de la Frise. Elles furent livrées à une complète dévastation. Enhardis par l'impunité, les Danois débarquèrent ensuite sur le continent et se divisèrent en trois bandes dont chacune attaqua et battit un corps de Frisons. — Herick, Dirk ou Téodorik, qui gouvernait la Frise avec le titre de duc, fut obligé de céder à ce

torrent dévastateur et de payer aux Danois une contribution de cent livres d'argent. Ce succès rendit Godefroid plus insolent; il poussa l'orgueil jusqu'à se regarder comme souverain de la Frise, dont le pays, disait-il, lui appartenait de droit, en sa qualité de petit-fils du duc Radbod, dont il se vantait de descendre par sa mère. Après avoir ravagé la Hollande, il entra dans la Moselle, menaçant de remonter le cours de cette rivière, et de faire trembler Charlemagne jusque dans Aix-la-Chapelle, sa capitale.

Aussitôt que l'empereur apprit cette nouvelle fâcheuse, il en ressentit un violent courroux, et l'on dit qu'étonné de l'audace des Danois, il ne put s'empêcher de s'écrier en gémissant : « Que feront donc, après ma « mort, des barbares assez hardis pour envahir les côtes « de mon empire pendant mon règne!... » Quoiqu'il en soit, Charles envoya des ordres dans toutes les contrées, et fit lever à la hâte une armée nombreuse qui se concentra vers la source de la Lippe, tandis qu'une flotte considérable cinglait de Gand sur Boulogne. Il était campé au confluent du Wéser et de l'Aller, quand il apprit que Godefroid venait d'être assassiné par un des siens, et que les Danois, privés de leur chef, s'étaient retirés en désordre.

Hemming, successeur de Godefoid, fit demander la paix à l'empereur. Les ambassadeurs des deux souverains s'abouchèrent sur les bords de l'Eider, dont le lit fut reconnu pour limite des deux états (811). Enveloppés dans des dissensions civiles, les Danois ne purent rompre le traité que plusieurs années après. Mais pour prévenir leurs ravages, on établit à l'embouchure des fleuves et le long des côtes des flottes toujours armées et prêtes à arrêter les descentes. Boulogne fut le prin-

cipal chantier de celles du Nord; on y releva même l'ancien phare qui avait été détruit par le tems.

MORT DE CHARLEMAGNE.

La paix ayant succédé aux horreurs de la guerre, Charlemagne crut enfin pouvoir goûter quelques instans de repos, après quarante-quatre ans de travaux pénibles; mais les rois sont, comme les autres hommes, sujets à l'adversité. La fortune, qui lui avait été si longtems fidèle, vint tout à coup le mettre à de rudes épreuves. La mort frappa coup sur coup Rotrude, sa fille, et Pépin, roi d'Italie, qui s'était déjà illustré dans la carrière des armes. Quelque tems après, le 4 décembre 811, Charles, son fils aîné, qui devait hériter de son empire et de sa gloire, mourut également. Des pertes aussi sensibles affectèrent vivement Charles et altérèrent sa santé.

Prévoyant bien qu'il n'avait plus que quelques années à vivre, il fit un testament par lequel il laissait l'Italie à Bernard, fils naturel de Pépin, et le trône impérial ainsi que celui des Francs, à Louis, roi d'Aquitaine. En 813, il convoqua le Champ de Mai à Aix-la-Chapelle, et y fit venir le roi Louis. Il rappela au clergé, aux grands et au peuple assemblés, les travaux qui avaient illustré son règne, leur présenta le roi d'Aquitaine, et leur proposa de l'associer à l'empire pour consolider le trône impérial qu'il devait au courage et au dévouement des

Francs. Des acclamations unanimes accueillirent cette proposition.

Le dimanche suivant, Charles, revêtu des insignes de la puissance impériale, se rendit à l'église d'Aix-la-Chapelle, appuyé sur son fils Louis, et suivi de toute l'assemblée. Il s'agenouilla au pied du maître-autel, et, après y avoir fait sa prière, il fit jurer à Louis qu'il régnerait suivant les lois, et qu'il protégerait sans cesse la religion catholique, sa famille et le peuple franc. Après lui avoir fait prêter ce serment, il lui ordonna de prendre une couronne brillante qui était placée sur l'autel, et de se la poser lui-même sur sa tête. Ces faits, qui sont attestés par Thégan, ancien évêque de Trèves, démentent évidemment l'assertion de quelques auteurs ultramontains qui prétendent que Charlemagne avait laissé au chef de l'Église le soin de disposer à son gré du sceptre impérial.

Charles mourut dans son palais à Aix-la-Chapelle, le 28 janvier 814, à l'âge de soixante-douze ans, après en avoir régné quarante-sept. Sa dépouille mortelle fut déposée dans un caveau de l'église qu'il avait fondée en cette ville. Il y était assis sur un trône d'or, revêtu du cilice qu'il portait habituellement et du manteau impérial. Une couronne d'or était placée sur sa tête. Son épée, son sceptre et son bouclier, étaient déposés à ses pieds, et le livre des Évangiles et une bourse de pèlerin sur ses genoux. Son tombeau fut muré, et l'on éleva au-dessus un arc de triomphe avec cette inscription : « Ici « gît le corps de Charles, grand et catholique empe« reur, qui étendit le royaume des Francs et le gou« verna heureusement pendant XLVII ans. Il décéda « septuagénaire l'an du Seigneur DCCCXIV, indic« tion V, le XXVIII janvier. »

L'esprit superstitieux de nos pères n'a pas manqué de voir des signes précurseurs de la mort de Charlemagne dans quelques phénomènes et dans plusieurs événemens qui la précédèrent. Faire connaître ces singuliers présages, c'est donner une juste idée de l'esprit du siècle. Voici ce qu'en dit un ancien auteur : « Les « chroniqueurs remarquent que son trépas fut annoncé « par plusieurs présages : Comme des éclipses du soleil « et de la lune qui furent trois ans auparavant fort fré- « quentes. Au dernier voyage qu'il fit en Saxe contre « Godefroid, roy de Danemark, il vit rouler du ciel un « brandon de feu qui l'outrepassa de la dextre à la se- « nestre[1], l'air estant très-serein. La longue galerie qu'il « avoit fait bastir à Aix-la-Chapelle, entre le palais et « l'église, s'escroula jusques aux fondemens; le palais « mesme trembla, les planchers craquèrent comme fen- « dans et rompans. L'église fut touchée de la foudre, « et l'inscription du fondateur qui estoit à la voûte « d'icelle en langue latine, se trouva effacée à l'endroit « de ces mots : *Princeps Carolus*. Le pont de bois qu'il « avoit fait dresser sur le Rhin avec une extrême despense « et le travail d'une infinité d'ouvriers, se brûsla de nuit « en trois heures[2], dont il fut extrêmement fâché et l'eut « bien désiré remettre sans qu'il fut ains prévenu de la « mort. » Cet auteur ajoute ensuite : « Combien que « de tels effects procèdent ordinairement des causes na- « turelles, si est ce que Dieu s'en sert bien souvent pour « advertir les mortels de quelque grand changement « soit des monarques ou des monarchies. »

[1] De la droite à la gauche.

[2] Scotus rapporte que ce pont fut brûlé par ordre de Ricolfe, archevêque de Mayence, afin d'éviter les vols et les assassinats que plusieurs Germains venaient commettre pendant la nuit sur la rive gauche du Rhin.



Dame de la Cour de Charlemagne.

Des assertions semblables n'ont pas besoin de commentaires ; mais la réflexion de notre historien prouve cependant que dans le commencement du XVII[e] siècle, tems où ce que nous venons de citer fut écrit, le bon sens s'apprêtait déjà à faire justice des idées superstitieuses des siècles précédens.

LÉGISLATION DE CHARLEMAGNE.

—

Nous terminerons le règne de Charlemagne, de ce prince belge qui a donné son nom à son siècle, en retraçant rapidement les mœurs de ce grand homme et en donnant un aperçu succinct de sa législation. Élevé dans les camps et au milieu du bruit des armes, il avait la franchise et la brusquerie du soldat. « Dans les céré« monies publiques, dit Éginard, il était vêtu d'une « tunique tissue d'or, et il portait une couronne de « même métal ornée de diamans : dans les jours ordi« naires, son habillement différait peu de celui du « peuple. Il était sobre et détestait l'ivrognerie. Il aimait « à entendre la lecture de l'histoire des grands hommes « de l'antiquité ; il avait beaucoup d'éloquence, parlait « la langue latine avec aisance et comprenait le grec. »

Le gouvernement de Charlemagne était représentatif, car on voit, sous son règne, la nation s'expliquer par l'organe de ses représentans, et adopter dans les assemblées générales les lois qui lui sont soumises par le chef de l'état. Le pouvoir des ducs et des comtes était ina-

movible, mais des intendans royaux, chargés de visiter les provinces, recevaient les réclamations du peuple, y faisaient droit, et réprimaient la tyrannie des grands.

Charles tira la législation du cahos où elle était plongée. Ses capitulaires sont des monumens éternels de son génie et de la barbarie de son siècle. Il força les prêtres, qui vivaient dans la plus dégoûtante débauche et dans une crasseuse ignorance, à étudier et à se mettre par leurs mœurs et leur instruction à la hauteur de leur saint ministère.

En dépit des canons du concile des Estines, les évêques belges continuaient à porter les armes; il le leur défendit sévèrement. Ces prélats conservaient encore le costume romain, et ils y joignaient le baudrier et le glaive, pour marques de leur dignité. Plus tard, Louis-le-Débonnaire, à qui cet appareil guerrier déplut, leur fit ôter leurs habillemens somptueux, leurs baudriers, leurs glaives ornés d'or et de pierreries, et les éperons dont leurs talons étaient armés. Les évêques chargèrent les officiers de leur suite de ces insignes, et, de chute en chute, dit un de nos écrivains, le baudrier, symbole des honneurs, tomba jusqu'aux suisses de nos paroisses, l'espèce d'hommes qui a le moins d'analogie avec les guerriers francs de qui lui viennent ces décorations.

Charlemagne ne pouvait espérer d'éteindre l'usage du duel, enraciné dans les mœurs de nos pères. Aucune puissance humaine n'aurait pu mettre un terme à cette coutume féroce, plus ancienne que la guerre et qui ensanglanta si souvent la paix. Il en arrêta cependant les suites funestes en substituant le bâton à l'épée dans les combats singuliers [1].

[1] Le duel, d'abord autorisé, puis défendu par les lois, toléré maintenant



ÉVÊQUE BELGE.

Les haines de famille à famille, qui engendraient des guerres privées, ébranlaient le trône et désolaient le pays, n'étaient pas faciles à éteindre. Prévoyant bien que son autorité succomberait devant cet abus monstrueux, reste d'une législation barbare, il n'osa le défendre tout à fait, ni sévir énergiquement contres les coupables. Il se contenta d'ordonner aux juges de concilier les parties, et ne prescrivit de fortes amendes que contre ceux qui refuseraient de comparaître devant ce tribunal de paix. Un fil, que l'offensé tirait de son manteau et qu'il jetait sur le sol, était le gage de la concorde.

La plupart des juges faisaient de la justice un honteux trafic, et rendaient leurs arrêts dans l'ivresse. Il réprima ces désordres scandaleux, fit sentir aux magistrats que leur ministère exigeait autant de pureté que celui de la religion; ordonna que ceux qui transigeraient avec leurs devoirs seraient degradés; prescrivit aux comtes d'être à jeun lorsqu'ils rendraient la justice, et ne permit plus que des hommes ivres vinssent déposer devant aucun tribunal.

Jusque-là les assassins et les voleurs n'avaient été condamnés qu'à des peines pécuniaires. Il changea ce que la loi salique avait de défectueux à cet égard, et tomba dans un excès contraire en aggravant le châti-

en conséquence de leur silence, nous fut apporté des forêts de la Germanie. Le préjugé en a fait une loi d'honneur à laquelle les militaires, particulièrement, ne peuvent se soustraire; et Thémistocle, sous le bâton d'Eurybiade, serait aujourd'hui considéré comme un lâche s'il se contentait de dire : *Frappe, mais écoute*. Le seul remède que l'on puisse opposer à la manie du duel, est d'appeler la risée publique sur une sottise trop long-tems encouragée. Saint-Foix, l'un des hommes qui se sont le plus souvent battus en duel, dit dans ses Essais historiques sur Paris, « qu'on ne détruira jamais le funeste préjugé du « point d'honneur que par la honte et le ridicule. »

ment outre mesure. Il décida que, pour la première fois, un voleur aurait un œil arraché; pour la deuxième le nez coupé, et la tête tranchée pour la troisième; qu'un assassin ne pourrait se soustraire à la mort; que s'il se réfugiait dans une église il ne lui serait point fourni d'alimens, et que le clergé serait tenu de le faire conduire devant la justice pour y plaider sa cause.

Parmi les aberrations de l'esprit humain dont on aimerait à pouvoir douter, on ne saurait refuser l'une des principales places à ces épreuves judiciaires apportées de la Germanie dans nos contrées. Elles n'eurent d'abord pour objet que de décider de la justice ou de l'injustice d'une accusation; mais elles ne tardèrent point à être étendues et appliquées au jugement des simples affaires civiles. Soit que Charlemagne ait craint de choquer un préjugé établi depuis le cinquième siècle, soit qu'il y fût lui-même asservi par la superstition, il ne fit rien pour abolir ces coutumes étranges qu'il respectait peut-être. La loi salique ne mentionne que l'épreuve par *l'eau bouillante;* mais on y ajouta celle du *fer ardent,* de *l'eau froide,* et l'on passa de cette dernière à *l'extension des bras en croix.*

Celle qu'on trouve exprimée dans la loi salique consistait à plonger sa main dans un vase profond rempli d'eau bouillante, et au fond duquel était un anneau bénit que l'accusé devait en retirer sans se brûler. On conçoit facilement l'avantage que des peaux calleuses avaient sur des peaux délicates, et des bras nerveux et souples sur des bras faibles et fatigués.

L'épreuve du fer ardent consistait à tenir dans sa main, pendant un nombre de minutes fixé, une barre rougie au feu. Quand l'épreuve avait été subie, la main était renfermée dans un sac dûment scellé, qu'on ou-

vrait quelques jours après, et l'innocence ou la culpabilité était proclamée d'après l'état où la main se trouvait alors.

Dans l'épreuve par l'eau froide, l'accusé avait un bras lié à l'une de ses cuisses; on le jetait, en cet état, dans une cuve remplie d'eau bénite; s'il surnageait, il était déclaré coupable, comme si cette eau lustrale eût refusé de le recevoir.

Dans l'épreuve de la croix, les parties, mises en présence, avaient l'une et l'autre les bras étendus « en croix « et sans supports; » celle qui avait le plus long-tems tenu les bras dans cette position avait gain de cause.

On ajouta, à ces épreuves bizarres, celle du serment, et celle du morceau de pain ou de fromage bénit, d'un volume assez considérable, que l'accusé devait avaler sans le diviser; car si le morceau ne passait pas, la culpabilité était établie.

Le combat judiciaire, adopté par les Francs Ripuaires, fut aussi long-tems en usage. Dès lors le gain d'un procès dépendit de la force, de l'adresse ou du hasard, et le glaive d'un spadassin fit souvent pencher la balance de la justice.

Charlemagne voulut améliorer le sort des esclaves; mais l'intérêt des grands, fortement compromis, opposa sans cesse une barrière insurmontable à ses vues philantropiques. Ils conservèrent le droit de vie et de mort sur ces infortunés, et continuèrent à expier l'assassinat d'un captif en payant une faible amende au trésor public.

Il lutta avec plus de succès contre l'ambition des nobles qui aspiraient à l'indépendance. Il défendit aux ducs de battre monnaie, les maintint dans le devoir, et abolit même la dignité de maire du palais qui avait avili

le sceptre des rois et fait couler des torrens de sang.

« Comme un phare au milieu des ténèbres, dit Mullié, « ce prince s'éleva au-dessus de son siècle ; il apparut « sur les limites qui séparaient les tems anciens des tems « modernes. Charlemagne a tout fait pour son siècle : « son siècle n'a rien fait pour lui. Il tâcha de l'élever à « sa hauteur ; et le siècle retomba pesamment sur lui- « même ; le flambeau de la civilisation, ranimé par son « génie, s'éteignit sur sa tombe. Ce grand homme mit « un tel tampérament dans les trois ordres de l'état, « que nul ne sortit de ses limites, qu'ils furent contre- « balancés et qu'il en resta le maître. Les rois ses enfans « furent ses premiers sujets, les instrumens de son pou- « voir, et les modèles de l'obéissance. On voit dans ses « lois la prévoyance qui comprend tout et la force qui « entraîne tout. Il savait punir et surtout pardonner ; « vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution ; il « fit des choses difficiles avec facilité. Il sut à la fois « braver et éviter les dangers. Grand roi et père de fa- « mille, il refit l'empire d'Occident et vendit les œufs « de ses basses-cour et les herbes de ses jardins. »



LOUIS-LE-DÉBONNAIRE.

SUCCESSEURS DE CHARLEMAGNE.

LOUIS LE DÉBONNAIRE.

—

Louis Ier, dit le Débonnaire, fils de Charlemagne et de Hildegarde, succéda à son père en l'an 814. Le sceptre de l'Aquitaine avait été un des hochets de son enfance, et les chants de victoire ses premières leçons. Tous les peuples de l'empire, épuisés par une longue suite de guerres qui avaient fait tomber les paysans dans la servitude, espéraient un avenir plus heureux sous le règne d'un souverain déjà renommé par sa clémence, sa justice et ses vertus ; mais à peine eut-il saisi les rênes de l'état qu'on ne vit plus en lui qu'un être avare et prodigue, faible et sévère, dévot et superstitieux, qu'un prince, enfin, beaucoup plus moine que roi. Au lieu de s'éclairer des lumières des anciens ministres de Charles, qui avaient l'expérience des affaires, il les renvoya, s'entoura d'évêques et de prêtres, expulsa du palais de son père toutes les princesses de sa famille accusées de galanterie, et fit périr leurs amans par la main du bourreau. Cette rigueur extrême, dans un moment où il devait montrer de l'indulgence, lui aliéna tous les cœurs, entoura le trône de crainte et de défiance, et

amoncela sur sa tête de sombres nuages qui firent pressentir un avenir gros d'événemens.

Il ouvrit aux pauvres et à l'Église les trésors amassés par son père, envoya des intendans dans toutes les provinces pour réparer les violences que les gouverneurs avaient commises; fit restituer aux hommes libres les biens qui leur avaient été enlevés injustement; rendit à la liberté les manans que les grands avaient asservis, et remit aux Frisons et aux Saxons le droit d'héridité que Charlemagne leur avait ôté. Ces actes de justice firent murmurer les nobles et les indisposèrent contre un prince qui les privait, tout à coup, de ce qu'ils considéraient comme des propriétés légitimement acquises.

Aussi prodigue envers quelques grands qu'il était sévère à l'égard de la plupart des autres, Louis rendit plusieurs bénéfices héréditaires, et c'est à cette prodigalité, ainsi qu'à sa faiblesse et à une dévotion plus superstitieuse qu'éclairée, que l'on doit imputer, principalement, l'établissement du système féodal, l'agrandissement du pouvoir des papes, et les funestes incursions des Normands.

Hériold, un des petits princes qui régnaient alors au-delà de l'Elbe, ayant été chassé du Jutland par les fils de Godefroid, vint se réfugier auprès de Louis qui, charmé de trouver une occasion d'entretenir divisés des peuples qui n'avaient pas de plus grand plaisir que d'infester les côtes de l'Océan, reçut Hériold à bras ouverts et lui promit des secours. L'assemblée du Champ de Mai à Paderborn (815) ayant autorisé l'empereur à protéger le prince détrôné, il leva une armée de Saxons et d'Abrodites qui reconduisit Hériold dans son pays, mais qui ne put, cependant, lui rendre le sceptre qu'il avait perdu. Plus tard, ce prince ayant reçu le baptême avec

Thora, son épouse, ses deux fils, et plusieurs Danois fugitifs, Louis lui donna la féodalité de Wyk-te-Duurstede, ainsi qu'un comté et quelques fiefs dans l'île de Walcheren et sur les bords du Wéser.

Les Romains, que la puissance du faible successeur de Charlemagne n'effrayait pas, conspirèrent de nouveau contre le saint siége, et se persuadèrent qu'ils pourraient facilement secouer un joug qui leur était odieux; mais le pape Léon, instruit de leurs projets, fit arrêter et mettre à mort la plupart des factieux, sans attendre les ordres de l'empereur. Louis, qui en fut d'abord irrité, se contenta ensuite de quelques excuses, et finit même par donner sa sanction à l'arrêt prononcé par le Souverain Pontife.

Léon mourut l'année suivante, et les Romains élurent Étienne V sans consulter l'empereur. De là, nouvelle colère et nouvelle faiblesse de la part de ce dernier. Étienne, qui vint le trouver à Rheims, eut l'orgueil de voir le fils de Charlemagne se prosterner à ses pieds en s'écriant : « Béni soit celui qui vient au nom du sei-« gneur. » Le pape profita habilement de l'humilité et de la faiblesse du monarque franc : il le couronna de nouveau publiquement, et chercha ainsi à démontrer aux peuples de l'empire que l'autorité souveraine était subordonnée à celle du saint siége.

Étienne étant mort en 817, Pascal Ier, son successeur, ne se donna pas la peine de faire confirmer son élection par le pouvoir impérial. Ce manque d'égards offensa Louis, qui se borna pourtant encore à des vaines menaces, se contenta de ce que Pascal voulut bien lui dire, et laissa tranquillement la puissance spirituelle s'élever aux dépens de la puissance temporelle.

Il commit bientôt une faute plus grave et qui eut de

funestes résultats. A la sollicitation d'Hermengarde, il divisa ses états, les partagea à ses fils, et se créa lui-même des rivaux redoutables. Il associa à l'empire Lothaire, qui était l'aîné, et lui donna l'Italie au détriment de Bernard. Pépin eut l'Aquitaine, et Louis, qui fut surnommé le Germanique, le royaume de Bavière.

Bernard, irrité de ce partage qui le soumettait à l'autorité de son cousin, prit les armes et se révolta. Soutenu par un grand nombre de seigneurs et d'évêques italiens, il court s'emparer des Alpes et pénètre en France. Louis, qui n'avait de l'énergie que sur un champ de bataille, vole au-devant de lui avec des forces considérables, et les deux armées sont bientôt en présence dans les plaines de Châlons; mais au moment où le fils de Pépin s'apprêtait à combattre, les nobles italiens séduits par Hermengarde le trahissent, l'abandonnent, et le mettent dans l'impérieuse nécessité de venir implorer la clémence de son oncle qui le fait mettre en jugement, malgré la foi jurée. Ce malheureux prince trouva des juges trop sévères ou trop complaisans qui le condamnèrent à perdre la vue, et l'empereur eut la barbarie de sanctionner cette horrible sentence. Les bourreaux se présentèrent devant l'infortuné Bernard pour l'exécuter; mais, digne petit-fils de Charlemagne, il en désarma un, les attaqua avec fureur, en tua cinq et finit enfin par être accablé par le nombre. Tant de résistance et de courage irritèrent les séides de Louis; ils crevèrent les yeux à Bernard, qui ne put supporter la douleur de cette affreuse opération, et mourut trois jours après (817). Cette sévérité fut reprochée à l'empereur comme un grand crime par le clergé auquel il avait voulu imposer la réforme, et il fut obligé, quel-

ques années plus tard, de faire à Attigny-sur-Aisne une pénitence publique pour expier la mort de son neveu. Par cette lâcheté il avilit la majesté royale et éleva le pouvoir des prêtres.

Hermengarde étant morte l'année précédente, l'empereur voulut d'abord se soumettre aux austérités du célibat; mais, conseillé par des moines, il épousa en secondes noces, à Aix-la-Chapelle, Judith, princesse de Bavière, qui devint mère de Charles le Chauve (an 823). Cette princesse ambitieuse, célèbre par sa beauté, par son esprit et par ses vices, mit en œuvre toutes les séductions pour décider son époux à opérer un nouveau partage de ses vastes états, afin de créer un apanage à son quatrième fils. Les vues ambitieuses de Judith, auxquelles Louis le Débonnaire ne manqua pas de souscrire, furent cause de la rébellion des trois princes, et le commerce adultère de l'impératrice avec Bernard, duc de Septimanie (Barcelonne), en fournit le prétexte.

Les trois fils du premier lit, courroucés de ce que leur père avait fait proclamer Charles le Chauve roi d'Allemagne, sous le nom de Charles II, dans une diète convoquée à Worms, prirent les armes contre l'auteur de leurs jours, s'emparèrent de sa personne, le firent déposer au concile de Rheims et le reléguèrent dans un monastère (830); mais une diète tenue à Nimègue le rétablit la même année. Aussitôt que Judith, qui avait pris le voile dans un couvent près de Noyon et que Louis croyait morte, apprit cette heureuse nouvelle, elle revint auprès de lui et fut plus puissante que jamais.

Secondés par une foule d'évêques et de seigneurs francs, belges, italiens, et soutenus par le pape Grégoire IV, les trois princes se révoltèrent de nouveau en

l'an 833. Cette fois Louis ne voulut pas céder la couronne sans combattre ; il rassembla des troupes, se mit à leur tête, et parut bientôt en Alsace en présence de ses fils. Les armées se joignirent dans la plaine de Rothfeld, près de Colmar. On tenta d'abord la voie des négociations, et l'astucieux Grégoire, qui était sur les lieux, se présenta comme médiateur. Au lieu de faire comprendre aux deux partis tout ce que cette guerre avait d'odieux, d'impie, le fougueux pontife anima les passions des princes, parla en ennemi à l'empereur, et « porta l'oubli de son caractère et de ses devoirs, dit « l'abbé Vély, au point de menacer des foudres de « l'Église quiconque ne se déclarerait pas contre Louis. »

Les menaces de Grégoire et les séductions des princes opérèrent une épouvantable défection dans l'armée impériale. Trahi par les grands, abandonné par ses propres soldats, ce malheureux prince tomba au pouvoir de Lothaire, l'aîné de ses fils, qui le traîna long-tems à sa suite et finit enfin par le faire renfermer dans un cloître. — Le champ de Rothfeld, où Louis éprouva cette défection, porta depuis le nom de *Champ du Mensonge*.

L'année suivante (834), Lothaire convoqua le Champ de Mai à Compiègne. Tous les seigneurs francs s'y trouvèrent; mais les rois de Bavière et d'Aquitaine, qui conservaient un reste de pitié pour leur père, refusèrent de s'y rendre, et désapprouvèrent ainsi la rigueur avec laquelle il était traité. On força Louis à comparaître devant cette assemblée où Ebbon, archevêque de Rheims, qui lui devait son élévation, le déposa solennellement comme convaincu d'être la cause de tous les maux de l'état, et d'avoir fait la guerre pendant le carême. Là, il fut dépouillé de son baudrier, de son épée, et revêtu d'un cilice et d'un sac noir; là, il fut forcé à

la pénitence publique, à se déclarer lui-même indigne de rentrer dans la milice du siècle; là, enfin, des sujets rebelles le contraignirent à dégrader la majesté du trône et le condamnèrent à une pénitence perpétuelle, c'est-à-dire, à finir ses jours dans un cloître. Louis eut la faiblesse, ou plutôt la lâcheté de faire un aveu public des fautes qu'on lui reprochait, et d'approuver la sentence avilissante qui le déclarait indigne de régner. Après cette infâme cérémonie, contre laquelle Thégan, évêque de Trèves, eut seul le courage de s'opposer, le fils de Charlemagne fut conduit à Soissons et renfermé dans le monastère de Saint-Médard.

Lothaire qui, en sa qualité d'empereur, prétendait à la suprématie, indisposa ses frères par sa hauteur, et mécontenta la plupart des nobles. Ils l'abandonnèrent et s'unirent aux nombreux partisans de Louis, qui le délivrèrent et tinrent à Saint-Denis une assemblée où ils le firent rétablir. Huit archevêques et trente cinq évêques qui s'y trouvaient déposèrent le farouche Ebbon, et les archevêques de Vienne et de Lyon. Judith, qui parut dans cette assemblée, protesta qu'elle était innocente du crime d'adultère qu'on lui imputait, et offrit de subir l'épreuve du fer ardent. Personne ne s'étant présenté pour soutenir l'accusation, elle en fut dispensée.

Lothaire, retiré en Dauphiné, voulut s'opposer au rétablissement de son père. Il réunit des troupes, incendia Châlons, battit même une armée que l'empereur envoyait contre lui, mais, plus tard, vaincu et abandonné par les siens, il se soumit et obtint son pardon. Louis divisa de nouveau ses états, dépouilla Lothaire du titre d'empereur, lui laissa l'Italie pour unique apanage, et partagea le reste de l'empire entre ses trois autres fils (834).

Les leçons du malheur ne changèrent pas le caractère de l'empereur. Il fut soumis plus que jamais aux volontés de sa femme, s'occupa des minuties du cloître, et continua à combler de richesses le clergé dont l'ambition et le pouvoir n'avaient déjà plus de bornes.

IRRUPTIONS DES NORMANDS.

—

Pendant que Louis le Débonnaire transportait, par ses partages inconstans, nos contrées de l'un à l'autre de ses enfans, et que ceux-ci, souvent réunis pour attaquer et détrôner leur père, étaient toujours divisés quand il s'agissait de déchirer et de bouleverser l'empire, les Normands profitaient de cette anarchie pour recommencer leurs descentes et ravager notre territoire. En l'an 835, une escadre composée de treize gros navires entra dans le Rhin par l'ancienne embouchure de Katwyk, remonta ce fleuve, et porta la désolation sur ses rives. Les hordes du nord pillèrent Utrecht, s'emparèrent de Wyk-te-Duurstède, devenu l'entrepôt du commerce de ces contrées, enlevèrent les richesses qui y étaient déposées, égorgèrent une partie des habitans et en traînèrent un grand nombre en esclavage. Enhardis par ces premiers succès, ils renouvelèrent leurs ravages pendant deux années consécutives, et la Hollande devint le théâtre sanglant de leur férocité.

L'empereur voyant que les traités les plus solennels étaient de trop faibles liens pour contenir des barbares

accoutumés à se jouer de la foi des sermens, eut recours à un expédient plus capable de leur en imposer. Il fit approvisionner les forts, en augmenta les garnisons, et plaça des troupes sur toutes les côtes.

Les Normands ne tardèrent pas à reparaître. Ils revinrent sur les côtes de la Hollande en 837 ; mais deux années de ravages avaient appris aux peuples de ces contrées à se tenir sur leurs gardes et à seconder les troupes échelonnées sur le bord de l'Océan. Les barbares approchèrent de tous les forts à l'aide de bâtimens légers, les examinèrent avec une inquiète et pénétrante avidité, et, trouvant que ceux de l'île de Walcheren étaient les plus faciles à enlever, ils dirigèrent leurs forces de ce côté. Tandis que ces guerriers féroces attaquaient les troupes qui ne s'attendaient pas à cette irruption soudaine, et qu'ils en faisaient un carnage effroyable, les habitans épouvantés fuyaient vers le centre de l'île en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Les comtes Eggard et Hemming rassemblèrent à la hâte ce qu'ils purent d'hommes en état de porter les armes et volèrent au secours des troupes : il était trop tard, elles venaient de succomber, et déjà les Normands se livraient au pillage. Les deux comtes ne pouvaient espérer d'opposer une barrière au torrent impétueux qui se répandait dans l'île ; ils l'essayèrent pourtant, combattirent avec fûreur sur les débris sanglans de leurs propriétés, et moururent de la mort des braves, toujours préférable à la servitude.

Maître de l'île de Walcheren, les Normands remontèrent l'Escaut et s'ouvrirent un passage jusqu'à Anvers qui fut pillée et réduite en cendres. Witlam, aujourd'hui sous les flots, et qui était située à l'embouchure de la Meuse, éprouva le même sort. Ne trouvant aucun

obstacle capable de les arrêter, ils promènent leur fureur jusqu'à Duurstede, pillent Egmond, Noordwyk et se répandent dans la Frise qui devient un théâtre d'horreur et de désolation. Deux corps de Frisons, commandés par les comtes Gerolf et Thibold osèrent marcher contre eux ; ils leur livrèrent un combat sanglant, et se firent exterminer jusqu'au dernier.

Aussitôt que les barbares apprirent que l'empereur avait rassemblé des troupes et qu'il se disposait à venir au secours des provinces envahies, ils regagnèrent leurs vaisseaux chargés d'un immense butin, se contentèrent de croiser devant les côtes de la Flandre et de la Hollande, et d'enlever tous les bâtimens marchands qui cherchaient à s'en éloigner. On appréhenda même une nouvelle descente, et déjà l'on se fortifiait de toutes parts, lorsqu'on apprit qu'une tempête avait totalement détruit ou dispersé la flotte des Normands. Plusieurs comtes, bien loin d'imiter l'intrépidité de Gérolf et de Thibold, avaient fui devant les Danois et laissé le pays sans défense. Louis les fit arrêter et traduire en jugement pour cause de félonie ou de lâcheté. Ils furent tous condamnés à la dégradation.

Au Champ de Mai qui eut lieu à Thierry-sur-Oise en 838, Charles le Chauve fut couronné roi d'Allemagne. Son apanage était composé de la Saxe, de l'Allemagne, de l'Alsace, de la Thuringe, de l'Austrasie et de la Neustrie. Pépin étant mort vers la fin de cette année, Louis dépouilla les enfans de ce prince de leurs droits, et réunit l'Aquitaine aux vastes états de Charles.

Louis le Germanique, indigné de l'injustice commise à l'égard de ses neveux, et jaloux du surcroît de puissance de son frère Charles, entra en France à la tête d'une armée composée de Bavarois et de Germains ; mais l'ap-

proche des troupes impériales suffit pour disperser cette nuée d'ennemis.

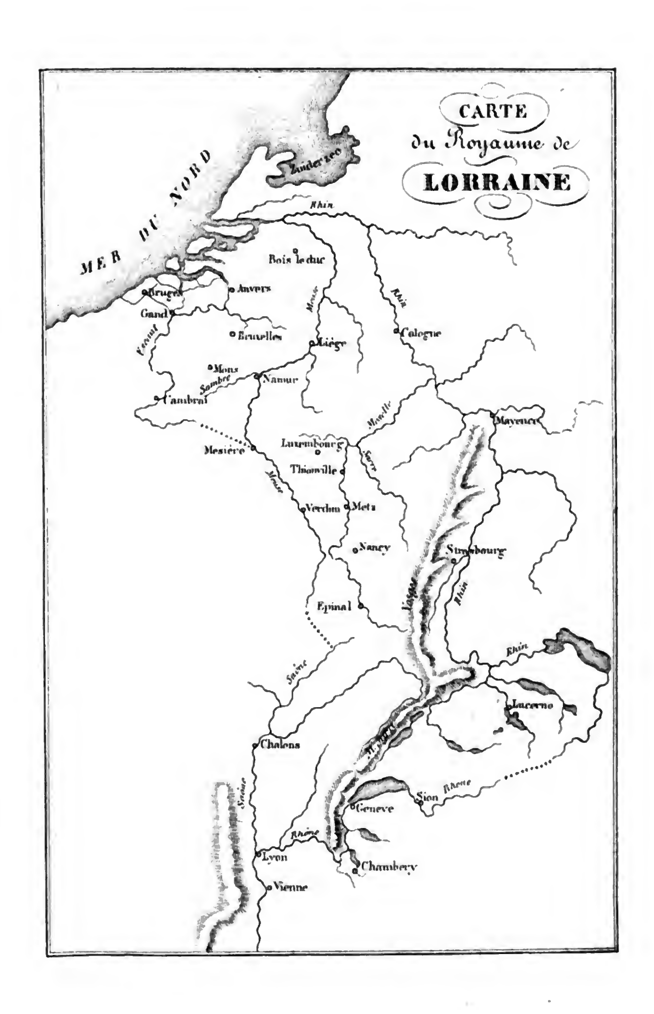
A la sollicitation de Judith, l'empereur partagea l'empire entre Charles et Lothaire, et ne laissa que la Bavière à Louis le Germanique. La Meuse et le Rhône devinrent la limite des deux états. Charles le Chauve eut l'Occident en partage et Lothaire l'Orient. Ainsi, la Belgique fut encore divisée; toutes les contrées situées entre la Meuse et l'Océan appartinrent à la France occidentale, et celles situées sur la rive droite de cette rivière furent réunies à la France orientale.

Il était plus facile de partager diplomatiquement la Belgique et surtout la Frise que de la défendre contre les irruptions des Normands, et contre les invasions terribles de l'Océan dont l'impérieuse violence semblait se jouer de l'ambition impuissante et vaine des faibles successeurs de Charlemagne. Le 26 décembre 839, les vagues de la mer, poussées par un orage impétueux, s'élevèrent jusqu'à la cime des Dunes et innondèrent presque toute la Flandre occidentale et la Frise. Une multitude d'hommes et de bestiaux furent engloutis dans les flots qui détruisirent près de quatre mille habitations. On a cru long-tems que les sables amoncelés avaient, à cette époque, fermé le cours du Rhin près de Katwyk; mais il est plus vraisemblable de supposer que ce changement est un effet produit par les travaux de défense de Civilis, qui aura affaibli le cours de l'un des bras de ce fleuve en renversant la digue de Drusus.

Louis le Germanique se révolta de nouveau au commencement de l'année 840, et rassembla une puissante armée à la tête de laquelle on le vit bientôt menacer les états de ses frères. L'empereur qui venait de ravager et de soumettre l'Aquitaine soulevée en faveur des fils de

Pépin, quitta promptement les rives de la Loire et courut défendre celles du Rhin ; mais ce prince faible et superstitieux, vaincu d'ailleurs par de longs et pénibles chagrins, fut tellement effrayé d'une éclipse de soleil, qu'il tomba malade d'épouvante et mourut à Ingelheim le 23 juin 840.

Louis le Débonnaire, que les Italiens surnommèrent *Pius,* était instruit, vaillant et très-religieux ; mais totalement dépourvu d'énergie. Livré aux hésitations d'un caractère incertain, il laissa tout retomber dans le cahos, fut le jouet des papes, l'esclave du clergé, la dupe des amans de sa femme, la victime de ses enfans, et souffrit qu'on outrageât en lui la majesté du trône.


CARTE
du Royaume de
LORRAINE
MER DU NORD
Zuiderzee
Rhin
Bois le duc
Anvers
Bruges
Gand
Escaut
Bruxelles
Meuse
Liége
Cologne
Mons
Sambre
Namur
Cambrai
Mayence
Moselle
Luxembourg
Mesière
Sarre
Thionville
Meuse
Verdun
Metz
Nancy
Strasbourg
Rhin
Epinal
Vosges
Rhin
Saône
Lucerne
Chalons
Jura
Saône
Sion
Rhone
Geneve
Rhône
Lyon
Chambery
Vienne

3e ÉPOQUE. — LA LOTHARINGIE.

LOTHAIRE, PREMIER ROI DE LORRAINE.

Quelques instans avant de mourir, Louis le Débonnaire avait envoyé la couronne impériale à Lothaire, comme chef de la famille, et confié à sa protection la destinée du jeune Charles. Le nouvel empereur, fort de son droit d'aînesse, prétendait succéder seul à la puissance de son père; mais les Français et les Germains, ne voulant pas reconnaître pour leur souverain un prince qui habitait l'Italie et qu'ils considéraient comme un étranger, s'y opposèrent de tout leur pouvoir; et, de là, vinrent ces guerres funestes que les petits-fils de Charlemagne soutinrent avec acharnement pendant plusieurs années.

Pendant que Lothaire, qui croyait déconcerter ses rivaux par la promptitude de ses mouvemens, courait à Francfort où il espérait surprendre Louis le Germanique, et que Charles le Chauve attaquait l'Aquitaine et battait les troupes de Pépin, la Neustrie se révoltait contre ce dernier et reconnaissait la domination de l'empereur. Indigné de cette trahison, Charles dirige ses forces contre Lothaire, et bientôt les deux armées se

rencontrent près d'Orléans. Une négociation suspend les horreurs de la guerre civile, et Charles est contraint de se contenter du Languedoc, de l'Aquitaine, de la Provence et de la Bretagne, en attendant qu'une assemblée générale, convoquée à Attigny, ait réglé le partage de l'empire (840). Il s'y rendait à la tête de son armée qui venait de soumettre la Bretagne révoltée, quand Lothaire, en dépit de la foi jurée, courut lui disputer le passage de la Seine dont il avait fait couper les ponts. Un mouvement aussi prompt qu'heureux, que Charles fit faire à son armée, lui permit de passer cette rivière près de Rouen, et de mettre celle de son frère dans une fausse position.

Déconcerté par la manœuvre habile de Charles, Lothaire change son plan de campagne, se retire en toute hâte, laisse une partie de ses forces à Montereau, franchit le Rhin, surprend Louis le Germanique, débauche son armée, et force ce prince à la fuite. Cependant Charles le Chauve, profitant de l'éloignement de l'empereur, attaque les troupes campées à Montereau, les défait, et court à Châlons au-devant des nombreux renforts que sa mère Judith lui envoie de l'Aquitaine. De son côté, Louis le Germanique, qui a rassemblé de nouvelles forces, reprend l'offensive, bat l'armée impériale, et vient rejoindre celle de Charles (841).

Pendant que Lothaire rassemblait les débris de son armée, le jeune Pépin, que l'affection du peuple avait replacé sur le trône de l'Aquitaine, vint se réunir à lui, et le mettre à même de tenter encore le sort des combats. Après quelques jours de marches et de contre-marches, les forces des quatre princes se rencontrèrent dans la plaine de Fontenay, près d'Auxerre. Charles le Chauve, et Louis le Germanique, dans le dessein d'éviter l'effusion

du sang, firent des propositions de paix à Lothaire; mais voyant qu'il s'obstinait à ne point les accepter, ils lui déclarèrent que le lendemain, à la seconde heure du jour, ils s'en remettraient au jugement de Dieu, c'est-à-dire que le sort des armes déciderait de la justice de leur cause. En effet, le 25 juin 841, au lever de l'aurore, la majeure partie des forces de l'Europe se mesurait des yeux pour satisfaire l'ambition de trois frères qui se détestaient réciproquement, et qui se diputaient avec fureur le vaste héritage de Charlemagne. A l'heure fixée, l'action commença; elle fut longue, terrible, sanglante, affreuse. On y fit des deux côtés des prodiges de valeur. Baudouin Bras-de-Fer, grand forestier de Flandre, qui avait embrassé le parti de Lothaire, s'y distingüa par sa vaillance et par sa force prodigieuse. Plus d'une fois on le vit, suivi de quelques braves, enfoncer les rangs ennemis, et y porter la mort et l'effroi; mais blessé grièvement, il tomba baigné dans son sang, et sa chute fut fatale à la cause pour laquelle il combattait. Privée de cet intrépide guerrier, l'armée impériale fléchit; elle fut enfoncée de toutes parts et forcée de mettre son salut dans la fuite. Charles et Louis restèrent maîtres d'un champ de bataille couvert de plus de cent mille cadavres, que l'on considéra long-tems comme le tombeau de la France. Affaiblis par les pertes de cette journée, ils n'osèrent poursuivre l'armée de leur frère qui se retira dans le plus grand désordre sur Aix-la-Chapelle. Le lendemain, un des serviteurs de Baudouin Bras-de-Fer retrouva son maître parmi les blessés, l'enleva, parvint à le soustraire au vainqueur et le ramena en Flandre. Un jeûne de trois jours fut ordonné aux troupes victorieuses, pour apaiser les mânes des Francs immolés dans la plaine de Fontenay. En portant à cent mille le

nombre d'hommes tués dans cette journée sanglante, il y a sans doute de l'exagération; mais cependant l'ordre profond en usage dans l'infanterie franque devait rendre les batailles très-meurtrières. L'établissement du régime féodal, en amenant une nouvelle organisation dans les armées, nécessita une manière de combattre tout à fait nouvelle. La cavalerie, exclusivement composée de la noblesse, forma la principale force des armées; et les malheureux fantassins, arrachés aux champs qu'ils cultivaient, réunis à la hâte, sans instruction, sans armes tutélaires, ne venaient sur les champs de bataille que pour y être foulés sous les pieds des chevaux et devenir la proie des vainqueurs. Maintenant tout va dépendre du courage aveugle, de la force matérielle; nous ne verrons plus, de long-tems, des éclairs du génie dans les mouvemens des armées; les batailles ne vont plus être que d'affreuses boucheries, et l'art militaire va rétrograder vers le point où il se trouvait dans les Gaules avant la conquête de César.

Charles et Louis firent à Lothaire de nouvelles propositions de paix que l'exaspération de celui-ci lui fit rejeter avec indignation. Ils s'étaient séparés après leur victoire; mais sentant le besoin de conférer ensemble pour conserver leurs états, ils se réunirent à Strasbourg où ils conclurent un traité par lequel ils promirent de ne pas séparer leurs intérêts, et, au besoin, de réunir leurs forces pour le salut de la cause commune. Après plusieurs jours de festins, de joutes et de tournois, ces deux princes réunirent leurs armées près de Strasbourg (14 février 842), se jurèrent devant elles amitié et secours réciproques et prononcèrent chacun de leur côté le serment suivant, qui est un des plus curieux monumens de notre histoire.

Voici la traduction du serment que Louis prononça en langue romane : « Pour l'amour de Dieu et du peu-« ple chrétien et pour notre commune conservation à « l'avenir, en quant que Dieu le pouvoir m'en donne, « je conserverai Charles mon frère qui est ici présent, « et l'assisterai en chacune chose comme un chacun doit « conserver et assister son frère, selon la justice et non « comme un autre le ferait, et n'aurai avec Lothaire « aucune intelligence qui puisse nuire à Charles ce « mien frère. » Charles prononça ensuite le même serment en langue tudesque ou teutonique, afin que les soldats de Louis pussent le comprendre. Vint ensuite le serment des deux armées que chacune prononça dans la langue qui lui était familière. Voici la traduction du serment de l'armée française : « Si Louis garde le serment « qu'à son frère Charles il jure, et que Charles mon sei-« gneur de sa part ne le tienne pas, et que je ne le puisse « détourner d'y manquer, ni moi, ni les autres qui « n'aurions pu l'en détourner, ne lui donnerons aucune « aide contre Louis. »

Après la conclusion de ce traité, les deux frères réunirent leurs forces pour en accabler Lothaire qui, abandonné par son armée, avait quitté la Belgique et s'était retiré à Lyon où il faisait tête à l'orage avec une poignée de braves sincèrement attachés à sa cause. Avant de recommencer les hostilités ils lui envoyèrent des députés pour l'engager à entrer en négociations et terminer ainsi leurs différends. Lothaire y consentit ; il vint les trouver à Verdun en l'an 843, et ils décidèrent enfin le partage des états de leur père qui avait déjà fait couler des torrens de sang.

Lothaire eut, avec le titre d'empereur, l'Italie, la Provence, la Franche-Comté et le Lyonnais. Il eut en-

core tout le pays situé entre le Rhône, la Saône, l'Escaut, la Meuse et le Rhin; on donna à ce pays le nom de *Lotherreich*, royaume de Lothaire, dont on a fait *Lotharingie* et ensuite *Lorraine*. Ainsi la Belgique fit partie de la Lotharingie, à l'exception de la Flandre occidentale, et d'une très-grande partie de la Flandre orientale qui tombèrent au pouvoir de Charles le Chauve, qui conserva l'Aquitaine et la Neustrie. Toute la Germanie fut soumise à Louis.

RAVAGES DES NORMANDS.

Les Normands qui n'étaient pas compris dans le traité de partage des fils de Louis le Débonnaire en tiraient pourtant un immense profit. Pendant que l'empire était agité par des troubles intestins qui le mettaient à deux doigts de sa ruine, ils insultaient impunément les côtes de l'Océan et promenaient leur fureur depuis les bouches de l'Elbe jusqu'à celles du Rhin. Bordeaux, Toulouse, Rouen ne peuvent échapper à leur œil curieux, pénétrant et avide de butin. Ils remontent la Seine, s'avancent jusqu'aux portes de Paris et ne se retirent que chargés des trésors que le roi Charles leur fait distribuer pour se débarrasser d'eux. Ils se montrent bientôt à l'embouchure de l'Elbe, mais, repoussés par les Saxons, ils viennent tout à coup fondre sur la Frise. Une grande bataille qu'ils perdent ne les décourage pas. Ils reviennent à la charge avec une nouvelle audace,

sont vainqueurs dans deux combats, immolent à leur fureur un nombre prodigieux de Frisons, et subjuguent presque toute la Hollande qu'ils foulent par d'impitoyables extorsions. Pour comble d'ignominie, les indignes successeurs de Charlemagne, au lieu d'employer la prudence et le courage pour repousser ces terribles ennemis, députent vers leur prince pour l'engager à se retirer et pour lui déclarer la guerre s'il refuse d'obéir. Ils ne pouvaient plus clairement faire connaître leur impuissance. Les provinces de Louis et de Charles n'en furent que plus rapidement insultées. Lothaire lui-même, que l'on croyait d'intelligence avec les Normands, ne put les empêcher de s'emparer de Duurstède et de s'y établir (845).

La facilité avec laquelle ils avaient si souvent enlevé et pillé cette ville, fit croire qu'Hériold, qui y faisait sa résidence et qui y avait quelque autorité, était d'intelligence avec ses compatriotes. Les comtes chargés de défendre les frontières de la Lorraine le surprirent et le firent périr. Ils accusèrent également Roruk, son frère, de trahison. Ils le firent arrêter et le chargèrent de fers, quoique la voix publique proclamât son innocence; mais ayant trouvé le moyen de s'échapper, il s'enfuit d'abord à la cour de Louis le Germanique (848), puis dans son pays, où il équipa une flotte avec laquelle il vint infester les côtes. Il remonta le Rhin en l'an 850, enleva Duurstède et s'y fortifia si bien que Lothaire fut contraint d'entrer en négociation avec lui, et de lui céder la ville et la banlieue, à condition qu'il paierait au fisc les droits régaliens et se chargerait de la défense du pays.

La pusillanimité des rois francs encouragea les Danois, et leurs descentes n'en devinrent que plus vives et plus

fréquentes. Chaque année fut signalée par de nouvelles courses et de plus horribles déprédations. Une flotte de deux cent cinquante voiles fut équipée par Sidrock et par Godefroid fils d'Hériold, tous deux affamés de pillage et altérés de vengeance. Après avoir à leur aise désolé toute la Frise, ils remontent l'Escaut, pillent Anvers, dévastent Gand, et font de cette dernière ville un théâtre d'horreur et de désolation (852). Vers le commencement de l'année 853, Charles et Lothaire s'avancèrent sur les deux rives de ce fleuve avec une puissante armée; mais Charles effrayé à l'aspect des barbares, se retira sans rien entreprendre.

Godefroid et Roruk étant rappelés dans leur patrie par l'ambition d'y régner, l'empereur profita de leur absence pour partager ses états entre ses trois fils. Il donna le titre d'empereur et l'Italie à Louis. Lothaire eut en partage le royaume de Lorraine, et Charles la Provence (854). Atteint d'une maladie qu'il croyait incurable, Lothaire renonça au trône, se fit couper les cheveux et prit l'habit de moine dans le monastère de Prum. Il mourut le 28 septembre 855, huit jours après avoir pris l'habit monastique.

LOTHAIRE II, DEUXIÈME ROI DE LORRAINE.

—

En montant sur le trône de Lorraine, Lothaire avait à ménager ses oncles, Charles le Chauve et Louis le Germanique qui, tous deux, convoitaient ses états et n'attendaient qu'un instant propice pour s'en emparer. Il essaya d'abord de rester neutre dans leurs querelles ambitieuses; mais l'expérience lui ayant bientôt démontré que ses intérêts exigeaient qu'il se prononçât en faveur de l'un ou de l'autre, il conclut un traité défensif avec Charles qu'il estimait le moins et qu'il craignait le plus, et réunit ses troupes à celles de ce monarque contre l'empereur Louis, son frère, et Louis le Germanique, son oncle. Ces quatre princes se préparaient à commencer les hostilités, quand les grands des différens royaumes, dont la guerre compromettait les intérêts, les forcèrent à conclure une trêve qui leur aurait permis de tourner leurs forces contre les Normands, si la réconciliation eût été sincère de part et d'autre, et si les descendans de Charlemagne eussent hérité de son courage, de sa valeur et de son énergie (856).

Lothaire II ne fit par lui-même rien de grand ni de mémorable, et son nom n'est célèbre que par son aveugle passion pour Valdrade, sœur de Gonthier, archevêque de Cologne, laquelle, dit une ancienne chronique, « l'enflamma d'un amour désordonné et lui fit perdre

« l'esprit par un effet de magie. » Quoique marié, il vécut d'abord publiquement avec elle, puis répudia sa femme Teutberge pour l'épouser. Cette conduite scandaleuse du roi indisposa tellement les grands contre lui, qu'il se vit contraint de rappeler la reine pour étouffer le mécontentement général; mais loin d'avoir pour elle les égards qu'elle méritait, il la fit renfermer dans un coin du palais. Pour justifier cette rigueur, il l'accusa publiquement de vivre dans un commerce criminel avec son propre frère, l'abbé Humbert, et d'avoir pris une potion pour étouffer le fruit de son crime. Teutberge s'éleva avec indignation contre cette infâme accusation, prétendit que l'amour incestueux qu'on lui reprochait n'était rien moins que véridique, et consentit à subir l'épreuve de l'eau bouillante. Justifiée par cette épreuve, elle fut déclarée digne d'être l'épouse de Lothaire (858).

Bien loin d'abandonner Valdrade, le roi de Lorraine convoqua à Aix-la-Chapelle une assemblée d'évêques dévoués à ses intérêts, et y fit comparaître Teutberge, qui, épouvantée par les menaces de son mari, avoua le crime imaginaire qu'on lui imputait, et permit même à l'archevêque Gonthier, son confesseur, qui venait de la recevoir au tribunal de la pénitence, de révéler le secret de sa confession. L'assemblée, séduite ou trompée, condamna Teutberge à la pénitence publique. Cet arrêt ne suffit point à Lothaire; il fit convoquer encore une seconde assemblée d'évêques à Aix-la-Chapelle, où l'on décida que le premier mariage de ce prince était dissous, ou plutôt que le second était légitime.

Aussitôt que Teutberge fut délivrée de la tyrannie de son mari, elle désavoua la confession qu'elle avait faite, et appela du jugement des évêques au pape Nicolas pre-

mier, qui fit immédiatement assembler un concile à Rome où il fut déclaré : que le jugement rendu par le prétendu synode d'Aix-la-Chapelle serait annulé parce qu'il favorisait l'adultère ; que Theutgan, évêque de Trèves et primat de la Belgique, et Gonthier, archevêque de Cologne, seraient déchus et privés de toutes fonctions épiscopales pour avoir prévariqué dans la cause de Lothaire et de ses deux femmes ; que les autres évêques seraient considérés comme leurs complices s'ils ne désavouaient l'arrêt infâme qu'ils avaient rendus ; et, enfin, que ceux qui mépriseraient les dogmes, les interdits et les décrets du saint siége seraient anathématisés. Lothaire, épouvanté des suites que pouvait entraîner la décision du concile de Rome, fut obligé d'aller, en présence du légat et de toute sa cour, au-devant de sa première épouse et de jurer qu'il ne la quitterait plus. Il ne tarda guère à violer son serment ; car à peine le légat fut-il parti, qu'il la fit renfermer de nouveau et rappela Valdrade (863).

Vers cette époque les Normands inondèrent encore la Frise, et se signalèrent par d'horribles dévastations. Rien ne pouvant arrêter leur fureur ni leur avidité pour le pillage, ils remontèrent le Rhin, livrèrent au fer et au feu les villes et les villages situés sur les deux rives de ce fleuve, et menacèrent Cologne. Cette antique et riche cité ne put résister long-tems aux efforts des barbares ; ils s'en emparèrent, la pillèrent pendant plusieurs jours, en incendièrent une partie, détruisirent les églises, massacrèrent tous les ministres des autels et un grand nombre d'habitans, et retournèrent ensuite, chargés de butin, dans la Frise qui était devenue pour eux une retraite aussi sûre que commode.

BAUDOUIN BRAS-DE-FER.

—

Baudouin, que l'on a surnommé Bras-de-Fer à cause de son courage, de sa valeur et de sa force prodigieuse, était fils d'Andacer, grand-forestier de Flandre. Ayant succédé à son père, il se rangea du côté de Lothaire dans les guerres que se firent les fils de Louis le Débonnaire, et combattit, comme on l'a vu, à la fameuse journée de Fontenai où il fut grièvement blessé d'un coup de lance. Il resta fidèle à Charles lorsque la Flandre fut réunie aux états de ce prince, et lutta avec quelque succès contre les Normands qui, de tems à autre, venaient ravager les terres situées entre l'Océan et l'Escaut. Un incident détruisit l'harmonie qui existait entre Baudouin et son souverain, et ralluma le flambeau de la guerre.

Dans un voyage qu'il fit à Senlis, il vit Judith, fille de Charles le Chauve, et veuve d'Ethelwolf, roi d'Angleterre, en devint éperduement amoureux, l'enleva du palais de son père et l'épousa à Haarlebeke où il résidait habituellement. Indigné de l'audace de Baudouin, Charles le somma, par l'organe d'un héraut, de lui ramener sa fille et le menaça de toute sa colère s'il n'obtempérait immédiatement à l'ordre qu'il lui en donnait en qualité de père et de souverain.

Les menaces de Charles, au lieu d'effrayer Baudouin, l'enflammèrent davantage, et firent peut-être naître

dans son esprit l'idée de rendre la Flandre indépendante. L'instant était propice. La jalouse ambition et les querelles continues des successeurs de Louis le Débonnaire, les fréquentes irruptions des Normands contre lesquelles les souverains employaient la majeure partie de leurs forces, le persuadèrent qu'il ne lui serait pas impossible de vaincre les troupes royales et d'arracher son pays au joug des Francs. Plein de ces nobles idées, et ne voulant d'ailleurs céder son épouse à aucun prix, il convoqua tous les nobles flamands à Haarlebeke, leur donna cannaissance du message arrogant et hautain de Charles le Chauve, et les pria de délibérer sur la réponse qu'il convenait de faire au roi. Quelques nobles, présens à cette assemblée, opinèrent pour la paix, et, par conséquent, pour le renvoi de Judith à son père; mais la plupart des autres, s'élevant avec force contre cette opinion dégradante, furent d'avis d'entamer d'abord la voie des négociations pour fléchir le courroux de Charles, et, en attendant, de se préparer à la guerre s'il s'obstinait à réclamer sa fille, et s'il employait des moyens coërcitifs pour la ravir à son époux. Cette opinion était trop d'accord avec le caractère de Baudouin pour ne point être adoptée. Il écrivit au roi que, loin d'avoir enlevé Judith, c'était elle qui l'avait suivi de son propre mouvement; que le mariage étant consommé, il ne pouvait se séparer de sa femme sans se déshonorer, et qu'il le priait de l'excuser si dans cette circonstance il désobéissait à ses ordres suprêmes.

Au lieu d'apaiser la colère de Charles le Chauve, cette réponse l'enflamma davantage. Soudain il assembla des troupes et chargea Louis le Bègue, son fils, d'aller châtier un vassal insolent. Instruit des apprêts qui se faisaient en France, Baudouin appela sous les armes toutes

les forces de la Flandre, renforça les garnisons des villes et des forts, les mit à l'abri d'un coup de main, courut s'opposer à la marche de l'armée royale, et alla asseoir son camp près de Mont Saint-Éloi, à quelques lieues d'Arras. Les Français ne tardèrent pas à paraître, et vinrent s'établir à quelque distance de la position occupée par les Flamands. Les armées restèrent en présence pendant plusieurs jours et préludèrent au massacre par des affaires d'avant-poste qui tournèrent toujours à l'avantage des Belges. Après une infinité d'escarmouches, elles sortirent de leur camp un matin au point du jour et furent rangées en bataille. Louis le Bègue forma la sienne sur trois lignes, ou plutôt sur deux, car on ne voyait dans la première ligne, que les historiens nomment improprement avant-garde, que des coureurs ou des enfans perdus, c'est-à-dire des troupes légères qui couvraient la ligne de bataille, et qui commençaient l'attaque d'une manière isolée ; elles étaient alors ce que sont aujourd'hui nos tirailleurs. Sa gauche était appuyée à la Scarpe, et elle avait à dos un gros ruisseau qui va se jeter dans cette rivière au nord-ouest d'Arras.

Les troupes de Baudouin, beaucoup moins nombreuses que celles de Louis le Bègue, étaient rangées sur une seule ligne. Quelques milliers d'hommes massés au centre formaient sa réserve. Il occupait, par sa droite, les montagnes qui dominent la rive gauche de la Scarpe et qui se prolongent jusque vers Saint-Aubin ; de manière que plusieurs corps de cette aile, placés en potence, semblaient menacer, du haut des monts, deux mamelons situés à l'ouest de ce village, et dont le général franc avait négligé de s'emparer.

L'action commença par notre droite. Nos troupes

Bataille du Mont-Saint-Eloy

légères, appuyées par un gros corps d'infanterie, s'avancèrent en bon ordre vers les mamelons dont nous venons de parler, et se mirent en devoir de les enlever; mais les Français vinrent les leur disputer et s'en rendirent maîtres. Pendant que l'aile gauche des troupes royales s'emparait de cette position, Anselme, archevêque de Rheims, qui commandait la droite, manœuvrait de manière à déborder notre gauche. Baudouin s'en aperçoit et, soudain, il conçoit l'idée de profiter de cet instant pour acculer une partie de l'armée ennemie à la Scarpe. Prompt comme la foudre, il s'élance avec ses Flamands sur le centre des Français, l'attaque avec fureur, le culbute, et le contraint à se jeter en désordre sur le bord de la Scarpe. « Chose plus plaisante à ouïr raconter « qu'à expérimenter » dit naïvement Oudegherst. Quoi qu'il en soit, l'aile droite isolée par ce mouvement rétrograde ne put soutenir long-tems les efforts de nos braves; elle fut refoulée au-delà du ruisseau dans la direction du village d'Escouvre, et mise dans une déroute complète. — Le centre et l'aile gauche restaient à vaincre. Serrés de près par leurs belliqueux ennemis, les soldats du roi combattaient avec une rare intrépidité, vendaient chèrement leur vie, et retardaient l'instant de leur défaite par la résistance la plus opiniâtre. Cependant Baudouin qui veut en finir fait avancer sa réserve, lui montre l'ennemi pressé de toutes parts, et s'écrie d'une voix terrible : « Ils chancellent! à eux la « fuite, à nous la victoire. » Puis, suivi des siens, il se précipite au milieu des Francs, abat, renverse tout ce qu'il rencontre et se fraie un passage à travers les bataillons les plus épais. Battus sur tous les points il ne reste aux Français que la ressource de fuir ou de mourir les armes à la main. Ils se défendent jusqu'au dernier

moment; les uns se jettent dans la Scarpe, qui devient le tombeau de ceux qui ne peuvent la passer à la nage, et les autres profitent des ombres de la nuit pour se soustraire à la rage des vainqueurs.— Le champ de bataille fut jonché de cadavres. Une foule de comtes et de seigneurs français périrent dans cette journée; l'archevêque de Rheims, le plus grand ennemi de Baudouin, celui-là même qui avait le plus fortement porté Charles le Chauve à faire la guerre, tomba également sous les coups des Flamands qui s'enrichirent des dépouilles des vaincus. Cette victoire rehaussa la gloire du grand forestier, qui, il faut bien le dire, eut la férocité de faire pendre treize nobles français que le sort des armes avait fait tomber en ses mains. Tous les autres prisonniers furent renvoyés au roi.

Les grands de la cour de Charles le Chauve lui conseillèrent de mettre une seconde armée en campagne afin d'aller ravager la Flandre et de punir Baudouin; mais il ne tint aucun compte de leurs conseils, et se contenta de le faire excommunier. Indignés de la faiblesse du roi, ils veulent être eux-mêmes les ministres de leur vengeance. Ils se réunissent à la tête de leurs vassaux, donnent le commandement en chef à un évêque de leur parti, et s'avancent à grandes journées pour surprendre Baudouin dans son château de Haarlebeke. Loin de là, celui-ci, qui était instruit de leurs préparatifs, courut au-devant d'eux, les rencontra dans les environs d'Arras, leur livra bataille et les défit complètement. Le général franc, qui avait quitté la crosse épiscopale pour prendre le glaive, fut fait prisonnier, battu de verges et pendu.

Après cette victoire, Baudouin partit pour Rome avec Judith, et alla se jeter aux pieds du pape Nicolas Ier, qui

occupait le trône pontifical. Nicolas leva l'interdit, cassa l'anathème des évêques français et écrivit à Charles le Chauve pour l'engager à pardonner la faute que Baudouin avait commise. Touché des remontrances et des prières du Souverain Pontife, le roi approuva solennellement le mariage de sa fille; il fit plus, il érigea en comté toutes les terres situées entre l'Océan, la Somme et l'Escaut, et en donna la souveraineté au grand-forestier, qui se reconnut le vassal de la France (863). Telle est l'origine du comté de Flandre dont Baudouin Bras-de-Fer fut le premier souverain.

A peine fut-il rentré dans ses états, qu'il fut forcé de reprendre les armes. Enhardis par l'impunité, les hommes du Nord remontèrent l'Escaut, se précipitèrent dans la Flandre comme un torrent dévastateur, et la parcoururent le fer et la flamme à la main. Malgré l'envie que Baudouin avait de combattre les barbares, il se vit contraint de tenir ses troupes renfermées dans ses places fortes, car les Normands étaient si nombreux que c'eût été courir à une perte inévitable que de s'exposer en plaine aux chances d'une bataille, et d'autant plus certaine que la promptitude avec laquelle ils avaient envahi le pays ne permettait pas aux nobles et aux hommes d'armes de se réunir pour faire tête à l'orage. Rien n'arrêtait ces guerriers féroces, ils brûlèrent Tronchiennes, Cadsan, Oudemberg, ravagèrent tout le plat pays, et se retirèrent ensuite chargés de butin (864). Voulant mettre la Flandre à l'abri des incursions des Danois, ou du moins diminuer l'étendue de leurs ravages, Baudouin fit élever une quantité de châteaux et fortifia autant de places qu'il put. On cite le château de Gand, et le Bourg de Bruges, comme des monumens du règne de ce prince.

Le pape Adrien II ayant succédé à Nicolas Ier, le roi Lothaire alla le trouver en Italie afin de se le concilier et de faire casser son premier mariage. Mais le Souverain Pontife, loin d'y consentir, l'obligea de jurer sur la sainte hostie, et au moment de communier, qu'il avait rompu avec Valdrade (868). Lothaire prêta le serment exigé, et reçut la communion. Ayant repris le chemin de ses états, il mourut à Plaisance le 6 août 869 sans laisser d'enfans légitimes. On ne manqua pas d'attribuer sa mort à son parjure; car alors l'eucharistie était au nombre des épreuves ou jugemens de Dieu, et l'on croyait que quiconque se parjurait sur l'hostie périssait dans l'année.

PARTAGE DE LA LORRAINE.

Après la mort de Lothaire II, le royaume de Lorraine revenait légitimement à l'empereur Louis; mais Charles le Chauve, qui saisissait toujours avec empressement l'occasion de s'agrandir, courut à Attigny et de là à Metz où la plupart des évêques lorrains vinrent le rejoindre. Une assemblée d'évêques et de seigneurs ayant été convoquée dans l'église de Saint-Étienne, Adventius, évêque de Metz, déclara solennellement « Charles l'héritier « légitime de la Lorraine, comme appelé par Dieu à « gouverner ce royaume » et exhorta les grands et le clergé à le reconnaître pour leur souverain. Charles, qui fut inauguré dans cette assemblée, jura « qu'il main- « tiendrait le culte de Dieu et l'honneur des églises; qu'il « prendrait sous sa sauve-garde tous les ordres de « l'état en général, et tous les citoyens en particulier; « qu'il gouvernerait ses sujets selon la justice et les « lois, et qu'il les protégerait contre l'oppression s'ils « lui portaient obéissance et secours comme à ses pré- « décesseurs. » Après avoir prêté ce serment, dont la formule, après beaucoup d'ajoutes et de variantes, devint si célèbre sous le nom de joyeuse entrée, Charles reçut la couronne des mains de l'évêque Adventius et les grands et le clergé lui jurèrent fidélité (869).

A peine cette cérémonie fut-elle terminée, que deux envoyés du pape Adrien II vinrent défendre, sous peine

d'excommunication, à Charles le Chauve, aux évêques et aux seigneurs français de s'emparer de la Lorraine qui appartenait à Louis, frère de Lothaire. Charles répondit à ces menaces avec humilité, mais ne promit pas d'obéir. Les évêques lorrains furent plus hardis que lui; ils rompirent ouvertement avec le Souverain Pontife, et le menacèrent à son tour des foudres de l'Église. Adrien, indigné de la désobéissance du roi et de l'insolence des évêques, ordonna impérieusement à Charles de se soumettre et d'envoyer tous les évêques de France et de Lorraine à son tribunal. Le successeur de Charlemagne, qui se souvint que le saint-siége était autrefois subordonné à la puissance royale, lui répondit vertement et de manière à le lui rappeler : « apprenez, « dit-il à Adrien, que les rois ne sont pas les sujets des « papes, mais souverains dans leurs terres. Nous mé« prisons les décrets de Rome, et nous saurons châtier « sévèrement ceux qui auront l'audace de nous les por« ter. » Cette lettre qui fut, dit-on, rédigée par Hincmar, archevêque de Rheims, rappela le pape à la modération.

Les menaces de Louis le Germanique eurent plus d'influence que celles d'Adrien sur l'esprit de Charles le Chauve. Pendant que ce dernier visitait nos contrées et qu'il cherchait à s'attirer l'estime des Belges, il reçut à Aix-la-Chapelle des ambassadeurs de Louis qui le sommèrent, au nom de leur maître, d'évacuer immédiatement le royaume de Lorraine ou de se préparer à la guerre. Charles, qui connaissait la valeur de son frère, et qui savait que sa puissance était au moins égale à la sienne, quitta promptement la Lorraine et fit proposer à Louis de la partager ensemble. Ce dernier accepta, et des députés furent chargés de dresser l'acte de partage.

Quelques difficultés s'étant élevées sur la division de l'héritage de Lothaire, Charles et Louis, qui voulaient en finir, résolurent de se rapprocher et de terminer eux-mêmes un traité qui traînait en longueur. Charles le Chauve vint à Herstal, et Louis à Marsen, près de Maestricht. Le 28 juillet 870, jour fixé pour l'entrevue des deux rois, ils se rendirent chacun de leur côté dans l'île de Bruyst, accompagnés par quatre évêques, dix conseillers et trente hommes d'armes. Après plusieurs conférences le traité fut conclu le 8 août suivant, et la Lorraine divisée au détriment de l'empereur Louis.

Pendant que les fils de Louis le Débonnaire dépouillaient leur neveu et se partageaient la Belgique, un essaim de barbares que le Nord avait vomi de son sein inépuisable, venait s'engloutir dans nos contrées. Rodolphe, chef des Normands, qui avait ravagé nos côtes, fit une irruption dans la Frise. Ce féroce guerrier portait dans ce malheureux pays l'horreur et la désolation quand un comte frison, nommé Adalgus, à qui les chroniques donnent le titre de roi, rallia ses sujets errans et fugitifs, appela quelques Belges à son secours et courut au-devant des barbares. Il leur livra un combat sanglant dans lequel Rodolphe périt avec huit cents des siens. Le reste des troupes de Rodolphe s'était réfugié dans un fort; mais il y fut attaqué, obligé à restituer le butin qu'il possédait et à se rembarquer après avoir livré des otages (873).

ROLLON.

Les mœurs farouches des Danois leur inspiraient le fanatisme des conquêtes, du pillage et de l'assassinat. « Nos guerriers, dit un de leurs poëtes, cherchent le « trépas avec fureur : atteints du coup mortel, on les « voit tomber, rire et mourir. » On raconte qu'un de leurs chefs, ravi de périr dans la bataille, s'écriait transporté d'une joie barbare : « J'entends la voix d'Odin « qui m'appelle ; des filles d'une beauté divine m'intro« duisent dans un palais superbe et m'invitent à me « coucher mollement sur des lits voluptueux, à m'enivrer « d'une bière délicieuse dans le crâne sanglant de « mes ennemis. » Ainsi la cruauté était chez eux un principe de religion. Ils ne rougissaient pas de la perfidie et ne connaissaient point les remords des sermens violés. Leurs vaisseaux, ou plutôt leurs barques, remontaient aisément les baies et les rivières. Ils les tiraient sur les bords, se dispersaient ensuite dans le pays, et, après s'être rassasiés de sang et de pillage, ils s'en retournaient en enlevant les femmes et les enfans. Ils faisaient des pirates de ceux-ci, et réduisaient celles-là dans un esclavage plus cruel que la mort. Leurs succès les invitaient quelquefois à commencer des établissemens chez les peuples vaincus ; mais bientôt entraînés par leur habitude de courir d'expédition en expédition, on les voyait porter le fer et le feu sur les peuples qui s'étaient

soustraits à leur fureur. C'est ainsi, par exemple, qu'on les vit envahir, quitter et reprendre tour à tour la Frise. Les successeurs de Charlemagne ne surent employer contre eux que la ressource aussi imprudente que honteuse d'acheter la paix. La haine contre le christianisme que les Saxons avaient inspirée aux Danois redoublait encore leur férocité, et comme les églises et les monastères, qui n'avaient que des prêtres, des moines ou des religieuses pour défenseurs, leur offraient toujours un riche butin et d'abondantes provisions, c'est contre eux qu'ils dirigeaient souvent leurs efforts, et c'est là qu'ils commettaient les plus horribles forfaits.

Les Danois firent une nouvelle incursion dans nos contrées en l'an 874; mais, cette fois, ils n'obéissaient point à un chef obscur; ils étaient commandés par Rollon, le plus illustre des chefs de ces hordes normandes qui envahirent et dévastèrent une partie de l'Europe aux neuvième et dixième siècles. Ce Rollon, qui devint le premier duc de Normandie sous le nom de Robert, était fils de Rogwald, prince ou seigneur de la Norwége septentrionale, que ses richesses et son caractère belliqueux avaient rendu redoutable aux rois de Danemarck dans le neuvième siècle. Distingué entre tous les guerriers de sa nation par sa stature colossale, par sa force et son audace, le jeune Rollon avait déjà entrepris plusieurs courses maritimes, et s'était fait bannir de la Norwége par le roi Harold, lorsqu'il conçut le dessein d'aller conquérir une nouvelle patrie sous un climat plus doux que celui du Nord. Ayant rassemblé dans la Scanie un grand nombre de Danois et de Norwégiens, il les embarqua sur ses bâtimens de course. Il fit voile d'abord vers l'Écosse, passa ensuite en Angleterre où ses compatriotes étaient déjà établis, y fit

quelques expéditions qui eurent pour résultat d'augmenter ses richesses et la confiance de ses soldats, et de contracter une alliance intime avec Alfred le Grand.

S'étant rembarqué bientôt après, il fit voile pour la Frise et eut à lutter plusieurs jours contre la fureur des vents et des flots, ce qui ne l'empêcha pourtant pas d'aborder dans l'île de Walcheren. Aussitôt qu'ils aperçurent ces nouveaux ennemis, les habitans coururent aux armes, bien persuadés qu'il leur serait facile de vaincre des hommes abattus par les fatigues d'une longue et pénible navigation. Ils se trompaient. Ils attaquèrent les Normands avec la plus grande intrépidité, ils combattirent avec ce noble courage qu'inspire la défense de ses foyers; mais ils furent battus complètement et leur défaite rendit Rollon maître de l'île, qui devint un théâtre d'horreur et de dévastation.

Le prince normand se contenta pendant quelque tems de la possession de l'île de Walcheren. Recevant des vivres et des renforts d'Angleterre, il s'y organisait, et s'apprêtait à porter la terreur de ses armes dans nos contrées, quand Radbod, seigneur de la Frise orientale, osa l'attaquer. Radbod fut défait dans une bataille sanglante et ne parvint qu'avec une peine extrême à ramener les débris de son armée dans son pays. Après cette victoire Rollon entra dans la Frise, côtoya le lac d'Alméra, probablement le Zuiderzée, ravagea les terres, détruisit les habitations, massacra tout ce qui lui résista, incendia les églises et les monastères, et soumit à ses lois une partie de la Hollande.

REGNIER AU LONG COU.

—

Les Frisons écrasés sous l'odieuse tyrannie du farouche Rollon, envoyèrent secrètement des députés aux peuples voisins, et les supplièrent de les aider à se débarrasser de leurs cruels ennemis. Rabdod tenait encore la campagne avec un petit nombre de braves, mais il était réduit à harceler les Danois, et à n'attaquer que les faibles détachemens qui s'enfonçaient dans le pays pour butiner. Dans cette fâcheuse extrémité, il tourna ses regards vers Regnier au Long Cou, comte de Hainaut, et l'engagea à réunir ses forces aux siennes pour combattre les hommes du Nord qui désolaient la Frise et menaçaient d'enhavir la Belgique. Le moine Witekin, qui écrivait en 946, nous fait connaître ce Regnier. Il était fils de Regnier [1], duc ou gouverneur de la Lotharingie, et il avait épousé Albrade, fille d'Albon II, comte de Hainaut, qui lui apporta en mariage l'héritage de son père.

Regnier unit ses troupes à celles de Radbod, et marcha contre les Normands qui s'étaient concentrés sur les bords du Zuiderzée. Les Belges et les Frisons les atta-

[1] Un auteur moderne donne au père de Regnier au Long Cou le nom de Giselbert; mais Delewarde, l'historien du Hainaut, dit positivement qu'il était fils d'un seigneur nommé Regnier, qui possédait plusieurs comtés et qui portait le titre de duc de Lorraine, c'est-à-dire de gouverneur des provinces situées entre le Rhin et la Meuse. *In comitatibus Raginarii*. V. le Cointe, et *Witichin*, *liv.* 1er, *hist. Sax. p.* 390.

quèrent avec la plus grande intrépidité ; mais, quelque braves qu'ils fussent, des soldats levés à la hâte, et qui venaient de quitter le soc pour s'armer d'une lance et d'un javelot, ne pouvaient résister à des barbares élevés au bruit des armes, et dont le nombre était effrayant. Repoussés avec perte, Regnier et Radbod rallièrent leurs troupes, revinrent à la charge avec une nouvelle audace, et tentèrent vainement d'enfoncer leurs ennemis ; leurs efforts vinrent toujours échouer contre la ligne des Danois qui, serrés les uns contre les autres et couverts de leurs boucliers, les attendaient l'épée à la main. Après avoir fait des prodiges de valeur, les Belges sont enfin forcés de céder le terrain qu'ils laissent couvert de leurs morts. Radbod tombe vivant au pouvoir des ennemis, et Regnier, la rage dans le cœur, repasse le Rhin et la Meuse avec les débris de son armée. Cette défaite sanglante rendit Rollon maître de toute la Hollande, qui fut totalement dévastée (874).

Le pays qu'il venait de conquérir ne suffisait point à l'ambition du chef des Normands. Il fallait à sa valeur de nouveaux ennemis, et à son insatiable avidité de nouvelles richesses. Regnier avait osé s'unir aux Frisons, et l'intrépide Rollon qui avait admiré son courage et sa vaillance, voulait l'en punir et poursuivre jusqu'au fond de ses états un ennemi qu'il croyait digne de lui. Guidé par l'ambition, la cupidité, la vengeance et la gloire, ses passions dominantes, il quitte les eaux de la Hollande, remonte le cours de l'Escaut avec ses bâtimens légers, promène sa fureur dans les environs d'Anvers, dévaste et pille la Flandre, saccage et livre le Hainaut aux flammes, et va menacer la riche abbaye de Condé que Regnier avait fait fortifier, et où il s'était retiré avec sa famille et quelques braves qui lui étaient dévoués.

Réduit aux seules forces du Hainaut, Regnier ne désespérait pourtant point encore de la victoire. Il ne pouvait se mesurer en plaine avec un ennemi nombreux; mais il connaissait les localités et résolut de faire aux Normands une guerre de parti, qui la perpétuait, il est vrai, mais qui, du moins, lui laissait l'espoir de les fatiguer et de les forcer à s'éloigner. Il soutint cette guerre pendant plusieurs mois avec quelques chances de succès; il surprit même un jour, dans la forêt charbonnière, un détachement de Danois qu'il fit massacrer par ses soldats, à l'exception de douze officiers qu'il garda comme des otages qui pouvaient arrêter la fureur et les brigandages de Rollon. Le fléau de la famine s'étant joint à celui de la guerre, Regnier, touché de la misère du peuple, sortit enfin du cercle qu'il s'était tracé lui-même, et hasarda les chances d'une bataille. A la tête d'une poignée de braves, il court attaquer un parti nombreux de Normands, qui, feignant de se retirer en désordre, attire le comte dans une embuscade. Regnier mesure d'un coup d'œil l'abîme où son imprudence l'a conduit. Il fait des prodiges de valeur afin de se dégager des ennemis qui l'entourent; mais vains efforts, ses fidèles, groupés autour de sa personne, reçoivent la mort en combattant, et lui-même, forcé de se rendre, est contraint de tendre le bras au-dessus d'une masse de cadavres pour remettre son épée à Rollon.

La captivité de Regnier fut un coup de foudre pour Albrade qui l'aimait tendrement. Aussitôt qu'elle apprit cette funeste nouvelle, elle se hâta de députer à Rollon douze des principaux seigneurs de sa cour, et lui fit proposer l'échange de son mari contre les douze chefs normands qui étaient en son pouvoir. — « Retournez

« près de votre maîtresse, leur dit impérieusement « Rollon, dites-lui que je ferai trancher la tête au comte « de Hainaut si elle ne me renvoie immédiatement mes « officiers, si elle ne me livre tout l'or et tout l'argent qui « se trouve dans la province, et si elle ne fait le serment « qu'il n'est resté dans ses châteaux ni dans les églises « aucun objet précieux, aucun vase servant aux céré-« monies du culte de son Dieu. Dites-lui encore que « j'exige aussi que l'on fournisse à mon armée tout ce « dont elle aura besoin. Allez, et prévenez-la que la vie « de son époux dépend de son exactitude à répondre à « mes exigences. »

Les députés rapportèrent à Albrade la réponse de Rollon. Soudain elle lui renvoya les douze chefs danois, et, dès ce moment, le camp des barbares regorgea de vivres et de provisions de toute espèce. Peu de jours suffirent à Albrade pour faire enlever de tous les châteaux, des églises et des monastères du Hainaut, les richesses qui y étaient renfermées, et pour les faire voiturer au camp des Normands. Telle était l'anxiété de cette tendre épouse, qu'elle craignait encore que le féroce Danois ne trouvât pas la rançon assez élevée.

Né et élevé au milieu des hordes de la Scandinavie, Rollon en avait les mœurs, et l'on eût dit qu'il avait sucé le sang d'une tigresse. Un incident que l'on était loin de prévoir ne tarda guère à prouver que son cœur était susceptible de générosité. Le violent amour que la comtesse de Hainaut ressentait pour son mari, les sacrifices auxquels elle s'était soumise pour le tirer de captivité, étonnèrent le Normand, remplirent son âme d'un sentiment qu'il ne connaissait pas encore, et lui firent estimer un homme qui avait su inspirer une aussi vive tendresse. Il fit venir Regnier devant lui, le com-

bla de caresses, fit en sa présence deux parts de la somme immense qu'il s'était fait livrer, lui en remit une, envoya l'autre à la comtesse, et conclut avec eux un traité d'alliance et d'amitié. — « Duc Regnier, lui dit « Rollon en se séparant de lui, soldat intrépide, issu « de l'auguste sang des rois [1], des ducs et des comtes, « qu'il existe entre toi et moi une paix et une amitié « éternelles !... »

Ils en firent tous deux le serment, et Rollon abandonna ensuite le Hainaut pour aller, avec ses Normands, conquérir dans le cœur de la France, une contrée qui porte encore aujourd'hui le nom de Normandie.

[1] Regnier au Long Cou était du sang de Charlemagne.

LOUIS II, ROI DE SAXE ET DE LORRAINE.

Après avoir combattu avec assez de succès, pendant cinq années, les Sarrasins qui s'étaient établis dans le Bénévent et la Calabre, Louis, empereur d'Occident, fut emprisonné par Adelgise, duc de Bénévent. Délivré, il ne respira que haine, que vengeance; mais ses tentatives contre ce prince furent inutiles, et il mourut en Lombardie en l'an 875, ne laissant qu'une fille.

Charles le Chauve et Louis le Germanique aspiraient tous deux à l'empire. Tandis que le premier passait les Alpes à la tête d'une armée, le second faisait appuyer ses prétentions à la couronne impériale par son fils Carloman, qui marchait sur l'Italie avec des forces nombreuses. Mais l'astucieux Charles, feignant de renoncer à ses projets, se rapprocha de son neveu et conclut avec lui un traité par lequel ils convinrent que le sceptre de l'Occident serait remis à l'arbitrage du pape, qui déciderait en faveur de l'un des deux concurrens. Les armées se retirèrent à la suite de ce traité; mais à peine Carloman s'était-il éloigné, que Charles rebroussa chemin, se rendit à Rome en toute diligence, et se fit couronner empereur par le pape Jean VIII. Après la cérémonie du couronnement, le saint père écrivit au synode de Pavie « que du consentement des évêques, « des ministres de la Sainte-Église, du sénat et du peu- « ple romain, il avait élu Charles empereur. » Charles

le Chauve paya cet honneur par une soumission, ou plutôt par une servilité sans bornes.

Il convoqua en l'année 876 un concile à Ponthion. Docile aux ordres du saint siége, il voulut lui sacrifier les libertés gallicanes, et proposa à l'assemblée de donner la primatie des Gaules à l'archevêque de Sens; mais les évêques francs et belges s'y opposèrent vivement, rompirent ouvertement avec lui, refusèrent de se lever au moment ou l'impératrice qui venait d'être couronnée entra dans le concile, et ordonnèrent même à l'empereur de remettre la Lotharingie à Louis le Germanique. Fort de l'appui du pape, Charles ne tint aucun compte de l'ordre impérieux des évêques.

Informé de cet incident, Louis rassembla des troupes, passa le Rhin, et s'avança jusqu'à Francfort dans l'espoir de conquérir la Lorraine. La mort le surprit dans cette ville en l'an 876, peu de jours après son arrivée. Éclairé, bon, juste et pieux, il emporta dans la tombe les regrets de ses peuples. Ses trois fils se partagèrent ses états : Carloman eut la Bavière, Louis la Saxe, la Franconie et la moitié de la Lorraine, et Charles le Gros la Souabe, la Suisse et l'Alsace.

La mort inopinée de Louis le Germanique réveilla l'ambition de Charles le Chauve, et lui fit présumer qu'il pourrait facilement dépouiller ses neveux d'une partie de leurs possessions, ou au moins s'emparer de toute la Lorraine. Dans ce but, il accusa Louis dans l'assemblée des Francs d'avoir violé son serment en faisant des courses à main armée sur le territoire français. Louis offrit de prouver le contraire; trente témoins qu'il envoya à l'assemblée furent admis aux épreuves judiciaires, et le jugement de Dieu lui fut favorable.

Malgré cet arrêt, que l'on regardait alors comme un

acte solennel, Charles entra dans les états de son neveu à la tête d'une armée de soixante mille hommes, et s'avança jusqu'à Cologne pour combattre celle de Louis, qui venait de franchir le Rhin. Elles se rencontrèrent le 8 octobre 876, dans les plaines d'Andernach et s'y livrèrent une bataille sanglante. Les troupes de Charles, mal commandées, furent battues et mises dans une déroute complète. Après avoir perdu son camp et tous ses équipages, l'empereur s'éloigna en toute hâte, se retira à Liége et de là en France, où, contraint de céder à la nécessité, il fit la paix (877).

La même année, Charles se rendit en Italie pour concerter avec le pape les moyens de repousser les violentes attaques des Sarrasins; mais rappelé en France par l'apparition de Carloman, roi de Bavière, sur les terres de la Lombardie, à la tête d'une puissante armée, il fut, pendant son retour, empoisonné par son médecin, le juif Sédécias, et mourut le 6 octobre 877 au village de Brios, en Bresse, dans la chaumière d'un paysan. C'est de l'époque du règne de ce prince que datent et la ruine de la maison Carlovingienne, et la puissance de la féodalité qui s'éleva d'une manière effrayante, et brava si long-temps le sceptre des rois.

Lorsque Louis II (surnommé le Bègue à cause d'un défaut de langue), fils de Charles le Chauve, hérita des états de son père, les grands, qui aspiraient à l'indépendance, soulèvèrent leurs vassaux en faveur de Louis, roi de Saxe, et se disposèrent à lui vendre la couronne. Mais l'archevêque Hincmar, ralliant autour de lui ceux de la Neustrie et d'une partie de la Belgique, soutint la légitimité de Louis le Bègue et lui conserva le trône. Menacé par ses propres sujets, ce prince fut contraint de céder au torrent, d'assurer aux seigneurs tous les

priviléges qu'ils avaient usurpés, de rendre la magistrature héréditaire, et d'augmenter ainsi le pouvoir de la noblesse, qui, dès lors, traita avec les rois de puissance à puissance. Après son couronnement, Louis prit le titre de « roi par la miséricorde de Dieu et par l'élec-« tion du peuple, » et poussa si loin sa déférence pour le clergé, qu'il approuva un décret rendu par le concile de Troyes qui défendait à tout Franc ou Belge de s'asseoir en présence d'un évêque sans sa permission.

La puissance des grands effrayant Louis le Bègue, il reclama l'appui de son cousin Louis, roi de Saxe et de la France orientale, et lui envoya des ambassadeurs qui furent chargés de lui proposer un traité d'alliance. Le roi de Saxe accueillit ces ambassadeurs avec bonté, les combla de présens, et les chargea de remettre à leur maître une lettre que nous transcrivons littéralement parce qu'elle est un monument historique qui démontre les progrès faits par la féodalité depuis la mort de Charlemagne.

« A mon très-cher frère et ami très-intime, le très-« glorieux roi des Gaules, d'Aquitaine et d'Espagne, « Louis, roi des Français [1]. Que la grâce, la paix et la « victoire vous soient accordées par le ciel. Mon très-« cher frère, qui sortez du même sang que moi, qui « portez le même nom et qui êtes une partie de mon « âme, je vous conjure que, sans avoir égard aux que-« relles et à l'inimitié que des méchans fomentaient « entre votre père et le mien, nous nous aimions d'une « amitié chrétienne et conforme aux sentimens qui « doivent lier des personnes si proches; qu'en tems de

[1] Louis de Saxe se donne ici le titre de roi des Français en sa qualité de souverain de la France orientale.

« paix comme en tems de guerre on nous trouve tou-
« jours unis et fidèles l'un à l'autre, et que l'on ne nous
« regarde jamais comme deux princes, mais comme un
« seul. Par ce moyen, *nous ôterons à nos vassaux l'oc-
« casion de s'élever et de s'agrandir par nos dissensions
« et nos pertes,* et aux ennemis et aux étrangers, le
« plaisir de triompher de la ruine de nos états. Pour
« affermir cette alliance entre nous, je vous envoie,
« pour gage de mon amitié, un cheval plus remarqua-
« ble par sa force que par sa beauté; la selle est sem-
« blable à celle dont je me sers, et ce cadeau vous fera
« connaître que je préfère l'utilité au luxe. Je vous prie
« d'agréer aussi un pavillon dans lequel je désire que
« vous teniez votre conseil, afin que la vue seule de ce
« présent en impose aux mal intentionnés en leur rap-
« pelant notre amitié. Comme votre vie m'est aussi chère
« que la mienne, je joins à ces dons des aromates et
« des remèdes divers qui contribueront à prolonger vos
« jours. »

Satisfaits l'un de l'autre, les deux rois se réunirent à Mersen le 1er novembre 878, et y conclurent un traité qui fut ratifié à Foron, par lequel ils reconnurent celui de 870, relatif au partage de la Lorraine, et s'engagèrent, sous la foi du serment, à conserver aux enfans de celui qui mourrait le premier, l'intégrité de l'héritage de leur père. Il y fut également stipulé qu'ils se défendraient mutuellement contre les irruptions des Normands.

Bernard, marquis de Gothie, ayant soulevé la plupart des seigneurs de l'Aquitaine contre l'autorité royale, Louis le Bègue marcha contre eux; mais arrivé à Autun, il tomba dangereusement malade, et se fit transporter à Compiègne où il mourut le 10 avril 879, après avoir

remis la couronne et son épée à son fils Louis, qui régna de concert avec son frère Carloman. Le 17 septembre suivant, Adelaïde, seconde femme de Louis le Bègue, accoucha d'un prince à qui l'on donna plus tard le nom de Charles le Simple.

Baudouin Bras-de-Fer, premier comte de Flandre, mourut également cette année. Son cœur et ses entrailles furent déposés dans l'église Saint-Pierre, à Gand, et son corps, couvert d'un habit de moine, enterré dans celle de Saint-Bertin, à Saint-Omer.

A la mort de Louis le Bègue, la noblesse de France, divisée en deux partis, se disputa vivement le droit de lui donner un successeur. Le premier de ces partis reconnut Louis III et Carloman, fils du roi, tandis que le second, qui voulait réunir l'empire sous un seul et même sceptre, offrit la couronne à Louis II, roi de Saxe. Le traité de Mersen offrait une garantie aux enfans de Louis le Bègue; mais le roi de Saxe, bien loin de reculer devant un parjure, entra en France à la tête d'une armée formidable, s'avança jusqu'à Verdun, et répandit partout l'horreur et l'effroi. Louis et Carloman, qui avaient réunis des troupes à la hâte, marchèrent à sa rencontre et se préparaient à lui disputer l'héritage de leur père, quand leurs conseillers, prévoyant bien que ces jeunes princes succomberaient sous la puissance de Louis de Germanie, les engagèrent à entrer en négociations. On parlementa, et la cession de toute la Lorraine au roi de Saxe devint le prix de la paix. Par ce traité, le royaume de Lorraine reprit ses anciennes limites, et la Belgique, à l'exception de la Flandre, fut encore réunie sous la même domination (879).

RAVAGES DES NORMANDS.

—

A peine le traité de Verdun eût-il pacifié l'Europe, que Louis II fut contraint de reprendre les armes. Carloman, roi de Bavière, étant frappé d'apoplexie, Arnould, bâtard de ce prince, sans attendre la mort de son père, s'efforça de s'emparer de son héritage. Le roi de Lorraine courut le combattre, le vainquit, dispersa ses troupes, et trouva son frère Carloman prêt à descendre dans la tombe. Carloman mourut quelques jours après (23 mars 880), et Louis prit paisiblement possession de son héritage.

Pendant qu'il recueillait cette riche et vaste succession, les Normands envahirent la Belgique, la dévastèrent complètement, brûlèrent Térouanne et enlevèrent Gand où ils s'établirent pendant l'hiver de 880. Aussitôt que la saison permet à ces hordes barbares d'entrer en campagne, elles remontent l'Escaut, ravagent tout le pays, promènent leur rage et leur férocité jusqu'aux rives de la Sambre et de la Somme, et se concentrent ensuite à Thuin, à la lueur d'un incendie général, pour résister aux forces du roi de Lorraine qui vient en toute hâte défendre ses états.

Le roi Louis leur livra une bataille sanglante sur les bords de la Sambre, les défit, leur tua huit mille hommes, et la nuit seule put l'empêcher d'entrer avec eux dans Thuin, où ils s'étaient fortifiés, et de les exterminer entièrement.

Le lendemain il mit le siége devant Thuin. Les Normands qui s'y défendaient avec la plus grande opiniâtreté, mettaient tout en œuvre pour éloigner les Lorrains des remparts, et faisaient des sorties continuelles qui tournaient présque toujours à leur désavantage. Un jour pourtant, la fortune couronna leurs armes en faisant tomber en leur pouvoir Hugues, fils naturel de Louis, jeune prince qui donnait les plus belles espérances, mais qui à la plus grande intrépidité joignait toute l'imprudence et l'inexpérience de son âge. Ce malheur désola le roi. Soudain il fait suspendre les hostilités, envoie un parlementaire aux Danois, et leur offre de les laisser retirer en paix vers la mer s'ils veulent lui rendre le jeune et intéressant captif. Ils acceptent, et Louis fait retirer ses troupes. Les barbares profitent des ombres de la nuit pour opérer leur retraite, et, le lendemain, le malheureux roi trouva dans Thuin le corps inanimé de son fils (880).

Pendant que Louis de Lorraine courait défendre la Saxe envahie par des bandes féroces descendues de la Scandinavie, et que ceux-ci taillaient en pièces un corps de l'armée germaine commandé par le beau-frère du roi, une formidable invasion de Normands menaçait nos contrées. En effet, ces barbares accourus, sous la conduite de Garamond, en plus grand nombre que les années précédentes, s'emparèrent de Gand, se répandirent comme un torrent impétueux dans la Flandre et dans le Hainaut, et s'avancèrent jusque dans l'Artois, la Picardie et la Neustrie. Courtray, Tournai, Saint-Omer, Cambrai, Térouanne, Arras, Amiens et Corbie tombent en leur pouvoir et sont pillées et livrées aux flammes. Partout ils laissent des traces sanglantes de leur passage, et partout les populations épouvantées fuient à

l'approche de ces hordes dévastatrices. Elles avaient inspiré une si grande terreur, et tellement effrayé nos pères que, long-tems après, le clergé chantait encore à la suite des litanies du rédempteur : *A furore Normannorum, libera nos Domine* [1].

A ces funestes nouvelles, Louis III, qui assiégeait Vienne défendue par Bozon, roi d'Arles et de Provence, lève promptement le siége de cette ville et court défendre ses états. Il vole au-devant des barbares, les atteint près de Saucourt, les attaque avec la plus grande intrépidité, les bat complètement, leur tue neuf mille hommes et les force à fuir. Le féroce Garamond fut tué dans la mêlée; mais le roi des Francs faillit de perdre tout le fruit de sa victoire par son imprudence; car, emporté par la témérité, il poursuivit si vivement les débris de l'armée ennemie, que les Normands, le voyant presque seul, firent volte face et l'assaillirent inopinément. Il ne dut son salut qu'au dévouement de quelques braves et à la vitesse de son cheval.

En l'an 881, un autre essaim de barbares fit une descente en Hollande, dévasta les campagnes, pilla les églises et les monastères, égorgea les moines et les prêtres, et réduisit en cendres une place nommée Bajornuza, habitée en grande partie par les Frisons. Après avoir tout détruit dans ces malheureuses contrées, ils remontèrent le Wahal, s'emparèrent de Nimègue, et cette ville, où Charlemagne, soixante ans auparavant, dictait ses lois à l'Europe soumise, devint la proie d'une poignée de barbares. Le palais impérial fut leur place d'armes, ils s'y retranchèrent, et y tinrent jusqu'à ce que les glaces de l'hiver, plutôt que les troupes du roi

[1] De la fureur des Normands, délivrez-nous, seigneur.

de Lorraine les en eurent chassés. Leur départ fut signalé par l'incendie du palais des anciens rois d'Austrasie.

Pendant que Louis II traitait avec les Danois renfermés dans Nimègue, et qu'il leur permettait lâchement de se retirer sur leurs vaisseaux, une horde beaucoup plus considérable ravageait les rives du Rhin et de la Meuse, et incendiait Cologne, Aix-la-Chapelle et Juliers. Les nobles et les seigneurs, aussi lâches dans les momens de crise qu'ils étaient arrogans et superbes quand il s'agissait d'opprimer leurs vassaux, s'enfuirent dans d'autres contrées ou se renfermèrent dans leurs châteaux fortifiés, et nul d'eux n'osa prendre les armes pour s'opposer à la fureur des Normands. Indignés d'un semblable défaut de courage, de tant de bassesse d'âme, d'égoïsme de la part de ceux qui étaient constitués pour les défendre; les paysans qui voyaient leurs habitations détruites, leurs femmes outragées, leurs enfans traînés à la suite des barbares, les paysans, ne consultant que leur désespoir, prennent les armes, et, sans chefs pour les guider, se battent comme des forcenés contre les Scandinaves. Mais leur inexpérience trahit leur courage; après une résistance aussi longue qu'opiniâtre, ils tombent sous les coups des Danois qui en font un horrible massacre.

Conduits par Godefroid et Sigefroid, leurs chefs, ils quittent les bords du Rhin, passent la Meuse et viennent camper à Hasloo. Là, ils se divisent en trois corps dont deux vont piller et dévaster Maestricht, Aix-la-Chapelle, Liége, Tongres, et toutes les contrées voisines, pendant que le troisième fortifie le camp. Les abbayes d'Indre, de Stavelot, de Malmédi, de Pruïm sont livrées aux flammes, et les villes de Juliers, de

Cologne, de Bonn entièrement détruites. La superbe église d'Aix-la-Chapelle est métamorphosée en écurie.

Ces désastres affreux signalèrent la fin de la vie et du règne de Louis III, roi de Saxe et de Lorraine, qui mourut le 28 janvier 882.

On voit, sous le règne des rois de cette époque, les fiefs héréditaires augmenter de jour en jour. On appelait alors fief, *feodum, feudum*, une terre cédée et soumise à la suzeraineté d'un seigneur. *L'alleu*, ou terre libre, ne dépendait que de la volonté du propriétaire, des lois et de Dieu. L'ordre social, fondé par Charlemagne, homme supérieur à ses contemporains, ne devait pas lui survivre. Sous Louis le débonnaire, tout était déjà ruiné, et sous Charles le Chauve et Louis le Germanique, on vit un parlement, composé de barons et d'évêques, détruire à la fois le pouvoir-royal et les libertés publiques. On vit les deux ordres délibérer séparément et former deux chambres, dont l'une était composée des évêques ou des grands vassaux, et l'autre de la populace nobiliaire, du vasselage et du clergé. Ces parlemens confièrent la garde des lois aux seigneurs, et c'est là que commence le régime féodal. Les Leudes, en s'emparant des assemblées nationales, usurpèrent sur le peuple la puissance législative, et se rendirent maîtres de la liberté publique : en s'emparant des terres, ils usurpèrent la puissance judiciaire, et disposèrent de la liberté individuelle et des propriétés. Cet empiétement sur la royauté fut si général, que bientôt il n'y eut plus de terre sans seigneur, et, sous cette anarchie oligarchique, on vit la cour des rois multiplier ses images dans tous les châteaux. On y vit un souverain, des vassaux, des vasselets et des arrières vassaux ; mais cette échelle nobiliaire du vasselage n'était qu'une hiérarchie

de servitude; car, lorsque la liberté à ses ordres, l'esclavage à ses degrés. Le roi fut bientôt au milieu de son royaume sans peuple et sans territoire; il ne tomba pas du trône, mais il se trouva sans trône, et celui de ses vassaux qui avait le plus de terres et de fiefs usurpa ensuite la couronne, seule chose qui restât aux Carlovingiens.

RÈGNE DE CHARLES LE GROS.

TRAITÉ D'HASLOO.

Quand Louis de Germanie mourut, l'empereur Charles le Gros, qui devait hériter des vastes états de son frère, était en Italie, et les Normands avaient envahi toute la Belgique à l'exception des places fortes et des châteaux. Profitant de l'instant ou la Lorraine était sans chef, ils attaquèrent Trèves, mal fortifiée et mal défendue, et l'enlevèrent le 5 avril de l'an 882. Cette antique cité qui jadis avait été ravagée par les Huns, le fut encore par les Danois. Ils la pillèrent, la livrèrent aux flammes, massacrèrent la plupart des habitans, et expulsèrent le reste quand ils furent rassasiés de carnage. Leurs bandes victorieuses ne bornèrent pas là le cours de leurs sanglans exploits. Après avoir totalement ruiné Trèves, elles se dirigèrent sur Metz, et mirent tout le pays à feu et à sang.

Cependant Walo, évêque de Metz, secondé par Berthulphe, archevêque de Trèves et par le comte Adélard, réunit des forces imposantes et vint s'opposer à la marche des barbares. Il les trouva en position près de Rémich, dans la journée du 10 avril. Il les attaqua

vigoureusement; mais ses troupes levées à la hâte, mal organisées, mal disciplinées, et peut-être mal commandées, ne formaient qu'une masse inerte qui ne méritait pas de porter le non d'armée. Elles furent anéanties après quelques heures de combat, et Walo lui-même périt sur le champ de bataille. Après cette journée désastreuse, la ville de Metz tomba au pouvoir des hommes du Nord.

Cette épouvantable série de malheurs consterna les Belges. Sans roi, sans chef pour les guider, ils offrirent la couronne de Lorraine à Louis III et à Carloman; mais ces princes, qui craignaient le ressentiment de Charles le Gros, n'osèrent l'accepter. Ils envoyèrent cependant en Lorraine un corps de troupes sous le commandement de Théodoric, qui, trop faible pour se mesurer avec les Normands, ne put que se tenir sur la défensive et harceler l'ennemi. Louis II étant mort sur ces entrefaites, Carloman régna seul et dirigea ses forces sur Vienne où Bozon résistait encore.

Accablés par une multitude de barbares qui se livraient aux excès les plus révoltans, les Belges résolurent enfin de recourir à l'empereur. Ils lui envoyèrent des députés, le supplièrent de venir au secours de nos contrées, et l'assurèrent qu'ils le seconderaient de tout leur pouvoir. Leurs instances réitérées firent sortir Charles le Gros de son apathie, et le décidèrent à mettre fin aux ravages des Normands. Il convoqua à Worms une diète générale et se vit bientôt à la tête d'une armée considérable qu'il divisa en trois corps. Arnould, bâtard de Louis de Germanie, commandait le premier corps, composé des troupes de la Bavière. Le second, formé des Francs orientaux, obéissait au comte Henry, et l'empereur s'était réservé le commandement du troi-

sième, où l'on distinguait une foule de braves de toutes les nations de l'empire. De semblables forces auraient suffi pour exterminer les Danois si la division des chefs, le manque de confiance, l'indiscipline des soldats et la faiblesse, ou plutôt la pusillanimité de Charles, n'avaient démoralisé cette armée brillante, la plus nombreuse que les Francs eussent mis sur pied depuis plus de vingt ans. Quoiqu'il en soit, elle s'ébranla dans les premiers jours de juillet, et s'avança vers Hasloo par différentes directions, dans l'espoir d'y surprendre les barbares.

Godefroid et Sigefroid, qui avaient des intelligences secrètes avec quelques seigneurs francs, apprirent de suite le mouvement de l'armée impériale et concentrèrent immédiatement la leur à Hasloo. Ils voulurent d'abord combattre en pleine campagne; mais quand ils virent les Francs déboucher dans toutes les directions, ils rentrèrent dans la place et Charles le Gros la fit investir à l'instant même. Une fois le siége établi on le poussa avec assez de vigueur, et il durait depuis douze jours, quand tout à coup les élémens courroucés vinrent se mettre de la partie et accabler les deux armées de leur fureur impétueuse. C'était le 21 du mois de juillet. Soudain des nuages épais obscurcissent la lumière du jour; la foudre fend la nue, le tonnerre gronde, des torrens de pluie s'ouvrent un passage à travers les airs, des grelons d'une grosseur énorme couvrent la terre, un vent impétueux déracine les arbres des forêts, enlève les toits, détruit les maisons, renverse les tentes; un long pan des remparts d'Hasloo s'écroule avec un horrible fracas, et, les Francs comme les Normands, effrayés de cet affreux bouleversement de la nature, abandonnent leurs armes et ne songent plus qu'à se ga-

rantir de la fureur du ciel qui semble vouloir les accabler du poids de sa colère et leur démontrer la supériorité de sa puissance. Une chaleur excessive succéda à cette tempête épouvantable et occasiona une épidémie qui décima les deux armées.

Les deux rois normands, qui craignaient de manquer de vivres, demandèrent à parlementer. Tout autre chef que Charles le Gros aurait repoussé avec indignation jusqu'à l'ombre d'une offre semblable, faite par un ennemi habitué à se jouer des sermens les plus sacrés; il aurait repoussé cette proposition qui lui présageait la victoire; mais dépourvu de génie, de caractère et de fermeté, il n'y vit qu'une chose très-ordinaire, et consentit à recevoir Sigefroid. Ce dernier se rendit au camp des Francs, eut une entrevue avec l'empereur, et lui offrit la paix. Charles, qui aspirait au repos, fit d'humilians sacrifices pour l'obtenir. Après de courtes conférences, ils conclurent un traité, aussi avantageux pour les Normands qu'il était onéreux aux Belges et aux Frisons, par lequel il fut convenu que Godefroid recevrait le baptême; qu'il aurait ensuite la souveraineté de la Frise, et qu'il épouserait Giselle, fille de Lothaire II et sœur de Hugues le Bâtard, à qui l'on donnerait pour dot les revenus de l'évêché de Metz; que quant à Sigefroid, Charles le Gros lui paierait un tribut annuel et lui abandonnerait la possession d'Hasloo. Ainsi l'amour du repos et la vanité puérile de devenir le parrain d'un roi barbare, firent commettre au monarque franc la lâcheté de leur sacrifier son honneur et celui de l'empire. Les deux chefs normands furent mis en possession de ce qu'ils avaient exigés et reconnurent la suzeraineté de l'empereur.

Aussitôt que ce traité qui décelait la faiblesse de

Charles fut connu, le respect que les grands et le peuple avaient pour la personne de ce prince fit place au mépris. On murmura hautement, des troubles éclatèrent; Carloman, indigné de tant d'infamie, réclama la cession de la moitié de la Lorraine; Hugues le Bâtard prit les armes et envahit une partie de ce royaume; la Thuringe se souleva, et les seigneurs italiens se rendirent indépendans. Instruit de ces désordres, Charles se hâta de se rendre en Italie. En y arrivant il trouva ces riches contrées ravagées par les Sarrasins, et en proie à la plus violente anarchie; la demeure de chaque seigneur était devenue une cour souveraine, et le pape venait de mourir assassiné.

En 884 Carloman combattit une troupe de Normands qui ravageait la France. Il eut d'abord quelques succès; mais trahi par les seigneurs francs qui profitaient de l'arrivée des barbares pour se soustraire à l'autorité royale, il fut forcé de leur donner douze mille livres d'argent pour leur faire évacuer la France.

Vers la fin de cette année, ce prince, digne d'un plus long règne, périt victime d'un funeste événement. Un jour qu'il chassait dans la forêt des Ardennes, il fut renversé par un sanglier furieux; un de ses serviteurs qui entendit ses cris, courut à son secours, et, en voulant percer le flanc de cet animal féroce, il enfonça son glaive dans le sein de son maître. Carloman ne vécut que peu d'heures après, et finit sa vie par un acte de générosité. Dans la crainte qu'on ne fît périr celui qui lui avait involontairement donné la mort, il affirma qu'il n'avait été blessé que par le sanglier. Charles le Simple, fils de Louis le Bègue, n'étant âgé que de cinq ans, les grands et le clergé n'osèrent remettre les rênes de l'état dans les mains d'un enfant, au milieu des périls dont

la France était environnée. Ils offrirent le sceptre à Charles le Gros qui réunit ainsi sous sa domination tout l'empire de Charlemagne.

LACHETÉS ET PERFIDIES DE CHARLES LE GROS.

—

A peine Godefroid fut-il reconnu souverain de la Frise, qu'il la traita comme un pays conquis. Tout ce que le despotisme peut inventer de plus dur à des peuples qui se sentent nés libres, pour leur faire perdre cette élasticité d'âme, toujours prompte à se soulever contre l'oppression, fut employé par le prince normand. Si on en croit les chroniques, il poussa la tyrannie jusqu'à faire porter aux Frisons une corde au cou, afin que, sans autre forme de procès, on pût pendre en tout lieu, et à toute heure, quiconque oserait se révolter. Ces peuples s'efforcèrent de dévorer leurs plaintes et de paraître céder à la violence; mais ils nourrirent dans leur cœur des idées de liberté et de vengeance qui éclatèrent bientôt.

Hugues s'étant engagé de céder à Godefroid la moitié de la Lorraine, s'il consentait à l'aider à la conquérir, celui-ci lui promit de le seconder, et chercha les moyens de rompre avec Charles le Gros. Il lui envoya des députés qui, tout en le remerçiant au nom de leur maître de ce qu'il lui avait donné la Frise, lui demandèrent de

joindre à ses possessions les villes de Coblentz, d'Andernach et de Sinsich où il pourrait se procurer du vin que ne produisaient pas les maigres paturages de la Frise. L'empereur qui vit bien qu'il ne pourrait réprimer ni assouvir l'ambition de Godefroid, se crut le droit d'user de trahison envers un homme que la sainteté du serment n'avait jamais arrêté, et il eut recours à la politique des tyrans.

Aussi lâche que rusé, Charles chargea le comte Henri d'aller trouver Godefroid, et de feindre de s'entendre avec lui pour la cession des villes qu'il réclamait, de l'attirer dans un piége et de lui ôter la vie. Éverard, comte frison, qui détestait Godefroid parce qu'il possédait sa charge et ses terres, fut adjoint à Henri et chargé de commettre le crime. Ils se rendirent à Hérispich, lieu situé à l'endroit où le fort de Skenk fut bâti depuis, et ordonnèrent à plusieurs soldats déguisés de venir les y rejoindre isolément. Prévenu de leur arrivée, Godefroid y vint sans défiance, mais au moment où il s'y attendait le moins, Éverard lui asséna un si grand coup de sabre sur la tête qu'il l'étendit mort à ses pieds. Cette perfidie, chose étonnante, eut les suites les plus heureuses. Soudain les Frisons prennent les armes et fondent de toutes parts sur leurs infâmes oppresseurs; ils font main basse sur tous les Normands qu'ils rencontrent. Naguère ils ne songeaient qu'à fuir à leur approche et à se cacher au fond des marais; maintenant, l'enthousiasme de la liberté a multiplié les bras et créé des héros. Ils attaquent partout les hordes scandinaves, les poursuivent jusque dans leurs retranchemens et en font un affreux massacre. Plusieurs bandes de Normands qui venaient de ravager la Westphalie et de vaincre les Saxons, sont attaquées avec fureur par les Frisons du

comté de Teisterbant et mises en pièces. Pas un seul Danois n'échappa à cette horrible boucherie. Sigefroid lui-même, accouru pour défendre son frère ou pour venger sa mort, fut égorgé avec les troupes qu'il commandait (885).

Les Frisons trouvèrent dans les richesses de leurs ennemis, dont ils prirent et pillèrent tous les bâtimens, un ample dédommagement de leurs anciennes pertes, et la juste récompense d'une insurrection qui n'eut d'illégitime que la trahison qui en a été le principe. On gémit pourtant lorsque l'on songe que pour renverser un pouvoir oppresseur, pour récouvrer la noble prérogative de la liberté, les peuples aient été si souvent dans la nécessité de recourir au crime et à la perfidie.

L'empereur ne s'en tint pas là. Il attira Hugues le Bâtard à Gondreville sous le prétexte d'y discuter ses prétentions, et quand il l'eût en son pouvoir il lui fit crever les yeux et le relégua dans un cloître.

Toutes les forêts de la Scandinavie retentirent bientôt du bruit de la basse et cruelle vengeance de Charles le Gros. Irrités de la mort de leurs princes, les Normands courent aux armes et viennent innonder la France et la Belgique sous la conduite d'un autre Sigefroid. Pendant que le gros de leur armée court assiéger Paris, une horde nombreuse se jette sur le Brabant, prend Louvain, s'établit sur les bords de la Dyle, et pousse ses ravages jusqu'aux rives de la Seine.

Pendant que les Normands poussaient le siége de Paris avec une vigueur extrême, qu'ils employaient pour le réduire les machines de guerre inventées par les Romains, et que les habitans de cette capitale s'immortalisaient par une défense héroïque, Charles le Gros attendait tranquillement au fond de l'Allemagne la fin

de cette lutte longue et pénible; mais averti par le comte Eudes de l'imminence du danger auquel sa lâche inaction livrait Paris, il envoya Henri, duc de Saxe, au secours de cette ville. Le duc s'avance avec des forces considérables et donne dans un piége qu'on lui avait tendu : l'ennemi avait couvert d'un léger gazon des fosses profondes où Henri et plusieurs de ses lieutenans tombèrent imprudemment et furent massacrés. Les soldats effrayés de ce désastre inattendu se débandèrent et s'enfuirent épouvantés (886).

Après deux années d'attente, l'apathique Charles arrive enfin à la tête d'une armée formidable et s'avance jusqu'à Montmartre. Il peut écraser d'un seul coup les Normands épuisés par un siége aussi long que meurtrier; mais l'indigne monarque, au lieu de combattre, traite avec leurs chefs et achète leur retraite sept cents livres pesant d'argent, leur fait promettre de quitter le pays au mois de mars suivant, et leur permet, en attendant, de prendre leurs quartiers d'hiver en Bourgogne. Délivrés du danger qui les menaçait, les barbares traînent leurs barques au-dessus des ponts de Paris, l'espace de deux mille pas, et les ayant remises à flot, ils continuent à remonter la Seine, entrent dans l'Yonne et vont piller et brûler une grande partie de la Bourgogne (886).

Quelque tems après, cet inepte et lâche empereur, objet d'un mépris universel, mit le comble à son ignominie en livrant aux nations de son empire, dont il crut pouvoir ainsi calmer la haine et le ressentiment, son premier ministre, l'évêque Luitward, qu'il accusa d'avoir eu un commerce criminel avec l'impératrice Richarde. Ce fut en vain que cette princesse protesta de son innocence et qu'elle affirma même qu'elle était encore vierge quoique mariée depuis dix ans, il n'écouta ni ses

justifications, ni les représentations des évêques; elle fut renfermée dans un monastère.

Privé des conseils et de l'appui de Luitward, la faiblesse et les désordres de Charles furent bientôt publics. En 887 il convoqua une diète générale à Tribur, près de Mayence; les grands y accoururent de toutes parts, mais au lieu d'obéir aux ordres de ce prince faible et pusillanime, ils le déposèrent solennellement, et donnèrent le sceptre à Arnoul, duc de Carinthie, bâtard de Carloman, roi de Bavière. Depuis lors la couronne impériale devint élective.

Charles voulut faire quelque résistance; mais abandonné par ses peuples, ses courtisans, ses serviteurs, ses parens même, il tomba du faîte de la grandeur dans la plus profonde misère. Dénué de tout moyen d'existence, assiégé par la faim, il vécut des libéralités de l'archevêque de Mayence, et, après avoir bassement imploré la pitié d'Arnoul, il obtint quelques terres en Souabe où il mourut le 21 janvier 888, étranglé, dit-on, par ses propres domestiques.

Charles le Gros était dépourvu de courage et d'énergie. Sa corpulence était énorme; et ses jambes tortues ne pouvaient soutenir le poids de son corps. Il sacrifiait tout à l'ivrognerie et à la gourmandise, et la nature lui avait refusé l'honneur de pouvoir être père. Le nom de ce prince lâche fut justement flétri par la nation; mais les prêtres à qui il avait prodigué des richesses, à qui il s'était toujours soumis aveuglement, firent son apothéose, et ils eurent l'impudence d'écrire : « qu'à sa « mort on vit le ciel s'ouvrir pour recevoir l'âme de ce « prince, afin de montrer aux peuples que le monarque « qu'ils avaient le plus méprisé, était le plus agréable à « Dieu. »

ARNOUL.

DÉFAITE DE FAUQUEMONT.

La mort de Charles le Gros fut le signal du démembrement de l'empire de Charlemagne. L'Italie séparée de ses anciennes annexes, et bornée par la chaîne des Alpes, devint un royaume à part. — Toute l'étendue de pays compris entre les Alpes, le Jura et les sources du Rhin, forma, sous le nom de Bourgogne Trans-Juranne, ou supérieure, un royaume nouveau dont la capitale fut Genève et Rodolphe le premier roi. — Un troisième royaume, connu sous le nom de Bourgogne Cis-Juranne, eut pour limites le Jura, la Méditerranée et le Rhône. — Un roi d'Aquitaine, dont les prétentions s'étendaient de la Loire aux Pyrénées, fut inauguré à Poitiers. — Le Rhin, la Meuse et la Saône formèrent les limites du royaume de Lorraine. — Celui de France fut resserré entre les frontières de ces différens états et celles de la Basse Bretagne. — Enfin, Arnoul eut sous sa domination la Bavière, la Lorraine, et toute la Germanie (888).

La plupart des seigneurs français n'osant remettre le pouvoir dans les faibles mains de Charles le Simple qui

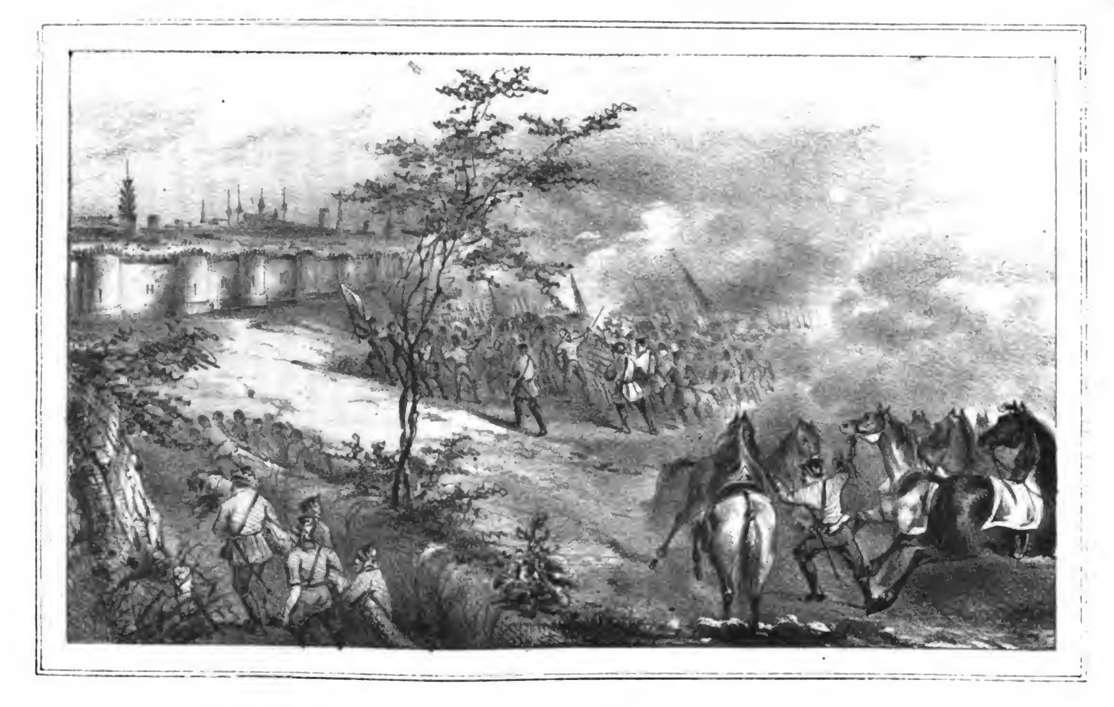
était encore adolescent, tournèrent leurs regards vers le comte Eudes qui avait si vaillamment défendu Paris, et le proclamèrent roi de France. Il eut la modestie de déclarer qu'il n'acceptait le sceptre que pour le conserver, et le remettre plus tard au fils de Louis le Bègue. Il fit plus, sans craindre de ravaler l'honneur du pays, il fit hommage de la couronne à l'empereur Arnoul, et le reconnut pour son suzerain.

Pendant que l'ambition des grands démembrait l'empire de Charlemagne, les Normands continuaient à ravager la France. Déterminé à les combattre, Eudes engagea les Français à prendre les armes; mais les seigneurs indociles s'y refusèrent et il ne put réunir que mille cavaliers avec lesquels il osa attaquer un corps de dix-neuf mille hommes près de Montfaucon. La fortune seconda sa témérité et les Normands essuyèrent une défaite complète.

Forcé en 889 de traiter avec eux, ils se retirèrent sur la Picardie où Arnoul courut les chercher. Il les atteignit près d'Amiens, et son armée, composée de Belges et de Germains remporta sur eux une victoire complète. Une expédition contre les Slaves ayant forcé Arnoul à repasser le Rhin en 890, il laissa en Lorraine une armée considérable qui fut chargée de défendre le pays.

Dès que les hordes établies sur les bords de la Dyle apprirent le départ d'Arnoul, elles se divisèrent en deux corps : l'un garda le camp, et l'autre qui était le plus nombreux alla ravager les provinces de Liége et de Limbourg. Aussitôt que Baudouin le Chauve, comte de Flandre, et l'évêque de Mayence, qui commandaient l'armée des Lorrains, apprirent cette nouvelle, ils se hâtèrent de concentrer leurs forces et de prendre posi-

tion devant Maestricht à l'effet de défendre le passage de la Meuse; mais pendant qu'un faible corps normand faisait une démonstration sur ce point, le reste de leurs bandes se dirigeait sur Liége et y franchissait paisiblement cette rivière. Ce mouvement ayant mis les Lorrains dans une fausse position, ils se retirèrent et vinrent s'établir promptement sur la rive droite de la Gheule près de Fauquemont. Les barbares ne tardèrent pas à paraître; le 25 juin 891 ils s'établirent en face de notre armée, et s'occupèrent vivement à fortifier leur camp. Au lieu d'attendre l'ennemi dans son excellente position, Baudouin et l'archevêque firent passer le lendemain matin un corps nombreux sur la rive gauche de la Gheule avec ordre d'attaquer la position des Danois. Ce corps se présenta devant les retranchemens de l'ennemi. Repoussé avec perte, il revient à la charge avec une nouvelle audace, et fait de vains efforts pour se loger dans une métairie autour de laquelle les Normands avaient élevé des barricades et creusé des fossés. Cette tentative étant inutile, les chefs lorrains firent passer la Gheule au reste de leurs troupes. Le camp fut attaqué avec fureur. Les nôtres se précipitèrent dans les fossés, et se mirent à escalader les parapets que les barbares défendaient avec la plus grande intrépidité. On se battait avec acharnement. Déjà les Lorrains, les Belges et les Germains étaient au pied des retranchemens; déjà les plus braves d'entre eux franchissaient les barrières redoutables qui les séparaient de l'ennemi, quand tout à coup un corps nombreux de cavalerie normande, que l'on n'avait pas vu, vient les prendre en flanc, fond sur eux avec la rapidité de la foudre, les renverse, les culbute et les met dans une déroute complète. Le champ de bataille est jonché de cadavres;



Bataille de Louvain.

l'archevêque de Mayence, une quantité de chefs et de soldats périssent en combattant; un plus grand nombre encore tombe vivant entre les mains de l'ennemi, et pendant que les débris épars de notre armée se hâtent de s'éloigner de cette horrible boucherie, les barbares qui n'étaient pas encore rassasiés de sang égorgent les prisonniers (891).

Le camp des Lorrains, leurs munitions, leurs équipages tombèrent dans les mains des Normands, qui, ne trouvant plus d'obstacles, allèrent ravager toute la Lorraine.

BATAILLE DE LOUVAIN.

—

La renommée publia bientôt la défaite des Belges, et Arnoul l'apprit au moment où il venait de vaincre et de dompter les Slaves. Pressé de réparer l'outrage fait à ses armes, il franchit le Rhin, et prompt comme la foudre, il court au-devant des Normands qui promenaient leur fureur jusqu'aux rives de la Somme. Instruits de l'arrivée de ce prince, ils se hâtent de se retirer à la lueur des incendies qui dévorent les villes et les villages, et de se concentrer dans leur camp retranché près de la Dyle. Arnoul, qui les poursuit vivement, arrive en même tems qu'eux devant Louvain.

Leurs hordes réunies devant cette ville, formaient une armée puissante défendue par des tours, des re-

tranchemens, des palissades, des abattis, et une double enceinte de fossés pleins d'eau. Arnoul mesure des yeux les nombreux obstacles qui le séparent de l'ennemi, et, soudain, il conçoit qu'il ne peut avec sa cavalerie enlever une place fortifiée avec soin, et dont les abords sont difficiles. La noblesse belge et germaine avait adopté depuis long-tems les préjugés et les usages des Francs de la Neustrie et de l'Aquitaine; c'est-à-dire qu'elle avait la sotte prétention de combattre à cheval. L'Europe ayant rétrogradé vers la barbarie, tous les arts, et principalement l'art militaire, se ressentaient de l'ignorance dans laquelle les nations étaient plongées. La brillante infanterie qui fut si fatale aux Sarrasins dans les plaines de Tours, cette arme formidable qui fit gagner tant de batailles à Charlemagne et qui fait encore aujourd'hui la force des états, devint absolument nulle, et l'armée d'Arnoul, composée de nobles et d'hommes libres, en était totalement dépourvue. Les combattans, montés sur de forts et lourds coursiers, ne connaissaient d'autre tactique que celle de s'élancer avec acharnement les uns sur les autres, et les batailles n'étaient que de grandes mêlées dans lesquelles la force et le courage individuel remplaçaient le talent et le génie.

La nature du terrain était également défavorable à nos troupes qui, resserrées entre la Dyle et des marais fangeux, ne pouvaient déployer leurs masses. Cette foule d'obstacles désespérait l'armée royale, mais n'abattit cependant pas le courage d'Arnoul. Il fait prendre les armes à ses braves, les rassemble autour de lui, et, prenant l'ascendant d'un chef certain de la victoire, il leur dit d'une voix assurée : « Compagnons, vous qui « chérissez votre patrie et votre Dieu, considérez que

« nous voilà en présence des païens, de ces ennemis « féroces qui ont renversé vos autels, brûlé vos tem- « ples et répandu le sang de vos familles. Vous pouvez « aujourd'hui relever le signe de la rédemption, venger « votre Dieu, laver vos injures, expier le massacre de « vos compagnons d'armes, et punir ces infâmes « brigands qui ont outragé vos femmes, égorgé vos « enfans, et massacré vos prêtres. Je vais, le premier « de tous, descendre de cheval, et marcher à votre « tête, l'étendard de l'empire à la main. Guerriers, « imitez mon exemple, et vous, braves soldats, suivez- « moi; attaquons les barbares; ce n'est pas notre injure « seule que nous allons venger; c'est celle du Dieu tout- « puissant, qui dispose à son gré du sort des nations, « des rois et des armées. »

A peine Arnoul eut-il achevé sa harangue que les Belges et les Lorrains y répondirent en frappant sur leurs boucliers et par des acclamations unanimes. Ils descendent spontanément de cheval, s'excitent réciproquement à frapper de grands coups, jurent de combattre à pied, et d'exterminer les barbares ou de périr les armes à la main. Mais la vie du roi leur est précieuse; ils ne veulent pas qu'il expose sa personne et le supplient de prendre le commandement de la réserve. Les Danois, qui du haut de leurs remparts, voyaient ce qui se passait dans le camp des Lorrains, se riaient de leurs préparatifs et les insultaient en criant *Gulia! Gulia!* (Gheule! Gheule!) faisant ainsi allusion au désastre récent que les nôtres avaient essuyés sur les bords de cette rivière.

Loin de rester paisible spectateur de la lutte, Arnoul, que l'insolence et les sarcasmes des barbares irritent encore, saisit sa bannière d'une main, montre de

l'autre les remparts de Louvain à ses braves et s'élance ensuite vers l'ennemi. Tous le suivent avec ardeur; les retranchemens sont attaqués. Les Normands opposent aux efforts des Belges une opiniâtre résistance ; ils défendent leur position avec la plus grande intrépidité, du haut de leurs parapets ils renversent à coups de lance ceux qui veulent les escalader et comblent les fossés de morts et de mourans. Cet assaut se prolonge pendant toute la journée ; repoussés à diverses reprises par leurs terribles ennemis, les assaillans reviennent à la charge avec une nouvelle furie, et, des deux côtés, on proclame à grands cris la victoire qu'on espère. La terre est inondée de sang, couverte de cadavres, de fragmens de casques, de boucliers, de cuirasses, de lances, de glaives, de palissades. Les Lorrains franchissent enfin les remparts des Normands; mais alors la mêlée devient encore plus affreuse. On se prend corps à corps. Chacun périt ou triomphe sans quitter la place qu'il occupe; on se bat sur des monceaux de cadavres; le bruit des armes, les cris des combattans, les plaintes et les gémisssemens des blessés, foulés sous les pieds des amis et des ennemis, inspirent aux deux partis une rage et une fureur sans bornes. La fortune couronne enfin la valeur des Belges et des Germains. Arnoul a planté son étendard sur une tour, tous les retranchemens sont forcés, la plupart des Normands massacrés, et tous ceux qui se précipitent dans la Dyle pour se soustraire au carnage trouvent la mort dans les flots ou sont tués par la réserve qui, après un léger détour, est allée occuper l'autre rive.

Deux rois barbares périrent dans cette action terrible; les richesses des Normands et seize étendards tombèrent au pouvoir des vainqueurs.— L'armée ennemie, forte de

cent mille hommes, fut entièrement massacrée, et le lit de la Dyle tellement rempli de cadavres que ses eaux ensanglantées remontèrent vers leur source, et se répandirent dans les campagnes voisines (891).

PRISE DE ROME.

Dans le commencement de l'année 892, les Normands qui gardaient la flotte restée en Hollande et sur les côtes de la Flandre, résolurent de venger ceux des leurs qui avaient succombé à Louvain. Ils remontèrent le Rhin, débarquèrent dans les environs de Bonn, et se fortifièrent à Laudulvestroff; mais les Belges et les Germains, enhardis par leur dernier succès, volèrent à leur rencontre et les forcèrent à s'éloigner. Le nom d'Arnoul et le souvenir de leur désastre inspirèrent tant de frayeur aux hommes du Nord, que, depuis cette époque, ils n'osèrent plus reparaître dans nos contrées.

Pendant qu'Arnoul purgeait le sol de la Belgique de la présence des Normands, Charles le Simple, qui s'était réfugié en Angleterre, fut rappelé en France par un parti puissant à la tête duquel on distinguait Foulques, archevêque de Rheims, et Herbert, comte de Vermandois. Plusieurs seigneurs s'étant joints à lui, il marcha contre le roi Eudes qui, de son côté, accourait le combattre avec les forces de l'Aquitaine et d'une partie de la Neustrie. Vaincu dans une affaire sanglante,

il se retira près du roi de Germanie qu'il tâcha d'intéresser à son sort; mais d'autres affaires appelant ce dernier en Italie, il ne put le seconder comme il le désirait peut-être, dans l'espoir de se servir du nom de ce jeune prince pour réunir sous sa domination les membres épars de l'empire de Charlemagne. Quoiqu'il en soit, Eudes, aussi politique que guerrier, vint trouver Arnoul à la diète de Worms, déjoua les intrigues de ses ennemis, et conclut avec lui un traité par lequel il reconnut Zuentibold, bâtard d'Arnoul, comme roi de Lorraine, sous la condition que, ni le père ni le fils, ne donneraient aucuns secours à Charles (895).

Après cette convention, l'ambition d'Arnoul n'eut plus de bornes. Il déclara hautement ses prétentions au sceptre des Césars, entra en Italie avec une armée formidable composée de Belges et de Germains, et s'avança sur Rome, défendue par le duc de Spolette qui y retenait le pape dans la captivité. En arrivant devant l'antique capitale du monde, le roi de Germanie voulait donner quelques jours de repos à ses troupes, fatiguées par une marche aussi longue qu'elle avait été rapide; mais celles-ci, enflammées par l'amour de la gloire, le refusaient avec la plus vive obstination, et s'opiniâtraient à n'en demander d'autre qu'un assaut général. Un incident, ou plutôt un de ces hasards heureux, si communs à la guerre, et dont un chef habile sait toujours profiter, vint tout à coup décider la question. A l'instant même de son arrivée devant Rome, l'armée royale était sous les armes, et les soldats, impatientés du retard que la prudence d'Arnoul mettait à donner le signal de l'attaque, faisaient retentir l'air de cris perçans; un lièvre, effrayé par ces cris et par le bruit assourdissant des glaives qui raisonnaient sur les boucliers, part à quel-

ques pas du centre de la ligne de bataille et se sauve vers la ville. Soudain la troupe rompt ses rangs et poursuit en riant cet animal timide. L'ardeur des Belges et des Germains, leurs cris redoublés et la rapidité de leur course frappent les Romains d'une terreur panique; ils abandonnent les remparts, fuient à pas précipités, et, tandis que les uns vont se renfermer dans leurs maisons, les autres abandonnent la ville et se réfugient dans les montagnes. La facilité avec laquelle les soldats sont arrivés au pied des murs, leur fait concevoir l'idée de les escalader. Ils s'aident mutuellement, en atteignent le faîte, enfoncent les portes et se rendent maîtres de Rome sans coup férir.

Délivré de la tyrannie de ses sujets, le pape plaça la couronne impériale sur la tête d'Arnoul, et lui fit prêter le serment de fidélité par le peuple romain. La formule de ce serment va nous prouver encore les immenses progrès de la puissance du saint siége. « Je jure, disait « le peuple, par tous les saints mystères que, sauf mon « honneur, ma loi et la fidélité que je dois au pape « Formose, mon seigneur, je suis et serai toujours fidèle « à l'empereur Arnoul. » Ce prince avait gagné les bonnes grâces du Souverain Pontife en ordonnant à toutes les églises de ses royaumes de respecter celle de Rome *quand même son joug leur semblerait intolérable.*

Agiltrude, à l'ambition de qui on attribuait les troubles de Rome et la captivité du pape, s'étant renfermée dans Spolette, l'empereur courut l'y assiéger; mais cette femme artificieuse ne pouvant résister à la puissance d'Arnoul, opposa la perfidie à la force. Elle capitula, et lui fit administrer un poison lent qui lui ravit le jour quelques années plus tard.

ZUENTIBOLD.

—

A peine Zuentibold, ou Zwinde-Balde, eut-il pris possession du royaume de Lorraine, que Foulques, archevêque de Rheims, vint le trouver et lui promit une partie du royaume de France s'il voulait soutenir le parti de Charles le Simple contre Eudes qu'il considérait comme usurpateur. Sachant bien que cette proposition flatterait l'orgueil et l'ambition de l'empereur Arnoul, son père, ce prince rassembla des troupes, entra en France et courut assiéger Laon. Mais les habitans défendirent leur ville avec tant d'intrépidité, qu'ils donnèrent à Eudes le tems de venir secourir cette place importante. Instruit de l'approche de ce dernier, Zuentibold, qui n'avait aucune des qualités qui distinguent les grands rois, se hâta de se retirer et conçut l'affreux projet de le faire assassiner. Baudouin II, surnommé le Chauve, comte de Flandre, se chargea de cette odieuse mission. Des circonstances indépendantes de sa volonté l'empêchèrent seules de commettre ce crime (896).

Fatigué de l'indocilité des seigneurs français, de l'infidélité de ses alliés et de la mollesse de ses troupes, Eudes écouta les propositions de l'archevêque de Rheims, fit la paix avec Charles le Simple, lui laissa tout le pays situé entre la Meuse et la Seine, et ne conserva que celui borné par cette dernière rivière et les Pyrénées (897). — Cette paix contrariait les vues ambitieuses de Baudouin le Chauve,

et il s'en vengea cruellement. Des assassins à ses gages massacrèrent le vertueux Foulques qui avait su éviter à la France les horreurs d'une guerre civile. Eudes ne survécut guère à ce traité; il mourut l'année suivante à La Fère en Picardie, et Charles le Simple régna sur toute la France.

En abdiquant la couronne de Lorraine en faveur de Zuentibold, Arnoul lui avait donné Regnier comte de Hainaut pour ministre; mais la tyrannie de ce prince, ses violences et ses odieuses exactions ne tardèrent pas à lui attirer l'inimitié des grands et du peuple, et à le brouiller avec le comte qui devint un de ses plus grands ennemis. L'archevêque de Trêves ayant réclamé impérieusement l'abbaye de Saint-Servais, à Maestricht, que le roi avait donné à Regnier, Zuentibold la retira à celui-ci et la rendit au prélat. Indigné de ce manque de foi, le comte prit les armes et défendit sa propriété. Après cet acte de rébellion, il fut dépouillé de ses dignités, de ses biens, chassé de la cour, et reçut l'ordre de quitter le territoire lorrain dans l'espace de quinze jours. En éloignant Regnier de sa personne, le roi se privait d'un conseiller aussi habile que fidèle, d'un guerrier aussi distingué qu'intrépide, et s'en faisait un ennemi redoutable. En effet, irrité de tant d'outrages, il se jeta dans le parti des mécontens, s'unit au comte Odoacre et à plusieurs seigneurs avec lesquels il se retira à Durfos [1], place située non loin de la Meuse et envi-

[1] Cette place est maintenant inconnue. Les savans ont fait des recherches pour la découvrir, et ne l'ont pas trouvée sur les bords de la Meuse, où Réginon prétend qu'elle était située. En s'écartant un peu de cette rivière, on trouve Furfooz (Furfos), village de la province de Namur, à une lieue au-dessus de Dinant, et à un quart de lieue de la Meuse, lequel est bâti partie sur le penchant d'une colline et partie dans un vallon rempli de sources qui pouvaient bien, autrefois, rendre le terrain marécageux. On sait que ce que l'on

ronnée d'un terrain fangeux. Il la fit soigneusement fortifier et l'approvisionna de manière à pouvoir s'y défendre long-tems. Zuentibold, qui voulut détruire ce foyer d'insurrection, parut bientôt à la tête d'une armée nombreuse. Il investit Durfos, et tenta de l'enlever; mais les rebelles s'y défendirent avec tant de valeur et d'opiniâtreté, que force lui fut de lever le siége.

Odoacre et Regnier profitèrent de l'éloignement des troupes royales pour se rendre près de Charles le Simple à qui ils offrirent la couronne de Lorraine. Ce prince l'accepta avec joie, entra immédiatement en Belgique avec des forces considérables et enleva Aix-la-Chapelle et Nimègue. Effrayé de la révolte de ses sujets et des conquêtes rapides de Charles, Zuentibold se retira à Liége où il s'abandonnait à la douleur, quand l'évêque Francon fit luire à ses yeux un rayon d'espérance, en lui démontrant la faiblesse des moyens de son concurrent. D'après les conseils de ce prélat, il rassembla des forces sur la rive gauche de la Meuse et les dirigea vers Pruïm. Charles, qui voulait prouver aux Français qu'il était digne du sceptre, courut au-devant de l'armée Lorraine, mais, dès ses premiers pas, il montra bientôt que s'il était ambitieux, il n'avait pas de fermeté. Au lieu de soutenir les Belges, il conclut avec Zuentibold une trêve de deux ans et se retira sans combattre, sacrifiant ainsi ceux qui avaient joint leurs armes aux siennes et qui voulaient réunir la Lorraine à la France (898).

Indignés de ce traité honteux, Odoacre et Regnier se

appelait jadis une place de guerre n'était souvent qu'une méchante bicoque crénelée et garnie de tourelles, dans laquelle un seigneur bravait insolemment les lois et la puissance royale. Furfooz n'a pas aujourd'hui deux cents habitans, mais la similitude de ce nom avec celui de Durfos, nous fait supposer que c'est bien là qu'était située la forteresse que Zuentibold assiégea vainement deux fois.

retirèrent à Durfos et jurèrent de s'ensevelir sous les ruines de cette place plutôt que de se rendre. Zuentibold les poursuivit vivement et vint les y attaquer; mais, cette fois comme l'autre, la valeur des Belges le força à lever le siége. Outré de son impuissance, il prescrivit aux évêques qui l'accompagnaient d'excommunier les rebelles. Ils s'y refusèrent, et leur obstination accroissant la rage de ce farouche tyran, il les accabla d'injures, les menaça de sa colère, et poussa même la fureur jusqu'à asséner un coup de bâton sur la tête de Radbod, archevêque de Trêves. Cet attentat éloigna de Zuentibold une foule de seigneurs belges qui lui étaient restés fidèles, et augmenta le parti du comte de Hainaut (899).

L'empereur Arnoul mourut le 28 novembre 899, et son fils Louis régna sur la Germanie, sous la tutèle d'Othon, duc de Saxe, son beau-frère. L'avènement de ce jeune prince encouragea les mécontens; ils lui envoyèrent des députés, se plaignirent des vexations et des violences de Zuentibold qui n'agissait que d'après la volonté de ses maîtresses et de ses favoris, et l'engagèrent à mettre fin à tant d'horreurs et d'indignités en s'emparant du royaume de Lorraine. Othon, qui s'y était d'abord refusé obstinément, céda enfin aux instances réitérées des Belges, et conduisit Louis à Thionville, où il fut couronné. A cette nouvelle, la rage de Zuentibold n'eut plus de bornes; il rassembla à la hâte autant de troupes qu'il put trouver, parcourut son propre pays le fer et la flamme à la main, et courut au-devant des Germains qui s'avançaient renforcés par les troupes du parti de Regnier. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords de la Meuse le 13 août de l'an 900. Elles combattirent toutes deux avec fureur et

rendirent long-tems la victoire incertaine. Celle des Lorrains eut enfin le dessous ; elle fut battue, dispersée, et Zuentibold périt dans la mêlée. Le résultat de ce succès fut la soumission de la Lorraine, qui passa tout entière sous le sceptre du roi Louis. Ce prince rendit au comte Regnier la Hesbaie et le Hainaut qui lui avaient été enlevés par Zuentibold.

LOUIS L'ENFANT.

LES HONGRES.

Le règne de Louis, que l'on a surnommé l'Enfant, fut agité par des troubles sans cesse renaissans, et par les guerres privées des grands vassaux qui levaient des armées, bâtissaient des forts, dépouillaient les églises de leurs biens, enlevaient par surprise ou par violence les fermes et les châteaux de leurs voisins, s'enrichissaient de rapines, et passaient leur vie dans un état continuel d'hostilités. Le pouvoir de Charles le Simple était reconnu en France comme celui de Louis en Lorraine et en Germanie; mais ce pouvoir, restreint par les prétentions des seigneurs qui visaient à l'indépendance, était trop faible pour permettre à ces deux princes de s'opposer à des entreprises qui augmentaient la puissance des grands d'une manière effrayante au détriment de l'autorité royale.

Un fléau plus redoutable que celui de l'anarchie qui pesait alors sur l'Europe, vint tout à coup la remplir d'horreur et d'effroi. Lorsque, sous le règne d'Arnoul, la Pannonnie se révolta, ce prince fit venir des rives du Don des guerriers sauvages qui portaient le nom de Hongres, et les chargea de réduire à son obéissance les

habitans de ces contrées. Ces hordes féroces, avides de pillage, altérées de sang, y rétablirent bientôt la paix. Elles massacrèrent tous les Pannoniens, firent de la Hongrie une vaste solitude, s'y fixèrent définitivement, et, renforcées par une foule de leurs compatriotes, elles ne tardèrent point à faire maudire la mesure atroce qu'Arnoul avait prise pour punir des sujets révoltés.

Les Hongres, cruels, laids et difformes, offraient la parfaite image des Huns qui avaient épouvanté le monde lorsqu'Attila les conduisit dans nos contrées. Ils étaient toujours à cheval et armés; la guerre était leur élement, le carnage leur amusement chéri, et le pillage leur passion dominante. La chair des animaux, échauffée sous la selle de leurs chevaux, était leur nourriture habituelle, et le sang de leurs ennemis leur boisson favorite. Leurs femmes n'avaient aucune des qualités du sexe. Elles partageaient leurs courses, leurs fatigues, leurs périls, leurs dangers; elles prenaient plaisir à voir couler le sang, à torturer les captifs, à couvrir de blessures profondes le visage de leurs enfans afin de les habituer, dès leur bas âge, à supporter patiemment les maux et la douleur.

Aussitôt que ces barbares apprirent la mort de l'empereur Arnoul, ils quittèrent la Hongrie, se répandirent dans les pays voisins avec la rapidité d'un torrent impétueux, massacrèrent tout ce qui leur tomba sous la main, incendièrent les villes et les villages, et firent de la Germanie un théâtre d'horreurs. Le roi Louis se hâta de rassembler une armée puissante et de courir au-devant de ce fléau destructeur. A l'approche de l'armée germaine, les Hongres concentrèrent leurs bandes éparses dans les environs d'Augsbourg, et se disposèrent au combat. Louis les atteignit bientôt et leur livra

bataille. Elle dura trois jours et fut un épouvantable massacre. Les deux premiers jours, la fortune sembla d'abord couronner les généreux efforts des Germains; mais, le troisième, le roi ayant imprudemment mis son armée dans une fausse position, elle fut enveloppée par une multitude de barbares et taillée en pièces. Le nombre des Germains qui succombèrent dans cette affreuse mêlée fut immense. Les Hongres n'épargnèrent aucuns de leurs nombreux prisonniers; ils les égorgèrent impitoyablement, et forcèrent ensuite le malheureux Louis à conclure un de ces traités funestes qui font la honte des rois et le malheur des nations (901).

Après cette victoire, ils parcoururent la Souabe, la Belgique et la Lorraine, incendiant les villes, pillant les monastères, outrageant les vierges, égorgeant les hommes, réduisant les enfans à la servitude. Ils inspirèrent tant d'épouvante aux Germains, aux Francs et aux Belges, que ces fils dégénérés des guerriers de Charlemagne prirent lâchement la fuite à leur approche, et n'osèrent se mesurer avec des hordes sauvages deminues, et n'ayant pour toutes armes que des flèches et des lances.

Au lieu de se réunir pour combattre un ennemi qui n'était redoutable que parce qu'il inspirait une terreur chimérique, les comtes et les seigneurs se détruisaient entre eux, se faisaient une guerre acharnée, désolaient les campagnes, établissaient leur règne anarchique sur les débris des lois, et augmentaient ainsi le malheur des peuples. L'infortuné Louis, trop faible pour s'opposer à ces fléaux destructeurs, ne put résister à tant de désastres; il mourut de chagrin, à Ratisbonne, le 21 janvier 912, à l'âge de vingt ans.

LES DUCS BÉNÉFICIAIRES DE LORRAINE.

REGNIER, GILBERT.

Louis l'Enfant, n'ayant laissé que deux filles, dont l'une avait épousé Conrad, duc de Franconie, et l'autre Henri l'Oiseleur, fils d'Othon, duc de Saxe, la couronne de Germanie, ou France orientale, revenait légitimement à Charles le Simple; mais, resserré dans un étroit domaine par l'usurpation des grands, ce prince ne songea point à faire valoir ses prétentions, et la maison carlovingienne perdit ainsi cette vaste portion de l'empire de Charlemagne. Les évêques et les seigneurs, assemblés à l'effet d'élire un roi, voulurent d'abord donner la couronne à Othon. Ce vieillard ne se sentant plus la force de porter le sceptre ni l'épée, la refusa avec obstination, et conseilla aux Germains d'élever au pouvoir suprême le duc Conrad, plus capable que lui, par son expérience et par ses exploits, de maintenir avec éclat la puissance et la gloire de la Germanie. Cet avis fut accueilli, et dès cette époque la couronne devint élective (912).

Regnier au Long Cou, comte de Hainaut, mécontent de cette élection, engagea les Belges à offrir la couronne de Lorraine à Charles le Simple, issu du sang

de Carlemagne. Cette proposition ayant été adoptée, Charles fut proclamé solennellement et inauguré à Aix-la-Chapelle. Il récompensa le zèle et l'attachement du comte Regnier en le créant duc bénéficiaire de Lorraine.

Regnier étant mort en l'an 916, Gilbert, son fils aîné, fut créé duc de Lorraine, et ses deux autres fils, Regnier et Gilbert, se partagèrent ses états. Regnier eut le Hainaut, et Gilbert le comté de Darnau, qui s'étendait jusque dans les provinces de Namur et du Brabant. Ce dernier, qui fixa sa résidence à Louvain, prit plus tard le titre de comte de Louvain. C'est de lui que sont descendus les comtes et les ducs de Brabant.

Résolu de reconquérir la Lorraine, Conrad envahit ce pays vers l'an 917, et fit même de rapides progrès; mais des troubles survenus au-delà du Rhin le forcèrent à retourner dans ses états. Il attaqua les rebelles et les soumit. Blessé dans une action, et sentant sa fin approcher, il désigna Henri, duc de Saxe, pour lui succéder au trône, et chargea son frère, Éverard, d'aller lui porter les ornemens de la dignité royale et les attributs du pouvoir. Il mourut le 23 décembre 918. Les grands confirmèrent le choix qu'il avait fait, et proclamèrent Henri, qui fut surnommé l'Oiseleur, à cause qu'il chassait au faucon quand il apprit la nouvelle de son élection. La nécessité de se distinguer de ceux qui portaient le même prénom, fit adopter aux grands des surnoms en rapport avec leurs qualités physiques et morales. De là vinrent ceux de Baudouin Bras de Fer, de Regnier au Loug Cou, de Baudouin le Chauve, de Godefroid le Barbu, et de tant d'autres qui précédèrent la coutume des noms de famille que nous verrons bientôt en usage.

Charles le Simple n'avait ni assez de caractère, ni assez de fermeté pour réprimer la turbulence des grands. Il

se laissait gouverner par Haganon, son favori, homme de mérite, mais que les nobles détestaient parce qu'il cherchait à mettre un frein à leur ambition, et qu'il était de basse extraction. Ce ministre éloignait tous les seigneurs de la personne du roi, et ne souffrait pas que qui que ce fût puisse lui parler. Pendant une diète tenue à Aix-la-Chapelle, Henri l'Oiseleur, qui ne régnait pas encore sur la Germanie, se présenta quatre jours de suite pour le voir, et, chaque fois, on lui répondit que le monarque était en conférence avec Haganon. Indigné de ce manque d'égards, le duc de Saxe dit en se retirant « que Haganon régnerait bientôt à la place « de Charles ou tomberait avec lui. » La suite des événemens va nous démontrer la véracité de ces paroles prophétiques.

Le duc Gilbert, qui gouvernait la Lorraine, et Robert, comte de Paris, frère du roi Eudes, lui suscitèrent une foule d'ennemis et arborèrent l'étendard de la révolte. L'assemblée de Soissons parvint à ramener le comte Robert dans le chemin du devoir, mais ne put faire tomber les armes des mains du duc de Lorraine. Voulant enfin punir l'audace de ce vassal insolent, Charles vint l'assiéger dans Burg-Haren, place située sur les bords de la Meuse, où il s'était retiré. La médiation du roi de Germanie désarma le faible monarque, qui pardonna à Gilbert et lui rendit ses biens et ses dignités. Cette réconciliation fut de courte durée. Étienne, évêque de Tongres, étant mort le 16 mai 920, Hilduin, abbé de Lobbes, fut élu à cette dignité par le clergé et le peuple, et sacré par Herman, archevêque de Cologne. Mais Charles le Simple ayant appris que ce prélat était une créature du duc de Lorraine, il annula l'élection comme entachée de simonie et donna

le siége à Richaire abbé de Pruïm. Ce dernier fut sacré à Rome par le pape Jean X, et reçut le titre d'évêque de l'église de Liége; ses prédécesseurs avaient celui d'évêques de Tongres. Cet événement attira au roi de nouveaux ennemis et le brouilla tout à fait avec Gilbert, qui, dès cet instant, ne songea plus qu'à le précipiter du trône.

A la sollicitation de ce vassal infidèle, Henri l'Oiseleur se mit en mesure d'enlever la Lorraine à Charles. Ils firent tous deux des préparatifs militaires, consentirent ensuite à une entrevue sur le Rhin et convinrent de rester dans la possession paisible de leurs états (921).

Bien loin de ramener Gilbert à la soumission, ce traité ne fit que l'enflammer davantage. Il intrigua avec une nouvelle ardeur, promit l'appui de ses armes à Robert comte de Paris, qui, d'après ses conseils, surprit Laon, s'empara des trésors de Charles, se fit proclamer roi et sacrer à Rheims. Tout faible qu'il était, le descendant de Charlemagne ne voulut cependant pas se laisser dépouiller sans combattre. Il marcha contre Robert, lui livra bataille près de Soissons, le tua de sa propre main et mit son armée en fuite; mais au moment où il se croyait sûr de la victoire, Hugues le Blanc, fils de Robert, rallia les troupes, les reconduisit au combat, et culbuta les forces royales (922). Après cette action, les seigneurs français voulurent donner la couronne à Hugues, qui la céda à Raoul, duc de Bourgogne, et Charles, trahi par Herbert, comte de Vermandois, fut emprisonné à Péronne, d'où il s'enfuit dans la tombe après sept ans de captivité.

En l'an 924, l'inconstant Gilbert offrit la couronne de Lorraine à Raoul; mais Henri l'Oiseleur s'en empara pendant que son concurrent soumettait la Provence et le Languedoc. La possession de ce royaume fut le

sujet d'une guerre cruelle entre ces deux princes, et dans laquelle ils eurent tour à tour des revers et des succès. Henri étant parvenu à faire enlever Gilbert par trahison, il le fit amener dans son camp, le combla d'honneurs, de caresses, l'attacha à sa cause, lui donna en mariage sa sœur Gerberge et lui rendit le gouvernement de la Lorraine.

Henri mourut le 2 juin 936, et Othon, son fils, lui succéda; il fut sacré à Aix-la-Chapelle par Hildebert, archevêque de Mayence.

Raoul mourut également cette année, et Louis, fils de Charles le Simple, qui était depuis treize ans en Angleterre où sa mère l'avait conduit pour le soustraire au sort que lui préparaient les factieux, fut rappelé et couronné à Laon sous le nom de Louis IV, dit d'Outremer. Il contracta de suite une étroite alliance avec le roi Othon, le prince le plus puissant et le plus ambitieux de l'époque, afin de se soustraire à la tutelle de Hugues le Grand, comte de Paris, et de conspirer plus à l'aise avec sa mère Ogive contre les grands vassaux. Cette alliance mécontenta vivement les seigneurs qui avaient une espèce d'horreur pour l'influence teutonique.

Pendant que Louis recouvrait une partie de l'héritage de Charlemagne, Henri le Querelleur, frère d'Othon, et Éverard, duc de Franconie, unirent leurs armes contre le roi des Germains et se mirent en mesure de lui disputer la couronne à laquelle ils aspiraient tous deux. Ils attirèrent le duc Gilbert dans leur parti en lui promettant le trône de Lorraine, et se préparèrent à la guerre. Instruit de leurs projets, Othon marcha contre eux, s'avança jusqu'au Rhin, et vit l'armée des ducs campée sur le bord opposé. La difficulté de passer ce

fleuve en présence des forces ennemies força le roi de Germanie à rester plusieurs jours dans l'inaction ; mais s'étant enfin procuré quelques bateaux, il le traversa pendant la nuit avec un faible corps, et prit position sur des hauteurs qui commandaient un défilé. Aussitôt que les ducs aperçurent ce corps, ils conçurent l'espoir de le détruire et se hâtèrent de l'attaquer. Ils le firent avec plus d'audace que de prudence, le chargèrent vigoureusement, mais il défendit son excellente position avec tant de bonheur et d'intrépidité, qu'il donna le tems au reste de l'armée germaine de venir à son secours. Engagés dans ce défilé, les Belges y sont bientôt enveloppés, massacrés ou dispersés par les soldats d'Othon. Henri, Gilbert et Everard ne dûrent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux (940).

Sachant bien qu'il ne pourrait résister aux Germains, Gilbert tourna ses regards vers la France, et offrit la suzeraineté de la Lorraine à Louis d'Outremer, qui l'accepta après quelques hésitations, pensant sans doute qu'à la faveur des troubles dont l'Allemagne était agitée, il ne lui serait pas impossible de se maintenir dans l'héritage de ses aïeux. Othon, informé de leurs projets, passa le Rhin, ravagea la Belgique, et vint investir Chiévremont, place importante à cette époque et située sur la Vèze, à deux lieues de Liége. Pendant qu'il pressait le siége de cette forteresse, défendue par sa sœur Gerberge, épouse de Gilbert, le roi Louis enlevait Verdun, s'emparait de l'Alsace, et les deux ducs dévastaient les rives du Rhin à la vue d'une armée germaine, trop faible pour s'opposer à leurs succès. Prévoyant que la promptitude seule pouvait l'aider dans cette fâcheuse circonstance ; craignant, d'ailleurs, que l'armée française ne se réunît bientôt à celle des rebelles pour

l'accabler, le roi de Germanie leva le siége inopinément et courut reprendre l'Alsace, laissant Othon et Conrad le Sage sur les bords du Rhin afin de surveiller les mouvemens du duc de Lorraine (940).

Loin d'exposer le salut de leur armée aux chances d'une bataille, ces généraux manœuvraient de manière à éviter un engagement sérieux, se contentaient de harceler les Lorrains, et n'attaquaient que les corps isolés ou les hommes que l'attrait du pillage éloignait du camp. Un jour, les Germains se saisirent d'un prêtre qui avait été maltraité par les soldats de Gilbert; ils apprirent de lui que les Belges étaient campés près d'Andernach, et qu'ils se gardaient avec tant d'insouciance qu'on pourrait aisément les surprendre et les anéantir. Forts de ces renseignemens, les Germains y coururent et trouvèrent le camp sans défense. Ils l'attaquèrent avec impétuosité, et la surprise fut si grande que la terreur empêcha toute résistance. Le duc de Franconie fut trouvé dînant dans sa tente et égorgé par les soldats d'Othon, qui massacrèrent tout ce qui leur tomba sous la main. Le duc de Lorraine parvint à monter à cheval et à sortir du camp; mais, poursuivi par les Germains, il se jeta dans le Rhin qu'il voulut traverser à la nage, et s'y noya. Cette défaite devint la cause principale de la fortune d'Othon, et des malheurs de Louis d'Outremer. Privés de leurs chefs, les rebelles se dispersèrent et se soumirent; Henri essaya de se jeter dans Chiévremont, mais Gerberge refusa de l'y recevoir, dans la crainte d'attirer sur elle et sur ses états la colère de son frère. Ne sachant plus que faire, il vint à pieds nus, et à genoux, implorer la clémence du roi qui le fit emprisonner à Ingelheim, et lui confia, plus tard, le gouvernement de la Bavière (940).

OTHON, CONRAD LE SAGE.

—

Dans l'espoir d'attacher les Lorrains et les Belges à sa cause, Louis d'Outremer vint trouver Gerberge, la veuve de Gilbert, à Chiévremont, et l'épousa; mais le roi de Germanie, profitant de ses succès, reconquit toute la Lorraine, dont il donna le gouvernement à Othon, fils du comte de Verdun, celui-là même qui, avec Conrad le Sage, avait anéanti l'armée belge près d'Andernach. La terreur que les armes d'Othon inspira aux Français fut si grande, qu'il pénétra jusqu'à Attigny, où il fut proclamé roi de France par les vassaux d'Herbert, comte de Vermandois. Il allait s'asseoir sur le trône de Charlemagne, quand Hugues le Grand, comte de Paris, et le duc de Normandie, immolant leurs ressentimens au salut de la patrie, se réconcilièrent avec le roi Louis et arrêtèrent les Germains.

Après avoir rétabli le calme dans la Lorraine et réprimé la rébellion des seigneurs, le roi de Germanie songea à la mettre à l'abri des incursions de la France. L'Escaut formant la limite des deux royaumes, il s'empara du château de Gand, fit bâtir près de là une forteresse à qui il donna le nom de *Novum Castrum,* et en confia la garde à Wicman, qu'il créa comte de Gand. Il lui donna, pour domaine, Alost, le pays de Waes, avec Hulst, Axel, Bouchout, et Assenède que l'on appelait les quatre métiers. Il fit encore creuser un canal, à qui l'on donna le nom de Fosse Othonième,

depuis Gand jusqu'à l'Écluse, à l'effet de défendre et couvrir la Flandre Zélandaise.

Arnoul le Vieux, comte de Flandre, réclama vainement près du roi la possession du château de Gand qui lui appartenait. Voyant enfin qu'il s'obstinait à le conserver, il fit élever, dans les environs, une quantité de redoutes d'où ses troupes incommodaient sans cesse celles de la garnison du château, et la tenaient constamment en haleine. Ces hostilités sans cesse renaissantes, forcèrent Othon à céder cette forteresse au comte de Flandre, qui, en revanche, donna sa fille au comte Wicman (941).

En l'an 943, Arnoul le Vieux fit la guerre au comte de Ponthieu et lui enleva quelques villes; mais celui-ci ayant imploré l'appui de Guillaume Longue Épée, duc de Normandie, le comte de Flandre ne sut opposer que la trahison à ce nouvel ennemi. Feignant un effroi qu'il ne ressentait pas, il sollicite une entrevue dans une île sur la Somme près de Pecquigny. Guillaume s'y rend avec douze chevaliers, et Arnoul n'en amène que quatre. Ils se séparent après une courte entrevue. Les chevaliers du duc traversent la rivière sur un bateau, tandis que le duc est seul avec les bateliers dans un autre. A peine a-t-il quitté la rive, qu'il s'entend rappeler; il descend à terre, et, à l'instant même, Bause, fils du comte de Cambrai, lui assène un coup d'aviron sur la tête et l'étend sans vie à ses pieds. Le roi Louis s'étant emparé du jeune Richard, fils du duc, le comte de Flandre mit le comble à son infamie en lui conseillant de lui couper les jarrets pour réunir ensuite la Normandie à sa couronne. Louis ne répondit à cet indigne conseil qu'en jurant aux Normands de venger la mort du duc (943).

Othon étant mort cette année, le roi de Germanie donna le duché de Lorraine à Conrad, duc de Franconie. Le choix de ce prince fut désagréable aux Belges, et devint le sujet d'une guerre cruelle entre ce dernier et Regnier II, comte de Hainaut. Regnier se mit à la tête des Belges, et livra une bataille sanglante au duc sur les bords de la Meuse [1]. Elle dura une partie de la journée et la mêlée fut affreuse. Conrad y soutint sa réputation; mais on se battit de part et d'autre avec tant d'acharnement que la nuit seule sépara les deux partis, sans que l'un ni l'autre pût se vanter de la victoire.

Cette guerre continua plusieurs années avec diverses chances de succès sans qu'Othon, qui se défiait de Conrad, y prît une part active. Ayant appris, plus tard, qu'il visait au trône, il se mit en campagne et vint l'assiéger dans Mayence. Le duc s'y défendit vigoureusement; forcé de se rendre, faute de vivres, il capitula et prêta de nouveau serment de fidélité au roi; mais à peine ce monarque eut-il repassé le Rhin, qu'il reprit Mayence, y mit une forte garnison et ravagea le pays jusqu'à Metz. Outré d'une semblable perfidie, Othon priva Conrad de sa dignité et la donna à son frère Brunon, qui devint le cinquième et dernier duc de Lorraine (953).

[1] Les Chroniques ne désignent pas le champ de bataille, et se taisent sur les particularités de cette guerre.

BRUNON.

—

L'avènement de Brunon à la dignité de duc de Lorraine fut le signal d'une nouvelle invasion des Hongres. Pour se venger d'un affront justement mérité, Conrad, que l'on a sans doute improprement surnommé le Sage, traita avec ces guerriers féroces, passa le Rhin à leur tête, ravagea les environs de Cologne, franchit la Meuse et mit tout à feu et à sang. Épouvanté de tant d'horreurs, il voulut arrêter ces hordes dévastatrices; mais sa voix étant méconnue, il prit le parti de les abandonner près de Mastricht, et de se retirer dans la Franconie qu'ils avaient désolée (954).

A l'approche des barbares, Regnier II, comte de Hainaut, mit des garnisons dans toutes ses places fortes, et abandonna le plat pays qu'il ne pouvait espérer de pouvoir défendre. Ils le parcoururent en tous sens, se répandirent dans la Hesbaie, massacrant les habitans, incendiant les villages, et pénétrèrent dans le Hainaut par la forêt charbonnière. Ils passèrent devant Thuin sans oser l'attaquer, et se dirigèrent vers l'abbaye de Lobbes. Les moines, ne se fiant point à l'accord fait par un des leurs avec les Hongres qui avaient reçu une forte somme pour la rançon du couvent, se retirèrent sur une montagne voisine, et s'y retranchèrent précipitamment avec des voitures, des meubles, des fascines. Le 2 avril 954, les barbares se présentèrent devant l'abbaye, et, après l'avoir enlevée,

et déchiré à coups de fouet quelques vieillards qu'on avait laissés pour la garde de l'église, ils attaquèrent ceux qui s'étaient refugiés sur la montagne. Les moines se défendirent d'abord avec acharnement; mais se voyant bientôt entourés par une multitude d'ennemis, ils perdirent courage; la frayeur les saisit; ils se jetèrent à genoux et implorèrent la protection du ciel, qui vint à leur secours en inondant la terre d'un déluge de pluie [1]. Les craquemens horribles du tonnerre, les nuages qui obscurcissent le jour, le fluide électrique qui vient éclairer ce tableau d'horreur, la pluie qui tombe par torrens agit si fortement sur l'esprit des Hongres, qu'ils abandonnent la position et s'enfuient épouvantés.

Les barbares ne connaissant pas l'art d'attaquer les places, passèrent près de Mons et de Valenciennes et se présentèrent devant Cambrai le 6 avril. Ils assaillirent cette ville pendant trois jours consécutifs; mais les bourgeois, encouragés par Fulbert, leur évêque, se défendirent avec tant d'audace et d'intrépidité, qu'ils contraignirent ces hordes féroces à la retraite (954). Elles quittèrent nos contrées, se jetèrent sur la Bavière et soutinrent un combat sanglant sur les bords du Leck, dans lequel elles furent écrasées par les troupes d'Othon. Conrad, qu'un repentir tardif avait ramené sous les étendards du roi de Germanie, périt dans cette action (955).

Louis d'Outremer étant mort l'année précédente, Lothaire son fils aîné monta sur le trône de France à l'âge de quinze ans. Ici cessa la loi de partage; le do-

[1] Delewarde, l'historien du Hainaut, rapporte qu'immédiatement après la prière des moines, on vit deux colombes faire trois fois le tour du camp des Hongres. Il ajoute que l'on attribue la déroute des barbares aux mérites de saint Ursmer, et de saint Erme.

maine royal, réduit à peu de chose, ne pouvait plus être divisé. Ce qui fut nécessité devint par la suite un principe fondamental, et l'ordre qui règne aujourd'hui est sorti du sein du cahos.

Cependant la Lorraine continuait à être déchirée par des guerres civiles fomentées par l'ambition des grands. Regnier II, comte de Hainaut, s'était emparé du domaine que le duc Gilbert, son oncle, avait laissé à titre de douaire à sa femme Gerberge, remariée ensuite à Louis d'Outremer (956). Irrité de l'audace du comte, Lothaire lui fit la guerre, l'assiégea dans un château où il s'était retiré près de Montmédi et le força à capituler. Tombé au pouvoir du roi de France avec ses deux fils, Regnier promit de renoncer au douaire de Gerberge et de le lui rendre; mais à peine eut-il recouvré sa liberté qu'il reprit les armes et ravagea de nouveau les possessions de sa tante. Lassé de tant d'horreurs, Brunon rassembla des troupes, entra dans Valenciennes, et ordonna à Regnier de venir l'y trouver. Il obéit; mais sur le refus qu'il fit de donner des otages au duc de Lorraine, celui-ci le dépouilla de toutes ses dignités, le priva de ses états et le condamna à un exil perpétuel au-delà du Rhin (957).

Les deux fils de Regnier, qui avaient pris part à la rébellion de leur père, furent chassés de leurs terres et se rétirèrent à la cour de France où Lothaire les prit sous sa protection. Brunon donna le comté de Hainaut à un seigneur belge nommé Richaire; mais celui-ci étant mort peu de temps après, il passa successivement à deux autres seigneurs, Garnier et Rainauld, qui étaient sans doute ses fils.

FIN DU TOME SECOND.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES ROIS D'AUSTRASIE.

ORDRE DE SOUVERAINETÉ.	NOMS DES ROIS.	ORIGINE.	DATE DE L'AVÈNEMENT.	DATE DE LA MORT.
1	Thierri Ier,	Fils de Clovis.	511	534
2	Théodébert Ier,	Fils de Thierri Ier.	534	548
3	Théodebald,	Fils de Théodébert Ier.	548	555
4	Clotaire Ier,	Fils de Clovis.	555	561
5	Sigébert Ier,	Fils de Clotaire.	561	575
6	Childébert Ier,	Fils de Sigébert Ier.	575	596
7	Théodébert II,	Fils de Childébert Ier.	596	612
8	Thierri II,	Idem.	612	613
9	Clotaire II,	Fils de Chilpéric.	613	628
10	Dagobert Ier,	Fils de Clotaire II.	623	638
11	Sigébert II,	Fils de Dagobert Ier.	638	650
12	Clovis Ier,	Idem.	650	656
13	Childeric,	Fils de Clovis Ier.	656	673
14	Dagobert II,	Fils de Sigébert II.	674	679
15	Thierri III,	Fils de Clovis Ier.	687	692
16	Clovis II,	Fils de Thierri III.	692	695
17	Childébert II,	Idem.	695	711
18	Dagobert III,	Fils de Childébert II.	711	715
19	Clotaire IV,	. . . .	719	720
20	Chilpéric,	. . . .	720	720
21	Thierri de Chelles,	Fils de Dagobert III.	720	737

LISTE CHRONOLOGIQUE DES DUCS D'AUSTRASIE.

ORDRE DE SOUVERAINETÉ.	NOMS DES DUCS.	ORIGINE.	DATE DE L'AVÉNEMENT.	DATE DE LA MORT.
1	Pépin de Landen,	. . . .	623	640
2	Grimoald,	Fils de Pépin de Landen.	643	656
3	Begghe,	Fille de Pépin de Landen, femme d'Angesise.	656	687
4	Pépin de Herstal,	Fils d'Angesise.	687	714
5	Charles Martel,	Fils de Pépin de Herstal.	715	741
6	Carloman,	Fils de Charles Martel.	741	[1]
7	Pépin le Bref,	Idem.	744	768

[1] Carloman abdiqua en faveur de Pépin le Bref en l'an 744, et se fit moine.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES ROIS DE LORRAINE.

ORDRE DE SOUVERAINETÉ.	NOMS DES ROIS.	ORIGINE.	DATE DE	
			L'AVÈNEMENT	LA MORT.
1	Lothaire Ier,	Fils de Louis de Débonnaire.	843	855
2	Lothaire II,	Fils de Lothaire Ier.	855	869
3	Charles le Chauve,	Fils de Louis le Débonnaire.	869	877[1]
4	Louis le Germanique,	Idem.	869	876[2]
5	Louis de Saxe,	Fils de Louis de Germanique.	876	882[3]
6	Louis le Bègue,	Fils de Charles le Chauve,	877	879[4]
7	Charles le Gros,	Fils de Louis le Germanique.	882	888
8	Arnoul,	Fils de Carloman, roi de Bavière.	888	899
9	Zuentibold,	Fils d'Arnoul.	892	900
10	Louis l'Enfant,	Idem.	900	912
11	Charles le Simple,	Fils de Louis le Bègue.	912	929
12	Henri l'Oiseleur,	Fils d'Othon, duc de Saxe.	924	936[5]

[1] [2] [3] [4] Charles le Chauve, Louis le Germanique, Louis de Saxe et Louis le Bègue, régnèrent chacun sur une partie de la Lorraine, qui fut divisée à la mort de Lothaire II.

[5] Henri l'Oiseleur enleva la Lorraine à Charles le Simple, en l'an 924.

LISTE CHRONOLOGIQUE

Des ducs bénéficiaires de Lorraine.

ORDRE DE SOUVERAINETÉ.	NOMS DES DUCS	ORIGINE.	DATE DE L'AVÉNEMENT.	DATE DE LA MORT.
1	Regnier au Long Cou,	Fils de Régnier,	912	916
2	Gilbert,	Fils de Regnier au Long Cou,	916	940
3	Othon,	Fils de Ricuin, comte de Verdun,	940	943
4	Conrad,	Fils du duc de Franconie.	943	955 [1]
5	Brunon,	Fils de Henri l'Oiseleur,	953	965

[1] Conrad fut dépouillé de sa dignité en l'an 955, pour cause de rébellion.

TABLE

DES MATIÈRES.

LES CARLOVINGIENS.

L'empire d'Occident.

Les successeurs de Charlemagne.

3e Epoque. — La Lotharingie.

Règne de Charles le Gros.

Arnoul.

Les ducs bénéficiaires de Lorraine.

FIN DE LA TABLE.

